

# "Morceaux à dire"

CHOISIS

PAR

IDOLA SAINT-JEAN

Professeur de Diction Française  
à Montréal

"...la poésie est l'étoile  
Qui mène à Dieu rois et pasteurs."

VICTOR HUGO

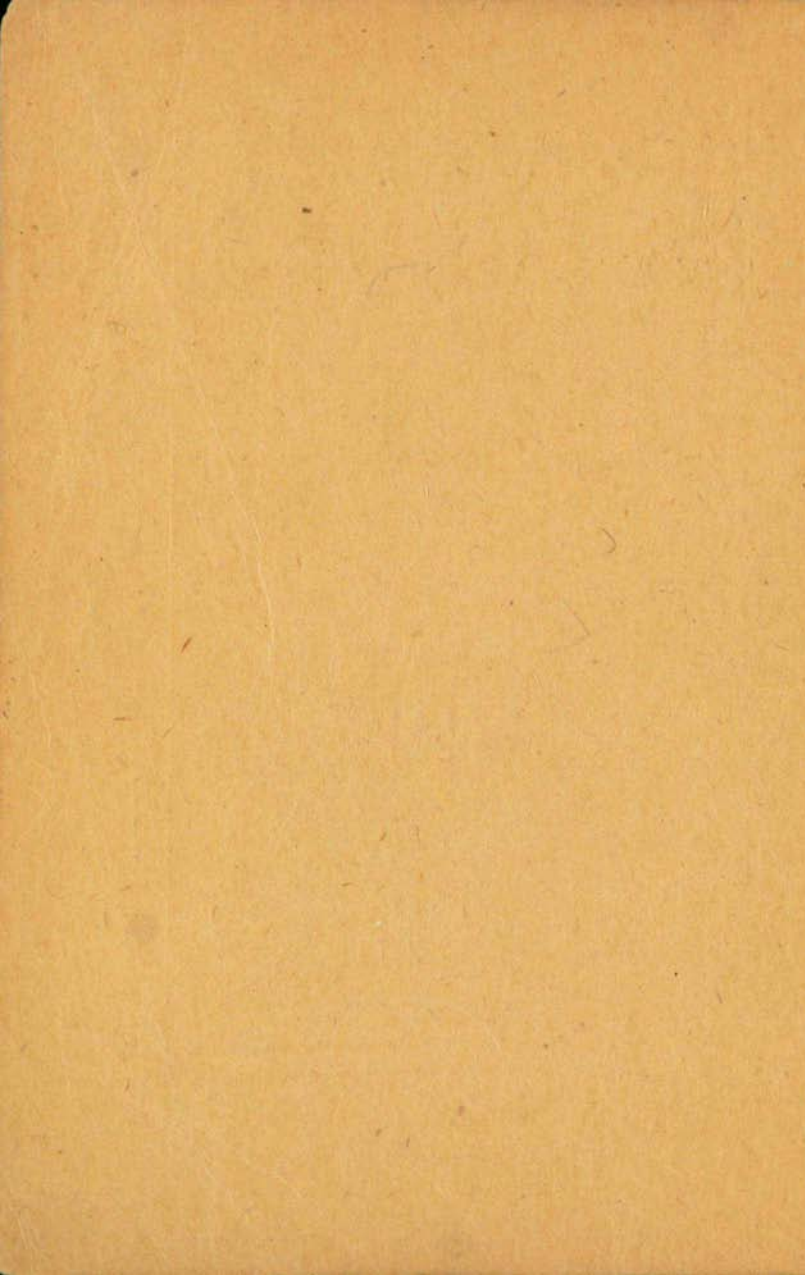
*PRIX : \$1.00*

LIBRAIRIE GRANGER FRÈRES LIMITÉE

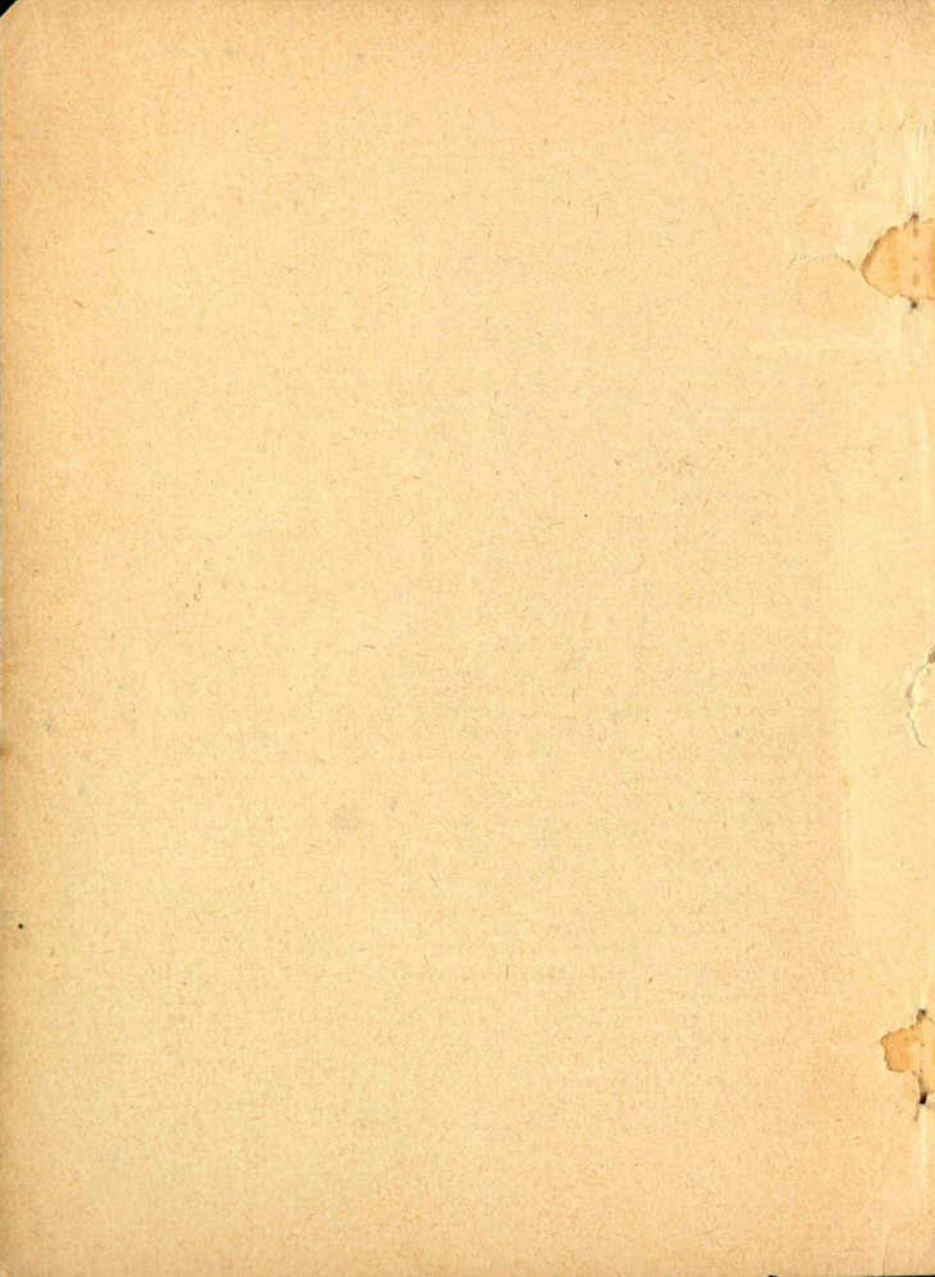
43, RUE NOTRE - DAME OUEST, 43

MONTREAL

—  
1923



B. Montreuil



## Préface

---

Nous avons choisi de demeurer français; et notre histoire n'est qu'une longue obstination à nos origines. Nous avons tenu, malgré l'adversité qui a revêtu toutes les formes. Nous voilà plus de deux millions sur notre sol, unis devant la persécution. Pour vaincre ce nombre sans cesse grossissant, on a répandu qu'il voulait mâter la majorité, plier à sa fantaisie la volonté commune. Cette intention que l'on nous prête est tout de même un singulier hommage; il y a cent ans, qui eut dit cela? Nous avons grandi. Il y a quelque chose en nous de fort et d'invincible.

\* \* \*

Nous avons grandi; mais tout seuls, dans l'abandon général, guidés et protégés par notre unique pensée. La fortune nous eut sans doute souri davantage si nous avions consenti à lui sacrifier notre passé. En trahissant ainsi, nous eussions fait d'assez beaux anglais, ayant quelque psychologie et un tour d'esprit qui ne s'achète pas. Nous ne l'avons pas voulu. Bien peu, aujourd'hui, nous en savent gré. C'est pourtant quelque chose. Tant de sacrifices méritaient mieux que le dédain falot de quelques pimbêches et l'incompréhension des ignorants dont l'outrecuidance seule n'est pas superficielle.

\* \* \*

Notre langue a été l'expression de notre résistance, et comme notre vivante patrie. Elle a été pour nous un refuge, loin de l'assimilation. Nous sommes français par mille traits de notre caractère; mais nous sommes restés français surtout grâce à notre langue. "Tu auras beau parler anglais, disait un ouvrier à son compagnon, tu **jongleras** toujours en français." Voilà notre miraculeuse réalité. C'est un de nos tires de noblesse. Ce sentiment s'accentue depuis peu et il est du meilleur aloi. Par ce verbe qu'une longue tradition a formé, nous sommes d'une ancienne et grande famille; nous participons à une civi-

lisation faite de raison, de clarté, de bon sens. Nous sommes ainsi apparentés.

\* \* \*

N'est-ce pas là plus qu'il ne faut pour nous faire aimer notre langue! Nous en convenons, d'ailleurs, puisque nous sommes toujours prêts à souffrir pour elle. Cependant, pour que notre défense, qui est admirable, soit plus complète et plus sûre, ne devons-nous pas ajouter à l'amour le respect? Nous comprenons fort bien que, vivant loin de France et au contact de nos voisins nous ayons façonné des mots douteux, sinon même horribles, et réduit notre vocabulaire à une inquiétante pauvreté. Encore cette défaite n'était-elle, souvent, qu'une victoire déguisée: nous avons forgé "marchandises sèches" pour ne pas dire *dry goods* et de la rue Saint-Germain devenue *German Street* nous avons fait rue des Allemands, puis, bien avant la guerre, rue de l'Hotel de Ville. C'est ce que ne voient pas ceux qui nous font une visite hâtive et distraite, et qui s'empressent d'écrire à notre sujet les plus cocasses inexactitudes. L'abbé Klein raconte quelque part qu'ayant fait, aux Etats-Unis, la connaissance de deux fils de Français, il s'étonna vivement de les entendre parler uniquement anglais. Ils savaient à peine d'où ils venaient et ne connaissaient guère, de toute la France, que Paris. Une telle aventure est peu commune, au Canada. N'y a-t-il pas, d'un autre côté, quantité de mots dans notre langue canadienne qui sont seulement vieux ou d'une origine provinciale: gabelle, par exemple, ou arcanson, pour ne citer que ces deux-là qui nous ont servi maintes fois à une amicale démonstration. Tout cela est vrai; mais il reste que nous ne nous surveillons pas suffisamment, que nous ne cultivons pas assez notre langue, que nous n'en recherchons pas les beautés, que nous la laissons s'étioiler, s'anémier, en nous, par pure insouciance. Prenons-garde de ne pas mériter, ne fut-ce qu'au dixième, le reproche que l'on nous fait de parler un vague patois. Ceux qui le disent n'ont sans doute jamais assisté à un sermon de Notre-Dame ou à une conférence de l'Alliance française où les âmes s'unissent, où les intelligences se complaisent et s'accordent; mais combien plus pourrions-nous détruire cette légende, accréditée par nos chers compatriotes d'outre-Québec, si nous perfectionnons incessamment notre parler? Négligerons-nous cette supériorité? Notre langue est une arme, ne la laissons pas se rouiller. Notre langue est un signe, un témoignage, une force: n'allons pas l'affaiblir. Mettons-nous à son service, si c'est elle qui commande. Faisons-la triompher en nous. C'est encore être patrio-

te que de bien parler sa langue. Dans la tâche si lourde qui nous est réservée, rien ne doit être négligé; dans la lutte que nous entreprenons, rien ne doit donner prise sur nous.

\* \* \*

L'étude de la grammaire est sans doute nécessaire à quiconque veut acquérir la connaissance rationnelle d'une langue. Ceux qui affirment le contraire ont tort assurément. Beaucoup écrivent ou parlent d'instinct, comme ils disent, et se fient à leur oreille, qui n'éviteront pas, la difficulté venue, telle faute de syntaxe, écrivant, par exemple, "tout bon qu'il soit" pour "tout bon qu'il est". Convenons aussitôt que la grammaire ne conduit pas à tout, même si l'on n'en sort pas. Il faut lire, souligner et relire; lire la plume à la main, lire à haute voix; lire en méditant, en analysant; lire avec les yeux de l'esprit; percer le mot jusqu'à l'idée et, plus profondément encore, jusqu'à la nuance. Cela ne se fait pas sans quelque gymnastique préparatoire; et je n'en connais guère qui vaille mieux que celle qui consiste à apprendre et à réciter des pages choisies, à la condition d'en avoir préalablement pénétré le sens pour vraiment se les "convertir en sang et en nourriture." La récitation, n'est-ce pas la vie expressive et sensible des mots? La prononciation bien articulée, n'est-ce pas la langue elle-même dans sa perfection, dans sa totalité; n'est-ce pas donner au mot juste toute sa portée et en faire une pensée vibrante, sonore, harmonieuse?

\* \* \*

Ainsi se précise, en définitive, notre double devoir à l'égard de notre langue: la posséder pleinement et la servir en la parlant joliment, comme il sied si bien. Ce devoir n'est pas uniquement celui de l'école, qu'il dépasse; mais bien celui de la famille, celui de la nation toute entière. Parlons mieux, disons mieux. Que ce soit là comme un commandement entendu, retenu, obéi. Il n'est plus de mode, nous dit-on, de blaguer ceux qui s'expriment sans pose, sans emprunt, mais avec une certaine recherche, virile et juste. Autrefois, on pouvait difficilement citer un vers dans une conversation de salon sans provoquer un sourire, comme si c'eût été une infirmité que d'avoir des lettres et de le faire voir en société. C'est fini. Allons, tant mieux: le monde y gagnera. Ayons souci de l'élégance jusque dans le langage. Et pénétrons-nous bien de cette vérité qu'il est tout aussi important pour notre race de parler bien que de réclamer partout le respect du français. Cela fera vivre ceci.

\* \* \*

Il se trouve que, sans y toucher, nous avons défini l'oeuvre poursuivie, ici même, par Mlle Idola Saint-Jean qui s'est consacrée à l'enseignement du français et de la diction. Ce recueil qu'elle publie répandra, dans le public autant que chez ses élèves, le goût littéraire et le culte de l'expression. Les morceaux qui le composent, et dont plusieurs furent écrits par des Canadiens-Français ont été choisis avec un soin intelligent et sûr, avec un véritable parti pris de délicatesse et, sans doute, la secrète intention de verser un peu de poésie dans votre vie matérialisée. La poésie est un art; et l'art est la forme de l'idée, le reflet de la beauté, le chant de la consolation. On ne peut qu'admirer respectueusement un tel dévouement à une aussi noble cause; et que donner toute sa sympathie à celle qui accomplit le grand devoir dont nous venons de parler comme une véritable mission.

EDOUARD MONPETIT.

Janvier 1923.

Tout droits réservés.

# Introduction



Mes chers élèves,

C'est avec plaisir que je vous dédie ce livre. Puisse-t-il vous faire passer de bonnes heures. Puisse-t-il surtout, en vous révélant les beautés de notre chère langue, accroître son culte dans vos coeurs.

Souvenez-vous, ô jeunes filles et jeunes gens qui étudiez ces pages, que vous êtes l'avenir de notre race. A vous incombe le devoir de faire respecter nos traditions et nos droits. La langue d'un peuple est un droit naturel et sacré. Soyez toujours les vaillants défenseurs et les gardiens vigilants de la nôtre.

La vitalité, la prospérité et la gloire d'une nation ne dépendent-elles pas de la conservation de ses traditions et de sa langue? Connaissez-là bien la chère langue de nos pères pour l'aimer davantage et la garder toujours.

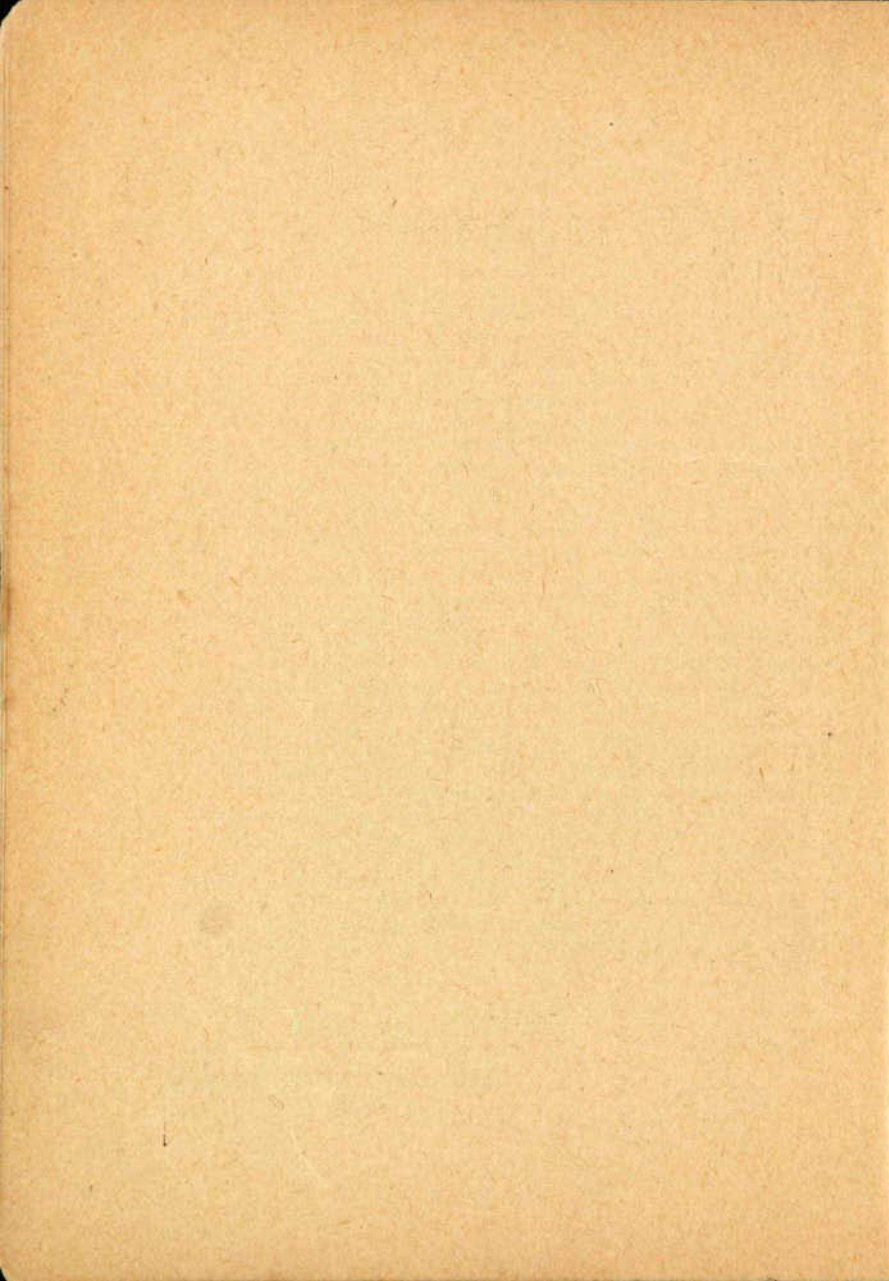
J'ai demandé à tous mes auteurs favoris, tant Français que Canadiens, leurs plus belles pensées pour vous les offrir en gerbe. "La poésie, a dit un auteur, est le mot de la langue universelle." C'est une consolation sublime aux heures sombres de la vie.

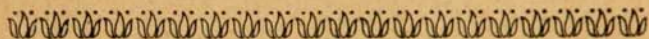
Notre maître aîné, M. Ernest Legouvé, disait: "Il faut qu'un livre apprene quelque chose, sans cela c'est perdre son temps que de le lire".

J'espère que celui-ci saura vous instruire et qu'en orientant vos jeunes âmes, vers le Bien, le Vrai, le Beau, il développera votre personnalité et vous aidera à accomplir ici-bas la grande mission qui incombe à chacun de nous.

## Idola Saint-Jean.

Professeur de Diction Française  
à Montréal.





## Les livres

---

Dieu, le premier auteur de tout ce qu'on écrit,  
A mis sur cette terre, où les hommes sont ivres,  
Les ailes des esprits dans les pages des livres.  
Tout homme ouvrant un livre y trouve une aile, et peut  
Planer là-haut, où l'âme en liberté se meut.  
L'école est sanctuaire autant que la chapelle.  
L'alphabet que l'enfant avec son doigt épelle  
Contient sous chaque lettre une vertu; le coeur  
S'éclaire doucement à cette humble lueur.  
Donc au petit enfant donnez le petit livre.  
Marchez la lampe en main pour qu'il puisse vous suivre.  
La nuit produit l'erreur et l'erreur l'attentat.  
Faute d'enseignement, on jette dans l'Etat  
Des hommes animaux, têtes inachevées,  
Tristes instincts qui vont, les prunelles crevées,  
Aveugles effrayants, au regard sépulcral,  
Qui marchent à tâtons dans le monde moral.  
Allumons les esprits, c'est notre loi première,  
Et du suif le plus vil faisons une lumière,  
L'intelligence veut être ouverte ici-bas;  
Le germe a droit d'éclorre; et qui ne pense pas  
Ne vit pas.....  
Songeons-y bien, l'école en or change le cuivre,  
Tandis que l'ignorance en plomb transforme l'or.

VICTOR HUGO.

## La mère et l'enfant

---

J'avais plus d'une fois fait l'aumône, le soir,  
A certaine pauvre errant sur un trottoir.  
Comme un spectre dans l'ombre, et d'allure furtive,  
On la voyait passer et repasser, craintive,  
Maigre, déguenillée, étouffant dans ses bras  
Un pauvre corps d'enfant que l'on ne voyait pas :  
Cher fardeau qu'un haillon emmaillote et protège,  
Et qui dormait en paix, sous la pluie et la neige,  
Trouvant près de ce sein flétri par la douleur  
Son seul abri, sans doute, et sa seule chaleur!

Elle tendait la main. Suppliante et muette,  
Sous les rayons blafards qu'au loin le gaz projette,  
Elle glissait rapide, et dans les coins obscurs,  
Au détour des maisons ou le long des vieux murs,  
S'approchait, d'un regard vous disait sa misère ;  
Et, comme à ces tableaux tout coeur ému se serre,  
On lui donnait. Parfois, j'ai longuement rêvé  
A ces grands dénûments qui hantent la pavé!

Faut-il poursuivre, hélas! et ce que je vais dire,  
La vulgaire pitié, l'accueillant pour maudire,  
S'en fera-t-elle une arme? Et dans chaque passant  
Aurais-je fait germer un soupçon renaissant!  
Ah! si par mon récit j'allais fermer une âme,  
Rendre suspect le pauvre et la misère infâme;  
Si je devais glacer un seul coeur révolté,  
Si je devais tarir ta source, ô charité,  
Et, rassurant tout bas l'égoïsme du sage,  
Arrêter seulement une obole au passage,  
Je me tairais! — Mais non. Pourquoi cacher sans fin  
Les conseils ténébreux qui naissent de la faim?  
Sondons, pour mieux guérir! Je hais le mal qu'on farde.  
J'aperçois plus profond l'âbîme où je regarde,  
Mais non pas moins navrante ou moins digne d'amour  
L'affreuse vérité qui se dévoile au jour.

Et qu'importe, après tout? Donnons dans chaque piège!  
Devant la main qu'on tend l'enquête est sacrilège:

Pour que le pauvre ait droit à notre charité,  
Il suffit de sa honte et de sa pauvreté;  
Et tout ce qu'on découvre, et tout ce qu'on devine,  
Ne doit rien retrancher de l'aumône divine!  
Un soir, je vis la femme à vingt pas devant moi:  
Elle précipitait sa course avec effroi;  
On la suivait. Un homme, — un agent, — l'interpelle,  
Et, traversant la rue, il marche droit sur elle;  
Il la saisit, du geste écarte brusquement  
Le châle où reposait le pauvre être dormant,  
Prend le bras qui résiste, et l'enfant tombe à terre!  
L'enfant non: pas un cri ne sortit de la mère.  
Quelques haillons, noués d'un mauvais fichu blanc,  
Jusqu'au bord du ruisseau vont en se déroulant,  
Et, comme j'approchais, l'homme au cruel office  
De l'informe paquet me fit voir l'artifice.  
Un éblouissement me passa sur les yeux;  
J'aurais voulu douter du spectacle odieux;  
Et, bien qu'on m'eût déjà conté ce stratagème,  
J'éprouvais un dégoût à le toucher moi-même!  
Ces enfants endormis que je rêvais si beaux  
N'étaient plus désormais que langes et lambeaux!  
De quel nom vous nommer, prières, larmes feintes?  
O misère, qui joue avec ces choses saintes,  
Et peut si bien mentir que le cœur se défend  
D'un désespoir de mère et d'un sommeil d'enfant!

J'allais m'enfuir, laissant la misérable aux prises  
Avec l'agent, moins tendre à de telles surprises,  
Quand j'entendis, tremblante et brisée, une voix  
Qui m'implorait: "Oh! oui, c'est la première fois!  
Si vous voulez me croire, et venir, et me suivre,  
Vous verrez l'autre: il vit! car le petit veut vivre!  
C'est lui qu'hier encor je portais; mais ce soir  
Il fait si froid, l'enfant est si chétif à voir,  
Et, quand il tousse, on est si navré de l'entendre,  
Que je n'ai pas voulu, pour cette fois le prendre:  
Car c'était le tuer, — vous comprenez cela?... —  
Et c'est pourquoi j'ai fait bien vite... celui-là!  
Qu'on ne m'arrête point! vous êtes charitable:  
Venez, et vous verrez l'enfant, — le véritable."

Et la femme aux haillons devant moi sanglotait:  
Et j'ai cru, comme vous, ce qu'elle racontait.

EUGENE MANUEL

## La brouette

---

Tel un prince héritier qui se déguise et rôde,  
Afin de découvrir l'injustice et la fraude,  
A travers les états du roi son père, tel  
Jésus reprend parfois son jeune front mortel,  
Quitte en secret le firmament de Dieu, son père,  
Et blond, s'en vient un peu voyager sur la terre,  
Télémaque divin, que, comme un vieux Mentor,  
Le bon Saint Pierre, ôtant son auréole d'or  
Pour n'être pas trahi par ses feux, accompagne.

Un jour, ayant battu longuement la campagne,  
Le Seigneur et le Saint, on était en hiver —  
Firent halte en un bois dont le feuillage vert  
N'était plus sur le sol que de l'humus rougeâtre.  
Saint-Pierre eût bien voulu s'asseoir au coin d'un âtre  
Et chauffer ses vieux doigts, mais la seule maison  
Qui levât son chapeau de chaume à l'horizon  
Ne penchait pas au vent la plume de fumée  
Qui fait rêver bon gîte et soupe parfumée.  
Donc, ce bois valait mieux, d'autant que le soleil  
Y donnait, un soleil timidement vermeil,  
Un soleil pas bien chaud, c'est vrai, mais, tout de même,  
Point trop à dédaigner en ce matin si blême.  
Et Pierre tout fourbu d'aller par les chemins,  
S'étant assis, tendait vers ce soleil ses mains  
Et les dégourdissait dans sa lumière rose,  
Cependant que Jésus rêvait à quelque chose,  
Debout, et ne sentant ni fatigue ni froid.

Pierre cria soudain: "Maître... Fils de mon Roi...  
Regardez, regardez, par ici cette femme...  
N'est-elle pas stupide ou folle? Sur mon âme,  
Elle veut ramasser du soleil... Voyez-là..."

Jésus leva les yeux. Une vieille était là,  
De ces vieilles des champs, au dur profil de chouette;  
Et cette vieille, avec une énorme brouette,  
Se tenait au milieu du sentier, à l'endroit  
Qu'éclairait un rayon de soleil, tombant droit;

Et sitôt qu'il venait dorer son véhicule,  
Cette femme tentait la chose ridicule  
D'emporter le rayon, et poussait aux brancards  
Bien vite; mais toujours au moindre des écarts  
Qu'elle faisait du point frappé par la lumière,  
Le soleil s'échappait de la brouette; et Pierre  
Se divertissait fort à regarder ce jeu:  
La capture d'abord, du beau rayon de feu  
Entre les ais boueux, et gris qu'il illumine  
Puis sa fuite rapide, et la piteuse mine  
De la vieille pauvre, interdite un moment,  
Mais qui recommençait bientôt, patiemment,  
Sans comprendre pourquoi, dès qu'elle entraît dans l'ombre,  
Elle ne poussait plus qu'une brouette sombre!...  
"Est-elle simple... Dieu, voyez ce qu'elle fait...  
Bon, elle recommence!" ... Et Pierre s'esclaffait.

Mais voici que Jésus, dont l'intérêt s'éveille,  
S'approche, et doucement interroge la vieille:  
"Femme, que fais-tu là? N'as-tu plus ta raison?  
Il règne un froid terrible en cette âpre saison,  
Et je ne comprends pas, ô femme, que tu veuilles,  
Au lieu de ramasser du bois sec et des feuilles,  
Ramasser ce rayon à peine réchauffant!..."  
—"C'est pour le rapporter à mon petit enfant,  
Dit la femme, en levant le front. Je suis l'aïeule  
D'un pauvre enfant malade a qui je reste seule,  
Car cet hiver le père et la mère sont morts.  
Pour travailler, mes bras ne sont plus assez forts.  
Je ne peux que glaner, et ce travail-là chôme  
Et l'enfant va mourir sous notre triste chaume,  
Sans même avoir connu ces douceurs, ces bonbons,  
Qui font sourire encor les petits moribonds.  
Ne pouvoir pas gâter, alors qu'on est grand-mère,  
C'est dur!... que lui donner? Je ne savais que faire;  
Mais voici qu'il me dit, ce matin au réveil:  
"Je serais bien content si j'avais du soleil!"  
Car le soleil, jamais n'entre dans ma chaumière,  
Et mon petit garçon est privé de lumière.  
Alors, voyant qu'ici du soleil avait lui,  
Je viens en ramasser un bon morceau pour lui."  
Et la vieille reprit avec foi sa besogne.

Quand il se sent ému, Saint-Pierre se renfrogne,  
Il dit: "Elle est stupide... elle ne voit donc pas!..."

Que son soleil s'en va dès qu'elle fait un pas!...  
Cette vieille cervelle est dure comme pierre  
Et ne comprend plus rien."

Mais Jésus dit à Pierre,  
Pensif, ayant rêvé sur cette femme un peu;  
"On ne sait pas ce que l'amour des simples peut!  
Et, n'ayant pas compris toute cette parole,  
Saint-Pierre répétait: "Mais cette femme est folle!  
Elle est folle, Seigneur!..." Soudain il s'arrêta,  
Presque aussi confondu que quand le coq chanta:  
Car la vieille marchait maintenant sous les branches  
Et les rayons restaient entre les quatre planches,  
Et les rayons, dans l'ombre, étincelaient encor,  
Et, paraissant pousser devant elle, un tas d'or,  
Sans s'étonner, la vieille, impassible et muette,  
Emportait le soleil dans son humble brouette.

EDMOND ROSTAND.

---

## Prise de voile

---

Dans la paisible rue où je passe souvent,  
Un jour d'hiver, devant la porte d'un couvent,  
Je vis avec fracas, s'arrêter des carrosses.  
Tous les chevaux portaient, ainsi que pour des noces,  
Une rose à l'oreille; et les laquais poudrés  
Et superbes, tout droits sur leurs mollets cambrés,  
Se tenaient à côté des portières ouvertes,  
D'où sortaient, de velours et d'hermine couvertes,  
Des femmes au regard de glace, au front hautain.  
Je vis descendre aussi, sur ce trottoir lointain,  
Des vieillards abritant de lévites fourrées  
Leurs poitrines de croix et d'ordre chamarrées,  
Des prélats violets, un cardinal romain,  
Enfin le monde altier du faubourg Saint-Germain  
Tous ces patriciens, aux grands airs durs et roides,  
Se firent sur le seuil des politesses froides,  
Puis après maint salut pour se céder le pas,  
Entrèrent dans l'église en mettant chapeau bas.

Et, lorsque fut enfin la foule disparue  
Et qu'il ne resta plus dans la petite rue  
Que les carrosses lourds aux panneaux blasonnés,  
En écoutant causer deux drôles galonnés,  
Je sus qu'il s'agissait d'une prise de voile.

Ainsi c'est ton rayon suprême, ô pure étoile,  
C'est, ô candide fleur, ton suprême parfum,  
Qui réunissent là tout ce monde importun!  
Que t'apporte-t-il donc? Une piété banale.  
Lorsque, offrant à Jésus ton âme virginale,  
Tu viendras, le front pâle et les membres tremblants,  
Telle qu'une épousée en tes longs voiles blancs,  
Lorsque tu jureras, d'une voix frémissante,  
D'être pauvre toujours, chaste, humble, obéissante,  
Et que tu sentiras un frisson dans tes os  
Au froid contact, au bruit sinistre des ciseaux  
Coupant brutalement tes boucles parfumées,  
Que se passera-t-il dans les âmes gourmées  
De ces heureux du jour, de tous ces contentés,  
Qui, jusqu'aux pieds de Dieu, traînent leurs vanités?  
De quel enseignement sera ton sacrifice?  
L'un à quelque folie et l'autre à quelque vice  
Retourneront sans doute au sortir de ce lieu,  
Pauvre fille, où tu viens de dire au siècle adieu.  
Ce soir, lorsque, ayant bu jusqu'au fond le calice,  
Lasse d'être à genoux, saignant sous ton cilice  
Et laissant jusqu'au sol tes mains jointes tomber,  
Tu frémiras, craignant un jour de succomber  
Sous le faix écrasant de tes saintes fatigues,  
Ces hommes replongés déjà dans leurs intrigues,  
Ces femmes se parant pour un plaisir nouveau,  
T'oublieront dans ton cloître ainsi qu'en un tombeau!

Mais j'ai tort, ô ma soeur! Mon âme peu chrétienne,  
Ne sait pas s'élever au niveau de la tienne.  
C'est parce que le monde est justement ainsi  
Que ta jeunesse en fleur va se faner ici.  
Pour tout le mal commis par les hommes impies,  
Tu t'offres en victime innocente et l'expies.  
Dans la stricte balance, au dernier jugement,  
Tu crois qu'il suffira peut-être seulement,  
Pour voir se relever le plateau des scandales,  
Du poids de tes cheveux répandus sur les dalles.  
Tu vas veiller, jeûner, languir, mais tu le veux.

Dans toutes leur rigueur accomplis donc tes vœux.  
Le fardeau des péchés du monde est rude et grave,  
Ma pauvre soeur! Pour tous les tyrans, sois esclave;  
Sois chaste, ô sainte enfant, pour tous les corrompus;  
Bonne, pour les pervers; sobre, pour les repus;  
Sois pauvre, l'on voit tant d'avarice vantées;  
Souffre, il est des heureux; prie, il est des athées!  
Comme à Marie a dit l'archange Gabriel:  
"Sois bénie!" et quand même—affreux soupçon!—le ciel  
Vers qui te tends tes bras suppliants serait vide,  
Quand ce serait en vain, coeur d'idéal avide,  
Que pour les égarés et les impénitents,  
Étant belle, étant noble et riche, ayant vingt ans,  
Tu viendrais d'accepter cette lente agonie,  
Pour ton erreur sublime, ô ma soeur, sois bénie!

FRANÇOIS COPPEE.

---

## Forte en arithmétique

---

Les yeux sont noirs et velontés,  
La lèvre est rose, appétissante,  
Les cheveux épais, bien plantés,  
Le pied fin, la main ravissante.  
Elle a, de plus, une façon  
D'être dans toute sa personne,  
Qui vous donne comme un frison,  
Et qui fait que l'on déraisonne!  
Elle est femme sans s'en douter,  
Jusqu'au bout de son doigt magique,  
Mais chose bizarre à noter,  
Elle est forte en arithmétique!

Pour être forte il faut le temps,  
Vous figurez-vous cette aurore,  
Pâlissant avec ses vingt ans,  
Sur la table de Pythagore!  
Combinant des chiffres amers  
Au lieu d'apprendre le mot j'aime,  
Délaissant romans, prose, vers

Pour étudier le barème!  
Pour triompher avec éclat  
De quelque calcul algébrique,  
Pour obtenir ce résultat  
Être forte en arithmétique:

Non, c'est étonnant, insensé!  
Certes, c'est Dieu qui fit cet ange,  
Mais à quoi diable a-t-il pensé  
De lui donner ce goût étrange!  
Condamner cet être vermeil  
A chercher dans sa tête brune  
La rotation du soleil  
Ou la distance de la lune,  
C'est du temps gaspillé, perdu.  
A vingt ans, l'âge poétique,  
Ça devrait être défendu  
D'être fort en arithmétique!

La première fois que je vis  
Cette jeune fille, mon père  
Me dit: "Cette enfant-là, mon fils  
Nous plaît énormément, j'espère  
Qu'elle saura te plaire aussi,  
Elle est sage, bien élevé,  
Pleine d'esprit, jolie, ainsi,  
C'est une personne achevée;  
Et je dois de plus t'informer,  
Pour te la rendre sympathique,  
D'un détail qui va te charmer,  
Elle est forte en arithmétique!

Ce portrait exact et charmant,  
Malgré moi, m'avait troublé l'âme,  
Mais, vrai, le dernier argument  
Refroidit quelque peu ma flamme!  
Invoquer dans un pareil cas  
La racine carrée en somme,  
Avouer que ça n'était pas  
Bien fait pour transporter un homme.  
Moi, que les chiffres rendent fou,  
Ça n'était pas mon rêve unique,  
De me mettre une femme au cou  
Aussi forte en arithmétique.

Et considérant l'avenir,  
J'entrevois d'un esprit sombre  
Des calculs à n'en plus finir,  
Renforcés de preuves sans nombre!  
Puis, en voyant à tous moments  
Le profil de la demoiselle,  
Il se fit que mes sentiments  
Peu à peu changèrent pour elle,  
Je me dis: "J'ai peut-être été  
Un peu sévère en ma critique,  
Ça n'est pas une infirmité  
D'être forte en arithmétique!

Et poussant les choses plus loin,  
Je me trouvais bien difficile.  
Car moi, je suis léger, sans soin,  
Très dépensier, brouillon, futile;  
Si j'épouse cette enfant-là,  
Mais, je deviens un oiseau rare;  
Soigneux, rangé, ceci, cela  
Grâce à sa qualité bizarre!  
Pour compenser, je me connais,  
Mon défaut antinummérique,  
Ma femme ne sera jamais  
Assez forte en arithmétique!

Oui, oui, je l'épouse et surtout  
Je n'aurai pas la maladresse  
De la plaisanter sur son goût,  
Non, je veux la laisser maîtresse  
D'agir comme elle l'entendra,  
De s'absorber dans la science,  
A son gré, tant qu'elle voudra,  
Moi, j'aurai de la patience,  
Et pourvu que jamais chez moi  
La règle de trois ne s'applique,  
Eh bien, je lui permets, ma foi,  
D'être forte en arithmétique!

Et pour la guérir il faudra  
Simplement suivre ce système:  
Quand chiffre elle me parlera,  
Moi, je lui répondrai: Je t'aime,  
Pour les intérêts composés,  
Il est un moyen de s'y prendre:

Je multiplierai les baisers,  
Et ne retiendrai que pour rendre  
Et si de ce système-là,  
Elle s'étonne, je réplique:  
"Dame, que veux-tu, moi, voilà  
Comme j'entends l'arithmétique.

Il est rarement arrivé  
Qu'on pût triompher sans combattre.  
Et quand elle m'aura prouvé  
Que deux plus deux égalent quatre;  
Je veux lui prouver à mon tour  
Que les sciences les plus belles  
N'ont rien à faire avec l'amour  
Qui se moque absolument d'elles,  
Et que lorsqu'on s'aime, chacun  
Perdant sa valeur numérique  
Un plus un ne font jamais qu'un,  
En dépit de l'arithmétique:

PAUL BILHAUT

---

## Le passant divin

---

En ce temps-là, songeant à l'Oeuvre de souffrance  
Qu'il savait couronner d'un dogme d'espérance,  
Jésus cheminait seul — fuyant le cri de foi  
Qui, montant comme un flot, voulait le sacrer Roi.

Le soir descendait lourd, angoissant, noir d'orage;  
Un grand soleil cuivré, déchirant le nuage,  
Baignait d'un reflet rouge aux éclairs durs et crus,  
Les cailloux du sentier et les pieds de Jésus.  
Quelques figuiers brûlés laissaient traîner leurs branches,  
Sans espoir de printemps, sur les rocailles blanches.  
Et de ce chaud décor du soir insouciant,  
Imprégné des senteurs âcres de l'Orient,  
Montait je ne sais quel sanglot étrange et sombre,  
Qui prenait l'homme à l'âme et le jetait dans l'ombre!

Mais le Fils du "Très Fort", dans le rêve absorbant  
Qu'il devait magnifier d'une pourpre de sang,  
Planait déjà trop haut dans ses apothéoses,  
Pour voir au loin les champs dans leurs métamorphoses.

... Surhumainement beau dans sa pâleur de Dieu,  
Portant des univers au fond de son oeil bleu,  
Il marchait... évitant de fouler la pervenche  
Qui cherchait le baiser de sa tunique blanche,  
Tandis que dans son coeur, coeur du Verbe fait chair,  
Un monde entier montait profond comme la mer!  
Oh! le bruit des douleurs, des amours, des murmures,  
L'orgueil blasphémateur des nations futures,  
Le rugissement noir des peuples en remous  
Insultant son martyr et crachant sur ses clous!  
Les rires insolents, les cris des tourbes blêmes,  
Rythmant son dernier râle et ses spasmes suprêmes,  
Comme ils étaient puissants dans ce chemin désert  
Où, seul un passereau jetait son chant couvert...  
Le Verbe en frissonna dans une larme humaine,  
Qui, lente, vint tomber sur sa robe de laine...

—Mais voici que soudain Il s'arrêta:

Là-bas,

S'avançant tout courbé, pitoyablement las,  
Un vieillard chancelant, portant une urne vide,  
S'en venait vers un puits verdoyant et humide.  
Jésus le contempla...

C'était un de ces vieux  
Dont le deuil résigné se lit au fond des yeux,  
Il vivait à l'écart et n'avait pour famille  
Que—mourante à seize ans—une petite fille,  
Qui cultivait des fleurs pour la proche cité  
En attendant son heure avec sérénité.  
"Où vas-tu, pauvre vieux?"

Lui demanda le Maître,  
Certain que ce vieillard ne le saurait connaître.

—"Je vais au puits d'Agar pour chercher un peu d'eau,  
Répondit sans émoi, l'homme ombré du tombeau."

—"De l'eau, pour quoi? pour qui?"

—"Pour ma petite fille,  
"Pour arroser ses fleurs, car son regard ne brille

“Que lorsque ses rosiers lèvent le front au ciel,  
“Et que ses ruches d'or se remplissent de miel,  
“L'aube de ce matin l'a trouvée affaiblie,  
“Baisant ses lys froissés d'une lèvre pâlie.  
“Ce soir elle a pleuré; Bon père, le tombeau  
“Me prendra sans revoir mon jardin frais et beau,  
“M'a-t-elle dit... voyez mes roses sont penchées,  
“Et mes jolis muguets se fanent par jonchées...  
“J'ai compris—et, prenant cette outre et ce roseau,  
“Je suis parti chercher un peu d'espoir et d'eau....”  
Jésus leva trois doigts sur l'outre mise à terre,  
Et puis dit au vieillard:

“Retourne chez toi, Père.”

—“Mais, fit l'homme surpris en regardant Jésus,  
Je n'ai point d'eau...”

—“Si fait, tu ne t'en souviens plus,

Reprit le fils de Dieu—souvent, Père, à ton âge

“La mémoire s'évague, aucun fait n'y surnage,

“Va—ton urne contient une eau de paradis,

“Qui ressuscitera tes muguets et tes lys.

—“C'est vrai, fit le vieillard,

Je suis faible d'idée.

“Ainsi... Je croyais bien mon outre encor vidée.

“Adieu—merci, mon Fils...”

Et placide, il s'en fut,

Portant l'urne à pleins bras: l'urne aux flancs de salut!

.....  
Amen! le salut vint... Car à peine arrosée,  
Par ce flot tiède et bleu, plus pur que la rosée,  
La terre se couvrit d'indescriptibles fleurs,  
Étranges de parfums, de formes, de couleurs:  
Cela fut triomphal comme un dais qu'on épioie,  
Un dais fait de brocart, de lumière et de soie,  
Emanant des senteurs aux baisers accalmanant  
Comme il en doit passer dans les paradis blancs...  
Tout devint aussi clair qu'une aurore qui brille  
Aux regards du vieillard et de la jeune fille.  
“Bon Père, voyez donc! d'où vient la floraison  
“Qui s'épand ce matin sur notre humble maison?  
“O mes lys! ô mes lys! mes tulipes écloses!  
“Mes narcisses ouverts! mes oeillets et mes roses!”  
Elle en cueillait toujours, il en poussait encor:  
Des ruches en travail, roulait un ruisseau d'or!

.. Et dans l'hymne éclatant de toutes ces merveilles,  
Dans un nimbe ajouré, vibrant d'ailes d'abeilles,  
Un grand rappel de vie enveloppa l'enfant.  
Le vieillard étonné la regardait, tremblant,  
Constatant le miracle et ne pouvant y croire,  
Puis il frémit... Là-bas, dans sa robe d'ivoire,  
Jésus reparaisait, marchant ses pas divins...  
Alors l'aïeul comprit... et joignit les deux mains.

MARC DUPUY

---

## Les papillons

---

En Mai, quand les brises roucoulent,  
Quand fleurissent toutes les fleurs,  
Les papillons sont grands buveurs,  
Les petits papillons se soulent.

Souvent, au crépuscule gris,  
A l'heure où le couchant se dore,  
On en voit balocher encore:  
C'est tout simplement qu'ils sont gris.

Le regard les suit et s'étonne  
De les voir, dans le jour tombant,  
S'en aller d'un vol titubant,  
D'un vol qui zigzague et festonne.

Les pauvrets se sont attardés  
A boire dans toutes les roses;  
Pour chasser les ennues moroses  
Ils se sont un peu pochardés.

Au sortir de leur chrysalide  
Faisant dehors leurs premiers pas,  
Pour les parfums n'avaient-ils pas  
Encor la tête assez solide?

Avaiènt-ils des chagrins d'amour,  
Ces papillons? Voulaiènt-ils boire  
Pour se consoler d'un dèboire?  
Mon Dieu, ça se voit chaque jour!

Ou par des amis en goguette  
Se laissèrent-ils emmener  
De fleur en fleur biberonner,  
Comme de guinguette en guinguette?

Eux, les élégants papillons,  
Si corrects près des marguerites,  
Ils sont, en regagnant leurs gîtes,  
Dépoudrés de leurs vermillons:

Et gris à rouler sous les roses,  
Lorsqu'ils leur faut rentrer chez eux,  
Ils s'en reviennent deux par deux...  
Et voilà qu'ils disent des choses!....

Ils se détaillent leurs amours,  
Ils se vantent de leurs fredaines,  
Ils récitent des turlutaines,  
S'attendrissent, font des discours.

Eux, les doux frôleurs de corolles  
Eux, les épris d'idéal pur,  
Amis des lys et de l'azur,  
Ils racontent des gaudrioles!

EDMOND ROSTAND.

---

## Vive la France

---

C'était après les jours sombres de Gravelotte:  
La France agonisait:

Bazaine Iscariote,  
Foulant aux pieds honneur, et patrie, et serments,  
Venait de livrer Metz aux reîtres Allemands.  
Comme un troupeau de loups sortis des steppes russes,

Une armée, ou plutôt des hordes de Borusses,  
 Féroces, l'oeil en feu, sabre aux dents, vingt contre un.  
 Après une razzia de Strasbourg à Verdun,  
 Incendiant les bourgs, détruisant les villages,  
 Ivres de vin, de sang, de haine et de pillages,  
 Et ne laissant partout que carnage et débris.  
 Nouveau fléau de Dieu, s'avancait sur Paris.  
 Vols, attentats sans nom, horribles hécatombes,  
 Rien ne rassasiait ces noirs semeurs de tombes.  
 La province à demi morte et saignée à blanc,  
 Se tordait et râlait sous leur talon sanglant.  
 Seule, et voulant donner un exemple à l'histoire,  
 Paris, ce boulevard de dix siècles de gloire,  
 Orgueil et désespoir des rois et des Césars,  
 Foyer de la science et temple des beaux-arts,  
 En un jour transformée en guerrière sublime.  
 Folle comme Babel, sainte comme Solyme  
 Le front haut, l'arme au bras, narguant la trahison,  
 Par-dessus les vieux forts regardait l'horizon:  
 Au loin le monde ému frissonnait dans l'attente;  
 Qu'allait-il arriver?

L'Europe haletante,

Jetait, soir et matin, sur nos bords atterrés,  
 Ses bulletins de plus en plus désespérés...  
 On bombardait Paris!

Or tandis que la France,  
 Jouant sur un seul dé sa dernière espérance,  
 Se roidissait ainsi contre le sort méchant,  
 Un poème naïf, douloureux et touchant  
 S'écrivait en son nom sur un autre hémisphère.  
 Tandis que d'un oeil sec d'autres regardaient faire,  
 D'autres pour qui la France, ange compatissant,  
 Avait donné cent fois le meilleur de son sang,—  
 Par delà l'Atlantique, aux champs du nouveau monde  
 Que le bleu St-Laurent arrose de son onde,  
 Des fils de l'Armorique et du vieux sol normand,  
 Des Français, qu'un roi vil avait vendu gaîment,  
 Une humble nation qu'encore à peine née,  
 Sa mère avait un jour, hélas! abandonnée,  
 Vers celle que chacun reniait à son tour  
 Tendit les bras avec un indicible amour!  
 La voix du sang parla; la sainte idolâtrie;  
 Que dans tout noble coeur Dieu mit pour la patrie,

Se réveilla chez tous; et dans chaque logis,  
Un flot de pleurs brûlants coula des yeux rougis;  
Et, parmi les sanglots d'une douleur immense,  
Un million de voix cria:

—Vive la France!

Sous les murs de Québec, la ville aux vieilles tours,  
Dans le creux du vallon que baignent les détours  
Du sinueux Saint-Charles aux rives historiques,  
A l'ombre du clocher se dressent vingt fabriques.  
C'est le faubourg Saint-Roch, où vit en travaillant,  
Une race d'élite, au coeur fort et vaillant.  
Là surtout, ébranlant ces poitrines robustes  
Où trouvent tant d'échos toutes les causes justes,  
Retentit douloureux ce cri de désespoir:  
—La France va mourir!

Ce fut navrant.

Un soir,

Un de ces soirs brumeux et sombres de l'automne  
Où la bise aux créneaux chante plus monotone,  
De ses donjons, à l'heure où les sons familiers  
De la cloche partout ferment les ateliers,  
La haute citadelle, avec sa garde anglaise,  
Entendit tout à coup tonner la Marseillaise,  
Mêlée au bruit strident du fifre et du tambour ...  
Les voix montaient au loin; c'était le vieux faubourg  
Qui, grondant comme un flot que l'ouragan refoule,  
Gagnait la haute ville, et se ruait en foule  
Autour du consulat, où de la France en pleurs,  
Drapeau toujours sacré, flottaient les trois couleurs.  
Celui qui conduisait la marche, un gars au torse  
D'Hercule antique, avait, sous sa rustique écorce,  
—Comme un lion captif grandi sous les barreaux,—  
Je ne sais quel aspect farouche de héros.  
C'était un forgeron à la rude encolure,  
Un fort; et rien qu'à voir sa calme et fière allure,  
Et son mâle regard et son grand front serein,  
On sentait battre là du coeur sous cet airain.  
Il s'avança tout seul vers le fonctionnaire;  
Et d'une voix tranquille où grondait le tonnerre,  
Dit:

—Monsieur le consul, on nous apprend là-bas,  
Que la France trahie a besoin de soldats.  
On ne sait pas chez nous ce que c'est que la guerre;

Mais nous sommes d'un sang qu'on intimide guère,  
Et je me suis laissé dire que nos anciens  
Ont su ce que c'était que les canons prussiens.  
Au reste, pas besoin d'être instruit, que je sache,  
Pour se faire tuer ou brandir une hache;  
Et c'est la hache en main que nous partirons tous:  
Car la France, monsieur... la France voyez-vous...  
Il se tut; un sanglot l'étreignait à la gorge.  
Puis de son poing bruni par le feu de la forge  
Se frapant la poitrine, où son col entr'ouvert,  
D'un scapulaire neuf montrait le cordon vert:  
—“Oui, monsieur le consul, reprit-il, nous ne sommes  
Que cinq cents aujourd'hui; mais, tonnerre! des hommes  
Nous en aurons, allez!... Prenez toujours cinq cents.  
Et dix mille, demain, vous répondront:—Présents!  
La France, nous voulons épouser sa querelle;  
Et fiers d'aller combattre et de mourir pour elle,  
J'en jure par le Dieu que j'adore à genoux;  
On ne trouvera pas de traitres parmi nous!”...  
Le reste se perdit, car la foule en démente  
Trois fois aux quatre vents cria:

“Vive la France!”

Hélas! pauvres grands coeurs leur instinct filial  
Ignorait que le code international,  
Qui pour l'âpre négoce a prévu tant de choses,  
Pour les saints dévouements ne contient pas de clauses.  
Et le consul qui m'a conté cela souvent,  
En leur disant merci, pleurait comme un enfant.

LOUIS FRECHETTE.

---

## La légende de l'hirondelle

---

Un jour d'avril, dans la campagne ensoleillée,  
Jésus, pour amuser ses petits compagnons,  
Modelait, en jouant, de l'argile mouillée;  
Et, de ses mains d'amour, naissaient des oisillons  
Qu'il posait sur le sol, les ailes étendues...  
Or, un pharisien passa: “Hé quoi!” petits,

Ignorez-vous qu'il est des choses défendues,  
Et qu'un jour de sabbat nul travail n'est permis?...  
Et, brutal, il voulut écraser l'oeuvre frêle;  
Mais Jésus fit un geste et, soudain, s'animant,  
Les oiseaux, vers le ciel, fuirent à tire-d'aile...  
Ils gagnèrent le toit qui, protégeant l'Enfant,  
Saurait garder aussi leur demeure fragile.  
Et là, loin des méchants, à l'abri du malheur,  
Ils bâtirent leur nid avec la même argile.

Plus tard, lorsque Jésus marchant à la douleur,  
Sous la croix écrasé, monta vers le Calvaire,  
Ils firent, avec lui, la route en gémissant...  
Plus tard encor, quand sur sa face sans colère,  
La couronne eut tracé comme un sillon de sang,  
Pour adoucir un peu les souffrances divines,  
Pour soulager Celui qui fut toute bonté,  
Les oiseaux, une à une, ôtèrent les épines  
Dont les pointes trouaient le front ensanglanté,  
Tandis que le frisson caressant de leurs ailes  
Faisait l'air étouffant plus léger et plus pur,  
Et moins lourdes passaient les heures éternelles.

Jésus agonisait lentement sous l'azur...  
Soudain, dans un élan suprême, il readit l'âme.  
Le soleil s'obscurcit, le ciel bleu se troubla;  
On entendit, dans l'ombre, une plainte de femme,  
Et le vol attristé des oiseaux s'en alla...

Mais, avant de quitter le Maître, l'hirondelle  
Prit le deuil qui, depuis, n'a plus quitté son aile.

GEORGES DROUX.

---

## Le bleu d'horizon

Adieu Garance, il faut se faire une raison  
Et qu'à moins s'exposer le héros se résigne.  
Mais de vous habiller, l'horizon seul est digne  
Vous qui de l'avenir êtes la garnison!

Défendre l'avenir en habit d'horizon  
Oh! le bel uniforme et la belle consigne!  
C'est un signe, ce bleu, vous vaincrez par ce signe  
Leur gris de casemate et leur brun de prison!

Je crois, puisqu'ils n'ont pris que des couleurs de terre,  
Qu'il est bon, qu'il est juste et qu'il est salubre  
Qu'on s'habitue à vous confondre avec l'azur;  
Et pour le monde, il sied, puisque Berlin et Vienne  
Ne peuvent pesamment mettre en marche qu'un mur  
Que notre armée à nous soit l'horizon qui vienne!

EDMOND ROSTAND.

---

## Les chaînes

J'ai voulu tout aimer, et je suis malheureux,  
Car j'ai de mes tourments multiplié les causes;  
D'innombrables liens frêles et douloureux  
Dans l'univers entier vont de mon âme aux choses.

Tout m'attire à la fois et d'un attrait pareil:  
Le vrai par ses lueurs, l'infini par ses voiles;  
Un trait d'or frémissant joint mon coeur au soleil,  
Et de longs fils soyeux l'unissent aux étoiles.

La cadence m'enchaîne à l'air mélodieux,  
La douceur du velours aux roses que je touche;  
D'un sourire j'ai fait la chaîne de mes yeux,  
Et j'ai fait d'un baiser la chaîne de ma bouche.

Ma vie est suspendue à ces fragiles noeuds,  
Et je suis le captif des mille êtres que j'aime:  
Au moindre ébranlement qu'un souffle cause en eux,  
Je sens un peu de moi s'arracher de moi-même.

SULLY PRUDHOMME

## L'église de la Madeleine

---

L'Eglise de la Madeleine  
Presque déserte tous les jours,  
Le dimanche se trouve pleine  
De femmes aux brillants atours.

On voit les chères créatures,  
D'un petit air très cavalier,  
Sauter au bas de leurs voitures,  
Et grimper le grand escalier.

La sombre église est toute en joie,  
D'entendre leurs pas si coquets,  
Et le bruit des robes de soie  
Qui font froufrou sur le parquet.

On s'installe... et je le confesse,  
On semble prier avec feu,  
Pourtant, tout en suivant la messe  
On détourne la tête... un peu.

Les yeux brillent sous la violette,  
On prête l'oreille à Satan...  
Et l'on veut voir .... si sa toilette  
Produit l'effet qu'on en attend.

Hélas! la femme est toujours femme  
Malgré ses sentiments pieux,  
Elle veut bien sauver son âme,  
Mais en s'habillant de son mieux!  
Et puis, et puis elle est si bonne,  
Qu'elle tâche... même au saint lieu,  
De ne mécontenter personne...  
Ni le Diable... ni le bon Dieu!

GRENET DANCOURT.

---

## La chemise d'un homme heureux

---

Il était une fois un fils du grand Haroun-al-Raschid  
qui n'était pas heureux. Il alla consulter un vieux dervi-

che. Le sage vieillard lui répondit que le bonheur était chose difficile à trouver en ce monde. "Cependant, ajouta-t-il, je connais un moyen infaillible de vous procurer le bonheur.—Quel est-il? demanda le prince.— C'est, répondit le derviche, de mettre la chemise d'un homme heureux!"

Là-dessus le prince embrassa le vieillard et s'en fut à la recherche de son talisman. Le voilà parti. Il visite toutes les capitales de la terre. Il essaie des chemises de rois, des chemises d'empereurs, des chemises de princes, des chemises de seigneurs. Peine inutile. Il n'en est pas plus heureux! Il endosse alors des chemises d'artistes, des chemises de guerriers, des chemises de marchands. Pas davantage. Il fit ainsi bien du chemin sans trouver le bonheur. Enfin, désespéré d'avoir essayé tant de chemises, il revenait fort triste, un beau jour, au palais de son père, quand il avisa dans la campagne un brave laboureur, tout joyeux et tout chantant, qui poussait sa charrue. "Voilà pourtant un homme qui possède le bonheur, se dit-il. Es-tu heureux? —Oui! fait l'autre.—Tu ne désires rien. —Non. —Tu ne changerais pas ton sort pour celui d'un roi? —Jamais! —Eh bien, vends-moi ta chemise! —Ma chemise je n'en ai point."

JULES VERNE.

---

## Etre blonde

---

(Avec un peu d'emphase). Mon rêve! ma hantise!... être blonde... (poétiquement) blonde comme l'or, comme la lumière, comme les moissons.

Hélas! je ne le serai jamais! car les teintures, les produits chimiques...oh!...fi donc!.. Non, non.. être blonde de naissance avec des yeux bleus... un teint de lis et de rose.. (vieux style) Pourquoi ce désir? direz-vous... Pourquoi?... mais feuillotez les poètes: Blonde! blonde! toujours ce mot, insulte à mes cheveux bruns! (Réfléchissant un peu) Est-ce parce qu'il rime avec onde.. mon-

de.. profonde? mais brune rime très joliment avec.. lune, par exemple?.. (souriante) Et même, Musset, oh? cela me console un peu, je l'avoue.. (Déclamant).

"Je rayonnais sous ma tresse brune,  
Comme un clair de lune,  
En capuchon noir..."

(Répétant, souriante, l'air flatté) "Sous ma tresse brune.. comme un clair de lune..."

(La mine soudain allongée) Mais ailleurs.. le même poète.. inconstant poète ne dit-il pas, ou ne fait-il pas dire (Déclamant)

Nous allons chanter à la ronde,  
Si vous voulez,  
Que je l'adore et qu'elle est blonde,  
Comme les blés!..

(Découragée) Hélas! oui.. blonde, cela va sans dire ..qui donc? mais celle qu'on adore.. la femme.. la femme idéale!.. En prose, il y a ballottage.. beaucoup d'héroïnes brunes, j'en conviens.. mais les mots qu'on trouve pour les blondes sont plus doux.. plus caressants..

(Joignant les mains, avec ardeur) Oh! être blonde! Elles ont le monopole des tendres couleurs: le bleu.. le blanc.. le rose.. c'est leur royaume.

Nous, les brunes, quand nous nous marions.. nos amies.. (S'interrompant avec un peu de malice) les amies sont toujours assez.. pointues, dans ces moments-là.. nos amies disent; le lendemain: (Imitant) "Oh! ma chère!.. cette pauvre une telle!.. une mouche dans du lait!.."

(Soupirant) Rester comme la nature nous a créées.. (Se regardant avec une certaine complaisance) Mon Dieu! ..question de coloris à part.. on n'a pas trop.. trop à s'en plaindre.. de cette nature...

(Avec une brusque franchise) Et même, tenez.. un aveu.. ou plutôt, vous avez deviné? ce discours est une ruse.. Brune, j'exalte les blondes. L'artifice est un peu usé.. mais.. n'est-ce pas que vous préférez les brunes?

HENRIETTE BEZANÇON.

## La chanteuse

---

La pauvre enfant, le long des pelouses du Bois,  
Mendiait : elle avait des larmes véritables ;  
Et, d'un air humble et doux, joignant ses petits doigts,  
Elle courait après les âmes charitables.

De longs cheveux touffus chargeaient son front hâlé :  
Ses talons étaient gris de poussière, et sa robe  
N'était qu'un vieux jupon à sa taille enroulé  
Où la nudité maigre à peine se dérobe!

Elle allait aux passants, les suivait pas à pas,  
Et disait, sans changer un mot, la même histoire,  
De celles qu'on écoute et que l'on ne croit pas,  
Car notre conscience aurait trop peur d'y croire!

Elle voulait un sou, du pain, — rien qu'un morceau  
Elle avait, je ne sais dans quelle horrible rue,  
Des parents sans travail, des frères au berceau,  
La famille du pauvre à peine secourue!

Puis, qu'on donnât ou non, elle essayait ses pleurs,  
Et s'en retournait vite aux gazons pleins de mousse.  
S'amusait d'un insecte, épluchait quelques fleurs,  
Des taillis printaniers brisait les jeunes pousses

Et chantait! — Le soleil riait dans sa chanson!  
C'était quelque lambeau des refrains populaires;  
Et, pareille au linot, de buisson en buisson,  
Elle lançait au ciel ses notes les plus claires!

O souffle des beaux jours! mystérieux pouvoir  
D'un rayon de soleil et d'une fleur éclose!  
Ivresse d'écouter, de sentir et de voir!  
Enchantement divin qui sort de toute chose!

L'enfant, au renouveau, peut-il gémir longtemps?  
Le brin d'herbe l'amuse et la feuille l'attire!  
Sait-on combien de pleurs peut sécher un printemps,  
Et le peu dont le pauvre a besoin pour sourire?

Je la regardais vivre et l'entendais de loin.  
Comme un fardeau que pose un porteur qui s'arrête,  
Elle allégeait son coeur se croyant sans témoin,  
Et les senteurs d'avril lui montaient à la tête.

Puis, bientôt s'éveillant, prise d'un souvenir,  
Elle accostait encor les passants, triste et lente,  
Son visage à l'instant savait se rembrunir,  
Et sa voix se traînait et larmoyait dolente.

Mais, quand elle arriva vers moi, tendant la main,  
Avec ses yeux mouillés et son air de détresse,  
"Non lui dis-je. Va-t'en, et passe ton chemin.  
Je te suivais: Il faut pour tromper plus d'adresse.

Tes parents t'ont montré cette douleur qui ment?  
Tu pleures, maintenant, tu chanta's tout à l'heure!"  
L'enfant leva les yeux et me dit simplement:  
"C'est pour moi que je chante, et pour eux, que je pleure!"

EUGENE MANUEL.

---

## L'adverbe

---

Les enfants sont hardis dans leur naïf langage,  
Et je vais vous apprendre un mot nouveau, je gage.  
Mon fils — dire mon fils, c'est si délicieux,  
Qu'à le dire tout bas, on a des pleurs aux yeux,  
Mon fils voulait trouver pour montrer sa tendresse  
Un mot très long, ayant des lenteurs de caresse,  
"Petit père, fit-il, je t'aime adorément!"

Le mot était joli — mais ô cher être aimant,  
Pour qui la vie amère et méchante s'apprête,  
Le long mot où tu mis tout ton coeur, m'inquiète.  
On cherche, pour aller de tourment en tourment,  
Tant de choses, hélas! qu'on aime adorément,  
Et tant d'êtres à qui ton adverbe s'applique,  
Trop chéris, nous feront ce sort mélancolique  
Du voyageur trompé par le mirage frais,  
Et qui d'avoir cru boire en a plus soif après.

N'importe! si ton coeur ardent comme ta phrase,  
Est de ceux que l'amour victorieux embrase,  
Si ton coeur te commande et t'emporte, obéis,  
Fais des rêves nouveaux avec tes vœux trahis,  
Que l'illusion morte en enfante de neuves,  
Et puisses-tu toujours d'épreuves en épreuves,  
Malgré les baisers faux, ce qui fuit, ce qui ment,  
Pour ton propre bonheur, aimer adorément!

CHS. FUSTER.

---

## Les trois prétendants de Paulette.

---

Paulette, (m'avait dit grand'mère)  
Trois prétendants te font la cour.  
Tu les connais: Jean, Paul et Pierre...  
Décide-toi donc à ton tour,  
Demain, exprès je les invite  
A tirer le gâteau des rois,  
Tu choisiras entre les trois.  
Ce que le coeur me battait vite  
Quand vinrent mes trois prétendants,  
J'étais sur des charbons ardents!  
Dans ma part se trouva la fève,  
Il me fallait nommer un roi...  
J'hésitais... chacun d'eux se lève,  
Tour à tour, et d'une voir brève  
Fait sa profession de foi  
—"Moi, (dit Pierre) près de ma femme  
Je ne serai plus rien du tout  
Que l'humble sujet de Madame,  
Rien qu'un esclave, qu'un toutou!"  
—"Moi (dit Paul) voici mon programme,  
Liberté pour les deux époux!  
Pour moi, le cercle... et pour madame  
Le bal... je ne suis pas jaloux.  
Les vieux préjugés, c'est si bête!  
Et nous serons heureux, je crois,  
En évitant le tête-à-tête

Perpétuel... C'est trop bourgeois!"  
—"Moi, (dit Jean) je serai le maître  
Chez-nous, et je le dis bien haut,  
Je ne veux pas du tout promettre  
De corriger un seul défaut.  
J'aime le vin, la bonne chère,  
Et comme je veux tout de bon,  
Aimer aussi ma ménagère,  
Que ça blesse ou non le bon ton,  
Je ne quitte pas son jupon!"  
Lequel des trois devait me plaire?  
Je pris Jean, le mauvais sujet.  
—"Ah! fillette! (me dit grand'mère)  
Quel choix affreux as-tu donc fait!  
De tout il s'est rendu coupable!  
C'est un étourdi, c'est un diable!  
Baissant les yeux, je répondis:  
"Grand'maman, je crois qu'un bon diable,  
En ménage, est bien préférable  
A tous les saints du paradis."

XXX

---

## L'aumône de la Vierge.

---

Un vieux musicien, pauvre et seul sur la terre,  
Chemina à pas lents sur la rive du Rhin,  
Son habit en lambeaux annonçait la misère  
Chaque pli de sa face, hélas, criait: J'ai faim!  
Il marchait près du bord, l'oeil baissé, le coeur triste,  
Son violon muet pendait dessous son bras,  
Vieil ami de trente ans que le fidèle artiste  
N'eut pas voulu céder contre mille ducats.  
N'avait-il pas cent fois sur sa corde sonore  
Aimé, pleuré, chanté, raconté tout son coeur?  
Et de ses flancs poudreux tirait-il pas encore  
Des chants d'une admirable et mortelle douleur!  
A quoi bon! son air morne et sa voix chevrotante  
Faisaient fuir le passant au lieu de l'arrêter.  
Nous sommes ainsi faits: le deuil nous épouvante,  
Il nous faut des douleurs sachant rire et chanter

"Bonhomme, une autre fois j'écouterai ta plainte,  
Ton air est lamentable et ta voix chante faux:  
Et le pauvre vieillard, abrégeant sa complainte,  
Sans étouffer sa faim, étouffait ses sanglots.

Il suivait donc, un jour, son chemin sur la rive,  
Tournant un chapelet entre ses doigts calleux.  
A l'heure où l'angelus va tinter, il arrive  
Dans un hameau baigné par le Rhin aux flots bleus.

Sur le bord s'élevait un antique ermitage  
Avec une Madone en superbes habits:  
L'argent, la pourpre, et l'or paraient la sainte image,  
Et des perles sans prix se mêlaient aux rubis.

Le vieux musicien, à genoux sur la pierre,  
Contre les saints parvis colle son front brûlant;  
Puis, à cette Madone, adressant sa prière,  
Avec son violon s'accompagne en tremblant,

Jamais concert plus pur, plus touchante harmonie  
Ne firent résonner les voûtes du saint lieu;  
Jamais musicien fameux par son génie,  
Ne s'approcha si près de l'oreille de Dieu.

Tout à coup, la Madone, à la lueur des cierges,  
Se baisse, et devant lui, jette son soulier d'or...  
Il ramasse ce don de la Reine des Vierges,  
Et contre un peu de pain va changer son trésor.

Mais on a reconnu le précieuse relique.  
Il jure, vain serment; il lutte, vain effort!  
On le livre aux archers et la haine publique  
Le suit jusqu'au gibet, pour jouir de sa mort.

Le cortège passait près du vieil ermitage;  
Avant que de mourir, il veut prier encor;  
On l'observe, et voici que la divine image  
Lui jette, en souriant, son second soulier d'or...

Alors, chacun s'empressé et veut briser sa chaîne,  
On s'embrasse en disant: Voilà le doigt de Dieu"  
Et des chants d'allégresse, au lieu des cris de haine  
Retentissent longtemps sur le Rhin aux flots bleus!

HYPOLITE DURAND.

## Autre version.

---

Un jour, se promenant par le bois de Meudon,  
Le diable et Dieu, ces vieux rivaux se rencontrèrent,  
Dans un concours de fleurs tous deux se mesurèrent.  
Dieu fit naître une rose et le Diable un chardon.

"Confrère à vous la palme! et sot qui vous dénigre!  
Dit le Diable. Faisons, s'il vous plaît, à présent  
Un être doux, et bon, et tendre, et bienfaisant!"  
Le bon Dieu fit un chien, le Diable fit un tigre.

"J'ai raté mon sujet, dit le Roi des Enfers;  
L'animal le meilleur et la fleur la plus pure  
Sont votre oeuvre, Seigneur! Voyons par aventure  
Lequel de nous fera l'être le plus pervers.

"Vous avez bien compris, n'est-ce pas? le programme:  
Un être fourbe, absurde, infidèle et têtù."  
Pour la première fois, Dieu s'avoua battu.  
Il avait fait un singe...et le Diable... une femme.

JEAN RAMEAU.

---

## Le chef d'oeuvre de Dieu

---

Quand il eut tout créé: cieux clairs, oiseaux siffleurs,  
Montagnes de granit, rivières vagabondes,  
Quand du bout de son doigt, il eut brodé les fleurs,  
Et du bout de son pied donné le branle au monde,  
Dieu fit l'homme et voulant lui montrer l'univers,  
Il prit sa frêle main dans sa main grandiose,  
Puis, l'emmena, par les champs blonds, par les bois verts,  
Comme un grand aïeul doux menant un enfant rose.

Or, l'homme vit soudain, dans le matin joyeux,  
 Des roses au calice étincelant de gouttes.  
 Oh! si chères au coeur et si belles aux yeux  
 Qu'on eût voulu mourir en les embrassant toutes!  
 "Oh! comme c'est joli!" dit-il joignant les mains.  
 Et tombant à genoux, comme un enfant qui n'ose  
 L'Homme, pour s'embaumer le long des noirs chemins,  
 Mit ses doigts dans les fleurs et cueillit une rose.  
 Puis, Dieu l'emmena loin parmi les monts géants,  
 Et lui montrant la neige à leurs pics fantastiques,  
 Si blanche! que les yeux se dilataient, béants,  
 Comme ivres de lumière et de splendeurs mystiques.  
 "Oh! comme c'est joli!" dit l'Homme radieux,  
 Et voyant s'écrouler une grande avalanche,  
 Pour s'égayer en route et se charmer les yeux,  
 Il prit sur la montagne un peu de neige blanche.  
 Et puis, Dieu l'emmenant dans le ciel, tout d'un trait,  
 Lui montra des vols blonds d'étoiles immortelles.  
 Si douces! qu'ici-bas, toujours l'âme voudrait  
 Vertigineusement prendre l'essor vers elles!  
 "Oh! comme c'est joli!" dit-il, les bras tendus,  
 Et, pour illuminer ses nuits aux sombres voiles,  
 L'homme enlevé sur Dieu, par grands bonds éperdus,  
 Escalada le ciel et lui prit deux étoiles.  
 Or, comme il était las d'avoir tant cheminé,  
 L'homme qui revenait vers la terre morose,  
 S'endormit dans un pli de l'azur satiné,  
 Ayant à ses côtés, étoiles, neige, et rose.  
 Et le bon Dieu, voulant que l'Homme, à son réveil,  
 Vit en un seul objet ces choses mirifiques:  
 Neige aux pures blancheurs, rose à l'éclat vermeil,  
 Etoiles aux rayons doux et béatifiques;  
 Voulant qu'il fut heureux, voulant qu'il fut joyeux,  
 Voulant qu'il n'eût plus rien à désirer au monde,  
 Qu'il ne regretta plus les anges ni les cieus,  
 Mais qu'il vécut vibrant dans l'extase profonde,  
 Dieu prit étoiles, neige et rose en ses doigts saints,  
 Et, rêvant un chef-d'oeuvre avec cet amalgame,  
 Fit de la rose un front, de la neige deux mains,  
 Des étoiles deux yeux, et du tout une Femme.

JEAN RAMEAU.

## C'est le vent.

---

- "Grand'maman, disait Rose,  
Là-bas au fond du bois,  
C'est le loup, je suppose,  
Dont on entend la voix?"  
Et la bonne fileuse,  
Sur son front rougissant  
Embrassant la peureuse,  
Lui disait doucement:  
"Ne crains rien, mon enfant!  
C'est le vent!"
- Comment ça, grand'maman,  
C'est le vent?  
—C'est le vent!"
- "Au printemps, bonne mère,  
J'ai je ne sais trop quoi,  
Et la brise légère,  
Me trouble malgré moi;  
Le rossignol, qui veille  
Dans le grand marronnier,  
Me murmure à l'oreille  
Qu'il faut me marier.  
—"Quelle folie, enfant!  
C'est le vent?"  
—Ah! vraiment grand'maman,  
C'est le vent?  
—C'est le vent!"
- "L'autre jour, Marguerite,  
Et mon cousin Lucas,  
Se sont sauvés bien vite,  
En entendant mes pas.  
Mais, maman, je vous jure  
Que j'ai bien entendu:  
Un baiser.. j'en suis sûre  
Fut pris, et puis rendu.  
—"Quelle erreur, mon enfant!  
C'est le vent!"  
—Allons donc, grand'maman!  
C'est le vent?  
—C'est le vent!"
- La semaine dernière,  
Fort tard, dans la soirée,  
Rose, de la clairière,  
Revint très décoiffée.  
"D'où venez-vous friponne,  
En cet accoutrement?  
—Oh! reprit la mignonne,  
D'un air bien innocent,  
—"Ma foi, ma grand'maman,  
C'est le vent!"  
—Ah! dit la grand'maman,  
C'est le vent?  
—C'est le vent!"

GEORGES BOYER.

---

## La misère.

---

Dans un quartier perdu de Paris, la grand'ville,  
Une vieille maison noire, malsaine et vile,  
Dont le toit déserté même par le moineau,  
Connaît mieux la gouttière, hélas! que le cheneau...  
Bosselée et dautreuse une immonde façade

Semble barrer la rue avec un air maussade,  
 Et quand un omnibus au loin vient à rouler  
 On dirait que ce tas de pierre va crouler...  
 Se peut-il bien que là vivent de pauvres êtres  
 Pas de flammes au foyer, pas de fleurs aux fenêtres,  
 "Jours de souffrance" d'air et de soleil privés,  
 Qui regardent sans voir comme des yeux crevés.  
 Oui, dans l'ombre gluante on lutte et l'on respire,  
 Et l'on meurt sans savoir ce que c'est qu'un sourire.  
 Voilà qu'un beau monsieur dans la bouge est entré,  
 Un monsieur bien nourri, bien vêtu, bien guêtré.  
 Qui, sentant sur son dos tomber un froid de glace  
 En nouant son foulard songe à quitter la place.  
 Mais il a par devoir des sentiments humains,  
 Et pour monter, il prend son courage à deux mains.  
 Il grimpe, il grimpe encore étage sur étage,  
 Vraiment la tour Eiffel n'en a pas davantage,  
 Ici, pas d'ascenseur: droit, raide et vermoulu,  
 Un atroce escalier dont on est tout moulu.  
 Enfin, voici le toit, on y parvient quand même,  
 Dans un taudis sans nom, une figure blême.  
 C'est une femme, avec ses trois petits enfants,  
 Une martyre, avec trois anges triomphants,  
 Couchés sur un grabat sans draps, ni couverture,  
 Trois marmots presque nus, ma foi bébés nature.  
 Le visiteur surpris regarde autour de lui.  
 Dans ce noir galetas seule l'enfance luit  
 Une couche, un grenier, couche et grenier sordides,  
 Qui par comparaison feraient trouver splendides  
 Le cachot d'un forçat et le lit d'hôpital.  
 La femme explique alors par quel destin fatal  
 Elle a perdu son homme, un ouvrier modèle,  
 Bon époux et bon père, et bûcheur, et fidèle,  
 Trimant, peinant sans cesse et ne buvant jamais.  
 "Ah! certes, lui vivant on était heureux, mais  
 A partir avant jour au milieu de la brume,  
 Le pauvre homme en hiver, a pris un mauvais rhume,  
 Et le voilà couché sur la terre là-bas,  
 Et dormant pour toujours, lui qui ne dormait pas."  
 Donc avec trois enfants la pauvre femme est veuve.  
 Que faire? Se jeter tous quatre dans le fleuve?  
 C'est un crime, et la loi sévère le défend.

D'ailleurs, eut-on le droit de tuer son enfant,  
 Est ce que c'est possible alors que l'on est mère?  
 En travaillant on vit, dérision amère!  
 "Le travail, le travail pénible et mal payé,  
 C'est encor du bonheur. J'ai prié, supplié,  
 Je suis habile à la couture, en lingerie,  
 Et je sais des maisons où je serais nourrie  
 Si je pouvais sortir pour aller travailler,  
 Mais pendant ce temps-là, qui donc viendrait veiller  
 Sur mes pauvres chéris, n'ayant personne au monde,  
 Que moi pour caresser leur chevelure blonde?  
 Bon gré, mal gré, monsieur, je dois rester ici,  
 Grâce à de braves gens, — il en est Dieu merci, —  
 Je travaille chez moi, jour et nuit, je suis forte,  
 Je couds tant que je peux, et quand il me rapporte  
 Vingt, vingt-cinq sous par jour, mon temps bien occupé  
 Les petits ne vont pas se coucher sans souper.  
 Seulement, vingt-cinq sous, cela ne mène  
 Tout de même pas loin... Et puis telle semaine  
 Je n'obtiens pas d'ouvrage, alors, comment manger?  
 Moi, je puis me passer longtemps du boulanger,  
 Mais ces trois innocents, ça réclame à toute heure,  
 Et ne comprenant pas que l'on jeûne, ça pleure,  
 Ça tend son bec ainsi que des oiseaux au nid,  
 Et, quand on n'y met rien, ils croient qu'on les punit,  
 Ils demandent pardon, promettant d'être sages,  
 Et ça me fend le coeur d'essuyer leurs visages"  
 La femme s'arrêta pour se sécher les yeux...  
 Le monsieur regardait, ému, mais curieux,  
 Les plafonds semblaient couverts de rides,  
 Et les murs sonnaient creux comme des ventres vides  
 Ce logis désolé sentait le froid, la faim,  
 Et les nuits sans sommeil, et les longs jours sans pain,  
 Le travail impuissant à vaincre la misère,  
 Qui s'aggrave sans cesse, inguérissable ulcère!  
 Le monsieur frissonna. La mère, alors reprit,  
 A voix basse, de peur que l'enfant ne comprit,  
 "Le plus jeune, surtout, mon bon monsieur, m'attriste,  
 Je lui donne ma part, n'étant pas égoïste,  
 Je suis mère et voudrais être seule à souffrir,  
 Mais je ne puis pourtant, pour le nourrir,  
 Priver du peu de pain qu'ils ont, sa soeur, son frère,  
 Cet enfant que j'adore et qui me désespère,

Hélas! est affligé d'un robuste appétit.  
Qu'on puisse manger tant, étant aussi petit,  
Vraiment, mon bon monsieur, c'est à n'y rien comprendre,  
Enfin, si vous vouliez, par charité, le prendre  
Dans un orphelinat où l'on en aurait soin,  
Je crois que je pourrais subvenir au besoin  
Des deux autres, sans rien demander à personne,  
Ce n'est pas sans regret, allez, que je le donne,  
Il m'en coûtera gros, s'il faut m'en séparer,  
Mais je dois m'y résoudre, ou laisser dévorer  
Par cet ogre mignon la maigre part des autres."  
Les enfants ont des sens plus subtils que les nôtres,  
Depuis assez longtemps, le bambin écoutait;  
A coup sûr l'innocent en péril se doutait  
Que c'était bien de lui, qu'on causait à voix basse,  
Et pour entendre mieux il faisait la grimace,  
Il comprimait son coeur qui battait fort, bien fort,  
Et son petit cerveau faisait un gros effort  
Mettant sur son front lisse une ride morose,  
Comme un pli d'ombre au creux d'un pétale de rose.  
Tout à coup le bébé trembla, rougit, pâlit,  
Il se laissa glisser du misérable lit,  
Et l'enfant de quatre ans qui ne parlait qu'à peine,  
S'écria clairement, tout d'un trait, d'une haleine,  
Une larme brillant au fond de son oeil bleu,  
"Ah! maman, garde-moi, je mangerai si peu!"

HENRI SECOND.

---

## Le chat et le vieux rat.

---

J'ai lu chez un conteur de fables,  
Qu'un second Rodillard, l'Alexandre des chats,  
L'attila, le fleau des rats,  
Rendait ces derniers misérables.  
J'ai lu, dis-je, en certain auteur,  
Que ce chat exterminateur,  
Vrai cerbère, était craint une lieue à la ronde:  
Il voulait de souris dépeupler tout le monde.  
Les planches qu'on suspend sur un léger appui,  
La mort aux rats les souricières,

N'étaient que jeux au prix de lui.  
 Comme il voit que dans leurs tanières  
 Les souris étaient prisonnières,  
 Qu'elles n'osaient sortir, qu'il avait beau chercher,  
 Le galant fait le mort, et du haut d'un plancher  
 Se pend la tête en bas: la bête scélérate  
 A de certains cordons se tenait par la patte.  
 Le peuple des souris, croit que c'est châtement;  
 Qu'il a fait un larcin de rôl ou de fromage,  
 Egratigné quelqu'un, causé quelque dommage;  
 Enfin, qu'on a perdu le mauvais garnement.  
 Toutes, dis-je, unanimement,  
 Se promettent de rire à son enterrement,  
 Mettent le nez à l'air, montrent un peu la tête,  
 Puis rentrent dans leurs nids à rats,  
 Puis, ressortant, font quatre pas,  
 Puis enfin se mettent en quête,  
 Mais voici bien une autre fête!  
 Le pendu ressuscite, et, sur ses pieds tombant,  
 Attrape les plus paresseuses.  
 "Nous en savons plus d'un dit-il en les gobant;  
 C'est tour de vieille guerre, et vos cavernes creuses  
 Ne vous sauveront pas, je vous en avertis:  
 Vous viendrez toutes au logis."  
 Il prophétisait vrai: notre maître Mitis  
 Pour la seconde fois les trompe et les affine,  
 Blanchit sa robe, s'enfarine,  
 Et, de la sorte déguisé,  
 Se niche et se blottit dans une huche ouverte.  
 Ce fut à lui bien avisé:  
 La gent trotte-menu s'en vient chercher sa perte.  
 Un rat, sans plus, s'abstient d'aller flâner autour:  
 C'était un vieux routier, il savait plus d'un tour;  
 Même il avait perdu sa queue à la bataille.  
 "Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille,  
 S'écria-t-il de loin, au général des chats,  
 Je soupçonne dessous encor quelque machine.  
 Rien ne te sert d'être farine:  
 Car, quand tu serais sac, je n'approcherais pas."  
 C'était bien dit à lui, j'approuve sa prudence:  
 Il était expérimenté  
 Et savait que la méfiance  
 Est mère de la sûreté.

LAFONTAINE.

## Elégie

---

C'était un soir de grâce et de mansuétude  
Où l'amour sur les yeux baise la solitude.  
Dans l'ombre, une idéale haleine de printemps  
Passait, comme un soupir, sous les manteaux flottants.  
De jardins en jardins, ici la ville bleue,  
Au fond du crépuscule expirait en banlieue...  
La pluie intermittente et tiède des beaux soirs  
Avait légèrement mouillé les pavés noirs.  
L'avenue était sombre, odorante et déserte...  
Les bras nus, et sa robe à la brise entr'ouverte,  
La nuit pâle, en rêvant respirait les lilas;  
Et la terre était douce et fondait sous les pas.  
Jetant vers le voyage un appel symbolique,  
Parfois un train lointain sifflait, mélancolique,  
Et des ombres passaient, lentes et parlant bas.  
Pendant que les grands chiens pleuraient dans les Villas.  
Soudain d'un pavillon, qu'entourait le mystère,  
J'entendis s'élever une voix solitaire,  
Qui vibrait dans le soir, comme un beau violon;  
Et, me penchant un peu, dans un noble salon  
Où flottait un passé d'Eloas et d'Elvires,  
Je vis à la lueur vacillante des cires,  
Un visage de marbre avec de lourds bandeaux,  
Et de grands yeux brillants de larmes aux flambeaux;  
Anxieux, j'écoutai: la voix ardente et sombre

S'en allait si blessée, et si triste dans l'ombre,  
Oh! si divinement triste, que l'on eût dit  
Une larme sur le visage de la nuit!....  
Jamais rien n'atteindra, pour émouvoir notre âme,  
Le charme surhumain de la voix d'une femme  
Qui, sur l'ivoire pâle où flotte son bras nu,  
Raconte au vent nocturne un amour inconnu....  
Quel secret disiez-vous, et quel mal sans remède,  
Larges gouttes d'amour tombant dans la nuit tiède,  
Sanglots d'un coeur que rien ne peut plus contenir;  
Et qui cède, chargé de trop de souvenirs?  
L'âme de l'inconnue, expirait sur sa lèvre;  
Ses yeux, ses grands yeux noirs charbonnés par la fièvre

Exagéraient encor sa hautaine pâleur ;  
Et sa voix qui semblait faite pour la douleur  
Exhalait toute, avec ses cordes épuisées,  
L'infini de douceur qu'ont les choses brisées.....

Je l'écoutais, mêlée à l'odeur des jardins,  
Au grand silence ému des roulements lointains,  
Aux diamants de l'ombre aux brises moëlleuses,  
Au ciel clair où montait l'éclat des nébuleuses,  
Et je sentais saisi d'un trouble grandissant,  
Par degrés s'en aller vers elle, en frémissant,  
Tout ce qui flotte en nous par de telles soirées,  
De tendresse ineffable, et de pitiés sacrées.  
O toi, qui ce soir-là, répandait ton ennui  
Comme une essence d'or sur les pieds de la nuit,  
Qui te dira jamais qu'à tes côtés, perdue,  
Mon âme t'adorait, pour ta plainte entendue,  
Et, parmi l'ombre douce et les lilas en fleur,  
Appuyait, en tremblant, ses lèvres sur ton coeur.

ALBERT SAMAIN.

---

## Le singe qui montre la lanterne magique

---

Messieurs les beaux esprits, dont la prose et les vers  
Sont d'un style pompeux et toujours admirable,  
Mais que l'on n'entend point, écoutez cette fable,  
Et tâchez de devenir clairs.  
Un homme qui montrait la lanterne magique  
Avait un singe dont les tours  
Attiraient chez lui grand concours :  
Jacqueau (c'était son nom) sur la corde élastique  
Dansait et voltigeait au mieux,  
Puis faisait le saut périlleux,  
Et puis sur un cordon, sans que rien le soutienne,  
Le corps droit, fixe, d'aplomb,  
Notre Jacqueau fait tout du long  
L'exercice à la prussienne.

Un jour qu'au cabaret son maître était resté  
 (C'était, je pense, un jour de fête),  
 Notre singe en liberté  
 Veut faire un coup de sa tête;  
 Il s'en va rassembler les divers animaux  
 Qu'il peut rencontrer dans la ville;  
 Chiens, chats, poulets, dindons, pourceaux,  
 Arrivent bientôt à la file.  
 "Entrez, entrez, messieurs, criait notre Jacquau;  
 C'est ici, c'est ici qu'un spectacle nouveau  
 Vous charmera gratis; oui, messieurs, à la porte  
 On ne prend pas d'argent; je fais tout pour l'honneur."  
 A ces mots, chaque spectateur  
 Va se placer, et l'on apporte  
 La lanterne magique; on ferme les volets,  
 Et par un discours fait exprès  
 Jacquau prépare l'auditoire.  
 Ce morceau vraiment oratoire,  
 Fait bailler, mais on applaudit.  
 Content de son succès, notre singe saisit  
 Un verre peint qu'il met dans sa lanterne.  
 Il sait comment on le gouverne,  
 Et crie en le poussant: "Est-il rien de pareil?  
 Messieurs, vous voyez le soleil,  
 Ses rayons et toute sa gloire;  
 Voici présentement la lune, et puis l'histoire  
 D'Adam, d'Eve et des animaux....  
 Voyez, messieurs, comme ils sont beaux!  
 Voyez la naissance du monde;  
 Voyez... "Les spectateurs, dans une nuit profonde,  
 Ecarquillaient leurs yeux et ne pouvaient rien voir:  
 L'appartement, le mur, tout était noir:  
 "Ma foi, disait un chat, de toutes les merveilles  
 Dont il étourdît nos oreilles,  
 Le fait est que je ne vois rien.  
 —Ni moi non plus, disait un chien.  
 —Moi, disait un dindon, je vois bien quelque chose:  
 Mais je ne sais pour quelle cause  
 Je ne distingue pas très bien."  
 Pendant tous ces discours, le Ciceron moderne  
 Parlait éloquemment et ne se lassait point:  
 Il n'avait oublié qu'un point,  
 C'était d'éclairer sa lanterne.

FLORIAN.

## Lucie.

---

Mes chers amis, quand je mourrai,  
Plantez un saule au cimetière,  
J'aime son feuillage éploré;  
La pâleur m'en est douce et chère,  
Et son ombre sera légère  
A la terre où je dormirai

Un soir nous étions seuls; j'étais assis près d'elle,  
Elle penchait la tête, et sur son clavecin  
Laisait tout en rêvant, frotter sa blanche main,  
Ce n'était qu'un murmure, on eut dit les coups d'aile  
D'un zéphir éloigné glissant sur des roseaux,  
Et craignant en passant d'éveiller les oiseaux.  
Les tièdes voluptés des nuits mélancoliques  
Sortaient autour de nous du calice des fleurs;  
Les marronniers du parc et les chênes antiques  
Se berçaient doucement sous leurs ramaux en pleurs.  
Nous écoutions la nuit, la croisée entr'ouverte  
Laisait venir à nous les parfums du printemps;  
Les vents étaient muets, la plaine était déserte;  
Nous étions seuls, pensifs, et nous avions quinze ans.  
Je regardais Lucie—Elle était pâle et blonde.  
Jamais deux yeux plus doux n'ont du ciel le plus pur  
Sondé la profondeur et réfléchi l'azur.  
Sa beauté m'enivrait, je n'aimais qu'elle au monde,  
Mais je croyais l'aimer, comme on aime une soeur,  
Tant ce qui venait d'elle était plein de pudeur  
Nous nous tîmes longtemps, ma main touchait la sienne.  
Je regardais rêver son front triste et charmant,  
Et je sentais dans l'âme, à chaque mouvement,  
Combien peuvent sur nous, pour guérir toute peine,  
Ces deux signes jumeaux de paix et de bonheur.  
Jeunesse de visage et jeunesse de coeur.  
La lune se levant dans le ciel sans nuage,  
D'un long réseau d'argent tout à coup l'inonda.  
Elle vit dans mes yeux resplendir son image;  
Son sourire sembla d'un ange: elle chanta.

Fille de la douleur, harmonie, harmonie!  
Langue que pour l'amour inventa le génie,  
Qui nous vient d'Italie, et qui lui vint des cieux,  
Douce langue du coeur, la seule où la pensée,  
Cette vierge craintive et d'une ombre offensée,  
Passe en gardant son voile, et sans craindre les yeux.  
Qui sait ce qu'un enfant peut entendre et peut dire  
Dans tes soupirs divins nés de l'air qu'il respire,  
Triste comme son coeur, douce comme sa voix?  
On surprend un regard, une larme qui coule;  
Le reste est un mystère ignoré de la foule,  
Comme celui des flots de la nuit et des bois.

Nous étions seuls, pensifs; je regardais Lucie.  
L'écho de sa romance en nous semblait frémir.  
Elle appuya sur moi sa tête appesantie...  
Sentais-tu dans ton coeur Desdémone gémir,  
Pauvre enfant? Tu pleurais; Sur ta bouche adorée  
Tu laissas tristement ma lèvre se poser,  
Et ce fut ta douleur qui reçut mon baiser.  
Telle, je t'embrassai, froide et décolorée,  
Telle, deux mois après, tu fus mise au tombeau,  
Telle, ô ma chaste fleur, tu t'es évanouie.  
Ta mort fut un sourire aussi doux que ta vie,  
Et tu fus rapportée à Dieu dans ton berceau.  
Doux mystère du toit que l'innocence habite,  
Chansons, rêves d'amour, rires, propos d'enfant,  
Et toi, charme inconnu dont rien ne se défend,  
Qui fit hésiter Faust au seuil de Marguerite,  
Candeurs des premiers jours qu'êtes-vous devenus?

Paix profonde à ton âme, enfant, à ta mémoire.  
Adieu! ta blanche main sur le clavier d'ivoire,  
Durant les nuits d'étés ne voltigera plus...

Mes chers amis, quand je mourrai,  
Plantez un saule au cimetière.  
J'aime son feuillage éploré;  
La pâleur m'en est douce et chère,  
Et son ombre sera légère  
A la terre où je dormirai.

ALFRED DE MUSSET.

## Lueurs d'étoiles

---

Tout est triste ce soir, Ecoute, ô mon amie!  
L'âme de la nuit va s'envelopper de noir;  
N'entends-tu pas, là-bas, une âme qui supplie?...  
Tout est triste, tout semble un peu souffrir, ce soir.

Le fleuve calme, aux eaux berceuses et dormeuses,  
En son cours lent et las coule languissamment,  
Et, s'inclinant vers lui, les branches des yeuses,  
Songeuses, l'ont troublé de leur effeuillement.

... Plus loin, en un soupir, l'onde se mêle à l'ombre,  
Et tout s'est effacé, langueurs, frissons et pleurs,  
Du vague... et puis, plus rien que l'immensité sombre;  
L'âme des nuits s'épanche en plaintives douleurs...

Mais le ciel de saphir entr'ouvre sa paupière;  
Vois les étoiles sont claires comme des yeux...  
Un rayon d'argent glisse, en gouttes de lumière,  
Dans les sillons des flots, soudain mélodieux.

Des baisers étoilés frémissent sur les vagues,  
Et coulent dans l'azur vers des bords enchantés,  
Et le ciel qui sombrait en des abîmes vagues  
Reflète à l'infini les célestes clartés.

Ce fleuve d'inconnu, vois-tu, c'est notre vie,  
Qui jadis recueillait en son cours lent et las,  
Les fleurs pâles d'angoisse ou de mélancolie,  
Que les doigts blancs du rêve effeuillaient sous nos pas.

Et nos jours se traînaient, parmi les solitudes,  
Vers les oublis obscurs et les silences noirs,  
Sur nos coeurs assombris, pleurant de lassitude,  
Descendait peu à peu la tristesse des soirs.

Mais dans la nuit d'exil, l'étoile de nos rêves,  
Laisant s'épanouir ses fidèles lueurs,  
Nous a guidés ensemble aux lumineuses grèves  
Où les lis de notre âmes ont uni leurs pâleurs,

Oh! viens! n'écoute plus la plainte des souffrances;  
Laisse couler vers moi le flot de tes cheveux;  
Que ton âme se berce en chastes confiances,  
Dans mon âme ou s'endort le refrain des aveux!

Tu m'aimes! Aimons-nous! sous leurs terrestres voiles,  
Nos deux âmes se sont parlé comme deux soeurs,  
O mon amie, entends les baisers de nos coeurs,  
Qui se mêlent dans l'ombre aux baisers des étoiles.

FERNAND RICHARD

---

## Le petit chat.

---

C'est un petit chat noir, effronté comme un page,  
Je le laisse jouer sur ma table souvent.  
Quelquefois il s'assied sans faire de tapage;  
On dirait un joli presse-papier vivant.

Rien de lui, pas un poil de sa toison ne bouge.  
Longtemps il reste là, noir sur un feuillet blanc,  
A ces matous, tirant leur langue de drap rouge,  
Qu'on fait pour essuyer les plumes, ressemblant.

Quand il s'amuse, il est extrêmement comique,  
Pataud et gracieux, tel un ourson drôlet.  
Souvent je m'accroupis pour suivre sa mimique  
Quand on met devant lui la soucoupe de lait.

Tout d'abord, de son nez délicat il le flaire,  
Le frôle; puis à coups de langue très petits,  
Il le lampe; et dès lors il est à son affaire,  
Et l'on entend, pendant qu'il boit, un clapotis.

Il boit, bougeant la queue et sans faire une pause,  
Et ne relève enfin son joli museau plat  
Que lorsqu'il a passé sa langue rèche et rose  
Partout, bien proprement débarbouillé le plat.

Alors, il se poulèche un moment les moustaches,  
Avec l'air étonné d'avoir déjà fini;  
Et, comme il s'aperçoit qu'il s'est fait quelques taches,  
Il relustre avec soin son pelage terni.

Ses yeux jaunes et bleus sont comme deux agates;  
Il les ferme à demi parfois en reniflant,  
Se renverse, ayant pris son museau dans ses pattes,  
Avec des airs de tigre étendu sur le flanc.

Mais le voilà qui sort de cette nonchalance,  
Et faisant le gros dos, il a l'air d'un manchon;  
Alors, pour l'intriguer un peu, je lui balance  
Au bout d'une ficelle invisible, un bouchon.

Il fuit en galopant et la mine effrayée,  
Puis revient au bouchon, le regarde et d'abord,  
Tient suspendue en l'air sa patte repliée,  
Puis l'abat, et saisit le bouchon, et le mord.

Je tire la ficelle, alors, sans qu'il le voie;  
Et le bouchon s'éloigne, et le chat noir le suit,  
Faisant des ronds avec sa patte qu'il envoie,  
Puis saute de côté, puis revient, puis refuit;

Mais dès que je lui dis: "Il faut que je travaille";  
Venez vous asseoir là, sans faire le méchant!"  
Il s'assied... Et j'entends, pendant que j'écrivaille,  
Le petit bruit mouillé qu'il fait en se léchant.

EDMOND ROSTAND

---

## Le miracle.

---

L'Annonciation. La Vierge. Quel sujet!  
Et là, devant sa toile, Angélico songeait.  
Tout le sujet, déjà, vivait là, sur sa toile,  
Le lys fleuri, la robe et les longs plis du voile,  
Près du fuseau qui dort le Saint Livre posé,  
L'Ange blanc qui descend du nuage rosé  
Et va dire l'Ave du sublime message.

Il ne manquait plus rien au tableau, qu'un visage,  
Visage de la vierge, ineffable portrait,  
Et là, devant sa toile, Angélico souffrait.

Ce visage il le faut souriant et sévère,  
Entrevoyant la crèche et rêvant au Calvaire,  
Reflétant à la fois la croix et le berceau,  
Mais j'ai beau tourmenter mon front et mon pinceau,  
Depuis trois jours j'attends, je commence, j'efface,  
Je recommence encore et rien qui satisfasse..  
Je promène au hasard mon crayon inquiet....  
Et là, devant sa toile, Angélico priait.

Rien ne vient, l'idéal flotte dans son génie,  
Ce front où la splendeur à la grâce est unie,  
Il est si pur, il est si doux, il est si grand.  
Ma foi le voit, mon coeur le voit et le comprend,  
Mon âme en est ravie, elle en est possédée,  
Mais la main me trahit et fausse mon idée.  
Je ne fais rien de beau, de bien, rien de complet.  
Et là, devant sa toile, Angélico tremblait.  
Moi peintre? Hélas! je peins comme un enfant épelle,  
Et l'humble artiste court au choeur de la chapelle.  
Là, seul dans le silence, il se plaint à demi  
A Jésus son sauveur, son maître, son ami,  
Son frère.— "O vous, son Fils, tout-puissant  
auprès d'elle"

Donnez-moi le génie, ou du moins un modèle.  
Son visage éblouit vos anges dans les cieux  
Et je veux, moi, mortel, pécheur audacieux,  
Fondre dans un rayon de couleur éphémère  
Son sourire de Vierge et sa beauté de mère!"

Angélico revint à son travail béni,  
Mais son tableau, divin chef-d'oeuvre, était fini.  
Le visage, humble et doux, souriant et sévère,  
Reflétait à la fois la crèche et le Calvaire:  
Par la main d'un artiste invisible, achevé,  
Et tel qu'Angélico l'avait toujours rêvé,  
S'unissant à merveille aux plis mouvants du voile.  
Et l'Ange, alors, sourit dans le coin de la toile  
Comme pour dire: "Ami, c'est moi, c'est mon secret."  
Et là, devant sa toile, Angélico pleurait.

Père DELAPORTE.

## Comment m'aimez-vous

---

C'était dans le salon austère  
Où sont accroché mes aieux:  
Un livre à la main, ma grand'mère  
A peine avait fermé les yeux,  
Soudain pris d'une ardeur extrême  
Et vous jetant à genoux,  
Vous m'avez dit: "Je vous aime!"  
C'est bien; mais comment m'aimez-vous?

M'aimez-vous avec frénésie  
Ainsi qu'un ténor à succès,  
M'aimez-vous avec poésie,  
Comme Delauney des Français,  
Serez-vous l'indulgence même,  
Serez-vous grondeur et jaloux,  
Vous m'avez dit: "Je vous aime!"  
C'est bien! mais comment m'aimez-vous?

Voyons, pour mon moindre caprice  
Auriez-vous le respect qu'il faut?  
Je tiens à ce qu'on m'obéisse  
Et ce n'est pas mon seul défaut  
Enfin, me plaire est un problème  
Assez difficile entre nous,  
Vous m'avez dit: "Je vous aime!"  
C'est bien! mais comment m'aimez-vous?

Ce qu'il faudra que l'on me jure  
(J'en veux un serment solennel)  
C'est une tendresse qui dure  
Jusqu'au moment d'aller au ciel.  
Pour moi l'amour est un poème  
A la fois sérieux et doux,  
Vous m'avez dit: "Je vous aime!"  
C'est bien! mais comment m'aimez-vous?

X X X

## L'écho.

Rôdant, triste et solitaire  
Dans la forêt du mystère,  
J'ai crié le coeur très las:  
"La vie est triste ici-bas!"  
L'Echo m'a répondu: "Bah!"  
—"Echo, la vie est méchante!"  
Et, d'une voix bien touchante,  
L'Echo m'a répondu: "Chante!"  
—"Echo, Echo des grands bois,  
Lourde, trop lourde est ma croix!"  
L'Echo m'a répondu: "Crois!"  
—"La haine en moi va germer,  
Dois-je rire ou blasphémer?"  
Et l'Echo m'a dit: "Aimer!"  
Comme l'Echo des grands bois  
M'a conseillé de le faire:  
J'aime, je chante et je crois!  
Et je suis heureux sur terre!

THÉODORE BOTREL.

## La Saint-Nicolas.

Rosette allait avoir vingt ans;  
Mais, hélas! point de prétendants  
A sa main. La pauvre orpheline!  
Les gens lui faisaient grise mine.  
Et la fuyaient... absolument.  
Elle accusait d'aveuglement  
Le sexe fort, ce vilain sexe!  
Demeurer fille, cela vexé...  
Coquetterie, esprit, bonté,  
Beauté... mainte autre qualité  
Rien n'eut empêché l'orpheline  
De coiffer Sainte-Catherine,  
Sans la venue, au jour de l'an

D'un petit mouleur ambulante,  
Lequel portait en équilibre  
Sur sa tête de rapin libre  
Entre autres plâtres et plâtras  
L'image de Saint-Nicolas!  
Oui Saint-Nicolas aux enchères,  
Belle statue et des moins chères!  
"Vite, achetons car ce bon Saint  
Guérit les maux dont on se plaint."  
Pense Rosette, qui le place  
Dans sa chambre, devant la glace  
Le fleurit comme un reposoir  
Et l'implore matin et soir!

Mais le protecteur des familles,  
L'espoir des garçons et des filles  
Saint-Nicolas, le croyez-vous?  
Laisait Rosette sans époux?...  
Oui, la prière opiniâtre  
N'émouvait pas ce saint de plâtre  
Il resta sourd.

Un an se passa  
Rosette n'obtenait pas ça  
De mari... Dame, la colère,  
Mauvaise... ou bonne conseillère,  
S'empara d'elle, et patatras!..  
(Comme le bon Saint-Nicolas  
Dans sa barbe devait sourire!)  
Affolée, elle en vint à dire:)  
"C'est ainsi? Voilà comme tu  
Daignes couronner la vertu  
De ta plus fidèle servante?...  
Et bien, je ne veux plus qu'on  
vante  
Tes bontés!.. Non, je ne dois plus  
T'adresser de vœux superflus,  
Te chérir, ni te reconnaître  
Pour bienfaiteur!..."

Par la fenêtre  
V'lan! d'un grand coup  
Saint-Nicolas  
Est envoyé!... de haut en bas!  
Quel voyage!

À l'instant, Rosette  
Voit sa faute, pleure, et regrette  
L'effet du premier mouvement  
Celui qu'on dit le bon: on ment!  
Car elle a fait de bel ouvrage!  
Dehors, un quidam plein de rage  
Un monsieur bien mis, jeune,  
beau,  
Proteste au nom de son chapeau  
Tout neuf, aplati, sans remède,  
En raison des lois d'Archimède!  
"Messieurs, c'est de là-haut  
que part  
Ce coup... de fer!" Et sans retard

On envahit avec ensemble  
La chambrette où Rosette tremble  
"—Quel est le coupable?"

—C'est moi!"  
Dit Rosette en pleurs!

Voyez comme  
On change d'avis: Le jeune

homme  
Se trouble... Il ordonne aux  
fâcheux

D'aller crier plus loin... chez eux!  
Chacun partit comme on peut  
croire!

Or, convenez, que si l'histoire  
Finissait dans cet embarras  
Vous diriez: "Et... Saint-Nicolas?"  
Patience, attendez le reste  
La femme a parfois la main leste  
Mais heureuse... Saint-Nicolas  
Pour si peu ne vous en veut pas;

Il juge gaîment, au contraire  
Qu'un petit accès de colère  
Sied à ce sexe si parfait!

Il advient donc ce qu'il devait  
Advenir: Nos gens en présence  
Firent plus ample connaissance  
Et Saint-Nicolas est si bon  
Que Rosette obtint son pardon  
Plus un beau mari: le jeune

homme.  
Il faut une morale, en somme...  
L'aventure, là, plus qu'ailleurs,  
Fit la fortune des mouleurs.

Il n'était pas une fillette  
Ne désirant comme Rosette  
S'offrir un bon Saint-Nicolas  
Pour le jeter dehors.. Hélas!  
Ce jeu provoqua mainte affaire  
Qui finit chez le commissaire  
Car jeter un plâtre n'est rien,  
L'important c'est qu'il tombe

bien.  
X X X

## Causerie féminine

---

Aujourd'hui le salon est plein de jeunes filles  
Aux yeux noirs, aux yeux gris, aux yeux bleus  
et gentilles,  
Elles causent très haut de bijoux enchantés;  
Elle causent surtout de puérilités.

De cette foule monte un parfum de fleurs mortes,  
Fait d'essences de toutes sortes;  
Elles causent — leurs coeurs ne sont pas indulgents  
Et médisent avec plaisir des jeunes gens.

Elle se font des compliments sur leurs toilettes  
Et projettent toujours de nouvelles emplettes,  
Et mutuellement se disent des secrets

Que chacune répète à l'autre une heure après.  
Le ton s'élève.. On cause.. Est-ce qu'on va se battre?

Elles sont bien quatorze ou quinze.. elles sont quatre!

ALBERT LOZEAU.

---

## Le coeur de Jeanne d'Arc

---

La victime a jeté le cri de l'agonie;  
Le bûcher s'est éteint... Honte à la félonie!  
La flamme a fait son oeuvre, et ses derniers reflets  
Ont semé leur rougeur sur le front des Anglais;  
Le spectacle est fini; la foule se retire...  
Jeanne a payé sa gloire au prix d'un long martyre.  
L'humble vierge des champs, l'enfant de Domrémy,  
Espoir de nos soldats, effroi de l'ennemi,  
Que Dieu lui-même arma pour notre délivrance,  
Qui rendit la couronne au fils des rois de France,  
Tombant dans son courage et dans sa pureté,  
Met le sceau de sa mort à notre liberté.

On dit que les bourreaux, même à l'heure dernière,  
Comme autrefois, tremblaient devant leur prisonnière:  
Près d'elle ils crurent voir — bataillon de géants—  
Ses chevaliers, en ligne, aux remparts d'Orléans,  
Rouges de sang, debout sous l'ardente oriflamme.  
Jeanne menace encore; autour d'elle, la flamme  
Aux caprices du vent déroulant ses longs plis,  
Ressemble à l'étendard brodé de fleurs de lis;  
Son bras noirci se lève, il brandit une épée...  
Mais non! La vision s'est bientôt dissipée.

Les braves ont repris leurs outrages moqueurs,  
La frayeur a fait place aux rires des vainqueurs,  
Et la mort d'une femme a satisfait leur haine.  
Il ne reste plus rien de la vierge lorraine;  
Plus rien! son souvenir même à peine est vivant;  
Et ses cendres déjà sont le jouet du vent.  
On priait, ce soir là, dans sa pauvre chaumière,  
Mais tout bas, et des pleurs achevaient la prière;  
Un vieillard, une femme, aux champs de Vaucouleurs,  
Sous un christ, à genoux, épanchaient leurs douleurs,  
Offrant leur sacrifice et demandant courage.  
Les éclairs dans le ciel préludaient à l'orage...  
Soudain on frappe, on ouvre... Un messenger français  
Le même qui jadis annonçait nos succès,  
Qui marchait aux côtés de Jeanne à l'avant-garde,  
Est là, pâle et muet. Il attend, il regarde...  
Le vieillard, la poitrine oppressée, étouffant,  
Murmura: "J'ai compris!... Oui, je n'ai plus d'enfant!"  
Et la femme, à son tour: "Jeanne est morte?... dit-elle.  
—Mère ne te plains pas, ta fille est immortelle!"  
S'écria le soldat; puis ils pleuraient tous trois;  
Et la main dans la main, ils baisèrent la croix.

—"Dieu nous l'avait donnée, et Dieu nous l'a reprise!  
Le martyre manquait à sa sainte entreprise,  
Dit la mère; et du ciel Jeanne va nous bénir;  
Mais moi, de mon enfant je veux un souvenir;  
Dans la tombe, où bientôt je dois aussi descendre,  
Du bûcher de Rouen je veux semer la cendre,  
Et sur ce lit funèbre, en paix je dormirai.  
—Mais Rouen est si loin .. —Mais il le faut j'irai."

### III

La France avait connu l'horrible tragédie;  
Son roi pleurait... L'Anglais régnait en Normandie,  
Sans repentir, mais non sans crainte ni remords;  
Car les bourreaux, dit-on, rêvent toujours des morts,  
Toujours chez l'assassin le coeur bat mal à l'aise.  
Un soir, près de Rouen, la sentinelle anglaise  
Aperçut une femme au costume lorrain,  
Aux pas tremblants, au front courbé sous le chagrin;  
Elle allait au hasard par la ville normande,  
S'arrêtait, répétant ce mot, cette demande:  
"Le bûcher?"

Les Anglais l'insultaient en passant.  
Enfin elle arriva sur la place du sang;  
Elle s'agenouilla dans la cendre entassée?  
La foule murmurait: "Quelle est cette insensée?  
Qu'attends-tu, pauvre folle, et que cherches-tu là?..  
Tous riaient.

Le soir vint; la foule s'écoula;  
Mais seule, sanglotant près des débris funèbres.  
L'étrangère, à genoux, cherchait dans les ténèbres,  
"O mon Dieu, disait-elle, ô Jeanne!.. C'est ici!.."   
Et plongeant ses deux mains dans cet amas noirci,  
Elle pleurait, cherchait, poursuivait sa prière.

Tout à coup, au lieu même où tomba la guerrière,  
Sa main découvrit encore un reste de chaleur;  
Et là — joie ineffable, ineffable douleur —  
Elle heurte un objet, le saisit, le retire,  
L'embrasse... C'est le coeur de son enfant martyr!  
Coeur qui, vingt ans sans tache et vingt ans sans effroi,  
Après son Dieu n'aima que sa mère et son Roi.  
O relique! O trésor!.. De la vierge guerrière  
Les quatre vents du ciel balayaient la poussière,  
Son bras fut un vengeur, la flamme le brûla,  
Mais son coeur était pur, et son coeur était là!..

### IV

Ah! quand de dévouement, l'âme s'est assouvie,  
Quand une noble mort suit une noble vie,  
Qu'importe le cercueil où s'arrêtent nos pas?  
Un héros peut mourir, mais son coeur ne meurt pas.

Ainsi d'un homme, ainsi d'un peuple. O vieille France,  
Après tes nuits de deuil l'aurore est l'espérance!  
Espère!—Un jour pour Dieu, tu marchais en avant,  
La mort s'use sur toi; ton coeur, France, est vivant.

Sainte Eglise du Christ, jamais tu ne succombes;  
Même au fond des cachots ou de tes catacombes,  
Tu vois à l'horizon poindre ton lendemain,  
Et tu survis au monde et tu lui tends la main.  
Tes larmes ou ton sang pleuvent sur tout rivage,  
Partout te suit l'exil, l'insulte, l'esclavage;  
Tu passes et tu vis partout! C'est qu'en tout lieu,  
Dans ton sein immortel bat le coeur de ton Dieu.

Père DELAPORTE.

---

## La brise.

---

Le souffle qui remue imperceptiblement  
Cette jeune glycine autour du vieux sarment,  
C'est l'âme d'un zéphir dont je connais l'histoire,  
Pour l'avoir déchiffrée un jour dans un grimoire.  
Donc, jadis un zéphir l'anant, musant, rêvant,  
Entra dans un très vieux castel... en coup de vent!  
Et, léger, étourdi, frôla de son haleine  
Une enfant de seize ans qui filait de la laine.  
Ses yeux étaient du bleu de ce lac languissant  
Dont il avait ridé la surface en passant.  
L'enfant, pour rétablir la coquette harmonie  
De l'onduleux repli d'une bouc'e fournie,  
Eût un geste du bras, de la main et des doigts,  
Si souple, si troublant, et si chaste à la fois,  
Que le petit zéphir faiseur de pirouettes,  
Qui comptait ses amours aux sauts des girouettes,  
Coutumier du mensonge et gaspilleur d'aveux,  
Pour avoir vu passer ses doigt's dans ses cheveux,  
Sentit qu'il n'aurait plus désormais d'autre reine  
Que l'enfant de seize ans qui filait de la laine.  
**Et dès lors, la fillette entraîna sur ses pas  
Un amant éperdu qu'elle ne voyait pas.**

Et lui fut tout heureux de pouvoir être encore  
 L'amoureux inconnu qui passe et qu'on ignore!..  
 Dès qu'il apercevait ses beaux yeux rembrunis,  
 Il courait lui chercher des chansons dans les nids;  
 Ne pouvant apporter toutes les fleurs en gerbe  
 Il allait lui cueillir des papillons dans l'herbe,  
 Tous ceux des bois, des champs, des jardins, des bosquets,  
 Et quand il avait fait doucement des bouquets  
 De rubis palpitants, de nacre, d'or et d'ambre,  
 Son souffle brusquement les jetait dans la chambre.  
 Au temps où se faisait des près la fenaison,  
 Allait chercher de quoi parfumer la maison,  
 Les senteurs de la sauge ou de la marjolaine,  
 Pour l'enfant de seize ans qui filait de la laine. .  
 Parfois jusqu'en Provence il allait voyager  
 Pour revenir plus lourd de parfums d'oranger..  
 A chacun de ses maux il trouvait un remède,  
 Si la nuit était froide, il se faisait plus tiède.  
 Si l'air était brûlant et le ciel orageux,  
 Il rapportait du frais des grands sommets neigeux;  
 Quand elle avait un livre, effronté comme un page,  
 Il soufflait à propos pour lui tourner sa page!  
 Et quand elle dormait dans son petit dodo,  
 Le zéphir doucement écartait le rideau,  
 Il mêlait, pour avoir de son corps quelque chose,  
 Son souffle au souffle pur de sa bouche mi-close,  
 Et tout énamouré, pour apaiser ses fièvres,  
 Sans qu'elle eût à rougir la baisait sur les lèvres,  
 Hélas! un jour, vêtu d'un somptueux pourpoint,  
 Un seigneur arriva qu'on ne connaissait point;  
 Il était jeune et fier; il venait d'Aquitaine  
 Pour épouser l'enfant qui filait de la laine.  
 Sa grâce et sa beauté, quelques riches présents,  
 Sans peine eurent raison de ce coeur de seize ans.  
 Après de grands saluts et des compliments vagues,  
 On parla mariage, on échangea des bagues!...  
 Si parfumés qu'ils soient que peuvent les zéphirs  
 Contre les cavaliers qui donnent des saphirs,  
 Des perles, des colliers!... En souffle de tempête  
 Le zéphir se rua sur le castel en fête!  
 Pendant des jours, des nuits, on l'entendit hurler...  
 Secouant les vieux murs à les faire écrouler!..  
 Et le jour où l'on fut en cortège à l'Eglise  
 Tour à tour, aquilon, bourrasque, orage ou bise,

Pour qu'on n'en jetât pas en chemin par monceaux  
Il effeuilla d'un coup les roses des berceaux!  
Enfin, suprême espoir, pendant le saint office  
Il tenta de sécher le vin dans le calice,  
Et, malgré les efforts du vieux sonneur très las,  
Força la grosse cloche à ne sonner qu'un glas.  
Le zéphir entreprit une effroyable ronde  
Pour aller se grossir des tempêtes du monde!  
Et terrible, fauchant les pays traversés  
Revint au vieux castel après deux ans passés.  
Il allait l'emporter comme un fêtu de paille,  
Quand dans les flancs joyeux de la frêle muraille  
Plus facile à briser qu'un tout petit rosier  
Il vit un nouveau-né dans un berceau d'osier..  
Dans les yeux de la mère, il lut tant d'espérances,  
Qu'il frémit à penser des possibles souffrances,  
Et vaincu, désarmé par l'amour triomphant,  
Rendit l'âme en soufflant sur un moulin d'enfant,  
Exhalant à la fois et sa vie et sa haine  
Aux pieds de la maman qui filait de la laine.

MIGUEL ZAMACOIS.

---

## La campagne

---

Moi! je ne peux pas souffrir la campagne... je ne puis pas la souffrir!... Il y a des arbres... des fleurs qui sentent mauvais... des oiseaux qui font un train! Ce n'est pas une partie de plaisir que je fais là! Ça m'ennuie assez!... Les bêtes m'empêchent de boire, les bêtes m'empêchent de manger, les bêtes m'empêchent de dormir!

Conçoit-on! On a eu l'idée de flanquer le couvert sous la tonnelle! Je ne veux plus qu'on mette le couvert sous la tonnelle! Il me semblait à tout moment qu'une chenille tombait dans mon verre et qu'une araignée se balançait sur mon assiette, là au bout d'un fil, comme ça, Euh!..

Je monte me coucher... avec une bougie. Pin! pan! pan!.. et voilà les papillons qui me tapent dans le nez,

qui me tapent dans l'oeil!.. je me désabille, je me mets au lit... je commence à m'assoupir... Bouououh! Il faut se lever... C'est une grosse mouche, elle a peut-être le charbon!.. Je la sens sur mon oreille..

Je ne bouge plus! Bing! Je la manque, et je m'applique une taloche!.. Furieux!.. je cours après en chemise, mon bonnet de coton à la main.. et je saute sur les chaises, sur la toilette, sur la table de nuit?.. Elle vole à la fenêtre. Boum! Je casse un carreau!.. Mais au moins la mouche s'en va!.....

Attendez! ce n'est pas fini!... Je me recouche! Les petits cousins se disent: Ah! bon! Voilà le moment! et je te pique par ci... et je te pique par là!... Je bondis à terre; je me frotte d'amoniaque. Une odeur!.. Et je cuis partout!.. Mais au moins je ne sens plus les piqures!

Je me recouche!... et je commence à sommeiller... Voilà un gueur de chien qui aboie tout au loin, un autre qui lui répond plus près, et celui de la maison qui réplique sous ma fenêtre, et une conversation des trois à devenir fou! Quand ils se sont tout dit, je me rendors.. et cette fois tout à fait.

Ah! oui... va te promener! je suis réveillé en sursaut!... Cccorico! .. C'est le chantre du matin, qui m'avertit que le soleil se lève? Et qu'est-ce que ça me fait, moi, que le soleil se lève? Jour de Dieu!.. Je fais comme lui, hors de moi, enragé, et donnant au diable la campagne et toutes les bêtes qui l'habitent!.....

X X X.

---

## La cathédrale de Reims.

---

Eh bien! moi, je voudrais, la rafale passée,  
Que nous la conservions telle qu'ils l'ont laissée,  
Je voudrais qu'on gardât sans y toucher du tout,  
Le monument blessé, tant qu'il tiendra debout,  
Avec ses trous béants, avec ses meurtrissures,  
**Sans s'aviser jamais de panser ses blessures.**  
Je voudrais qu'on cerciât d'une chaîne de fer,  
Le domaine sacré que profana l'enfer,  
Et que le culte, ailleurs, portant son tabernacle,  
Le temple abandonné ne fut plus qu'un spectacle,

Qu'au lieu de relever son ancienne splendeur  
 On en fit pour toujours un sombre accusateur,  
 Qu'on le laissât, fantôme à la robe flétrie,  
 Figé dans son silence et dans son inertie,  
 Je voudrais qu'il devint tout étant accompli  
 Le veilleur de la haine aux portes de l'oubli,  
 Qu'il rendit impossible à jamais l'amnistie,  
 Et que l'on put toujours, la ville rebâtie,  
 Si la mémoire avait besoin d'un stimulant,  
 Montrer un gros point noir sur la fraîcheur du plan.  
 La haine avec le temps s'éparpille ou dévie,  
 Il faut, que la cité reconquise à la vie,  
 Pour que notre rancune ait sa même vigueur,  
 Garde, farouchement à la place du coeur,  
 Souvenir obsédant et formidable preuve,  
 Cette tache de sang sur sa tunique neuve!  
 Il faut, pour délier la lâcheté du temps,  
 Que tous les citoyens et tous les descendants,  
 Redevenus heureux dans une ville heureuse,  
 Tous les jours à l'aspect de l'Eglise lépreuse,  
 La haine revenant dans le coeur par les yeux,  
 Aient honte tout à coup de paraître oublieux!  
 Il faut quand ce sera devenu de l'histoire,  
 Pouvoir dire aux passants, qui ne voudront pas croire,  
 En leur montrant le bloc s'effritant dans un coin:  
 "Le crime, on vous l'a dit, regardez le témoin.  
 Des hommes avaient fait qu'on disait des barbares,  
 Ces portails précieux et ces dentelles rares,  
 Puis d'autres sont venus et qui les ont brisés,  
 Qu'on disait des penseurs et des civilisés!  
 A peine si les noms des premiers, les artistes,  
 Sont connus par hasard de quelques archivistes,  
 Mais tous, informez bien l'univers indigné  
 Que les démolisseurs de beautés ont signé,  
 De leur passage ici ces races concurrentes,  
 Ont laissé toutes deux des marques différentes,  
 Toutes deux ont gravé dans ces vieux murs leurs noms,  
 L'une avec des ciseaux, l'autre avec des canons.  
 Chacune, par son oeuvre ici se symbolise,  
 L'une a pris trois cents ans à parfaire une église,  
 L'autre, comme en témoigne un chef-d'oeuvre flétri,  
 N'a demandé qu'un jour pour faire un pilori."

MIGUEL ZAMACOÏS



"Mais j'ai tant prié, que j'espère!  
Quoique, me montrant de la main  
Un sépulcre, son noir repaire,  
La vieille aux regards de vipère  
M'ait dit:—Je t'attends là demain!

Volons plus de noires pensées!  
Ce sont les tambours que j'entends  
Voici les dames entassées,  
Les tentes de pourpres dressées,  
Les fleurs et les drapeaux  
flottants.

Sur deux rangs le cortège ondoie.  
D'abord les piquiers aux pas  
lourds,  
Puis, sous l'étendard qu'on  
déploie,

Les barons, en robes de soie,  
Avec leurs toques de velours.  
Voici les chasubles des prêtres;  
Les hérauts sur un blanc coursier.  
Tous, en souvenir des ancêtres,

Portent l'écusson de leurs maîtres  
Peint sur leur corselet d'acier.

"Admirez l'armure persane  
Des templiers, craints de l'enfer;  
Et, sous la longue pertuisane,  
Les archers venus de Lausanne,  
Vêtus de buffle, armés de fer.

Le duc n'est pas loin: ses  
bannières  
Flottent parmi les chevaliers;  
Quelques enseignes prisonnières,  
Honteuse, passent les dernières...  
Mes soeurs! voici les Timbaliers!.

Elle dit, et sa vue errante  
Plonge, hélas! dans les rangs  
pressés;  
Puis dans la foule indifférente,  
Elle tomba froide et mourante...  
Les timbaliers étaient passés.

VICTOR HUGO.

## Le vent

(Le Printemps)

Entendez-vous le vent qui jase  
Et qui s'arrête à chaque phrase  
Pour voir aux fenêtres qu'il rase,  
Des secrets qu'un voile de gaze  
Voudrait cacher au vent qui jase?

Si j'étais le Vent, j'irais tous les soirs,  
Frôleur indiscret, frôler les boudoirs;  
J'irais, secouant les frais rideaux roses,  
Voir ce qu'on ne voit qu'en les soulevant;  
J'aimerais à voir de joyeuses choses,  
Si j'étais le Vent...

(L'Eté)

Entendez-vous le Vent qui chante?  
Son haleine tiède et léchante  
Me parle d'un ciel qui m'enchanté,  
D'un monde où, superbe et méchanté,  
Flore se berce au Vent qui chante,

Si j'étais le Vent, je voyagerais  
Au pays que Dieu bénit de plus près,  
Aux villes d'Asie, aux Iles de Grèce,  
J'irais m'embaumer aux fleurs du Levant;  
Mon souffle serait comme une caresse  
Si j'étais le Vent...

(L'Automne)

Entendez-vous le vent qui gronde?  
Roulant sa voix rauque et profonde,  
On dirait qu'il apporte au monde  
La plainte de ceux qui, sur l'onde  
Ont crié dans le Vent qui gronde.

Si j'étais le Vent, j'irais sur les flots  
Ecouter d'où vient le bruit des sanglots:  
J'irais vous aider, voiles solitaires  
Des marins perdus au désert mouvant!  
Tous les naufragés reverraient leurs terres,  
Si j'étais le Vent...

(L'Hiver)

Entendez-vous le vent qui pleure?  
Il nous dit que rien ne demeure,  
Que toute espérance nous leurre,  
Et qu'il faut qu'on passe et qu'on meure,  
Comme passe le Vent qui pleure.

Si j'étais le Vent, j'irais chaque nuit  
Rêver et pleurer dans la nuit sans bruit;  
J'irais m'égarer dans les cimetières,  
Et dernier écho du monde vivant,  
Chanter pour les morts des chants de prières,  
Si j'étais le Vent...

EDMOND HARAUCOURT.

## Une larme dans l'océan

---

Un soir, en ces temps-là, la marée était haute,  
Et le noroît battait la côte;  
Tout le long des écueils de Groix et d'Ouessant,  
Les larmes hur.aient en dansant,  
Dans une pauvre barque aux planches vermoulues,  
Parmi les algues chevelues,  
Couraient à la merci des flots et des brisants,  
Deux petits marins de quinze ans;  
Deux frères, deux jumeaux, fils d'une pauvre veuve,  
Enfants aguerris par l'épreuve;  
Mais à quoi sert l'adresse et que peut le sang-froid  
Contre la houle et le noroît?  
Les deux petits, jouets de l'océan barbare,  
L'un à l'avant, l'autre à la barre,  
Mêlaient leur long appel aux voix des goëlands,  
Et secouaient leurs bras tremblants.  
Leurs regards inquiets parmi la brune obscure  
En vain cherchaient une voieure;  
Les vagues n'apportaient pour réponse à leurs cris  
Que des algues ou des débris.  
Enfin, avec l'espoir, leur courage chancelle;  
Debout, au fond de leur nacelle,  
L'un sur l'autre appuyés, se tenant par la main,  
Ils disent: "Nous mourrons demain!  
—Or, à cette heure-là, près de la croix de pierre,  
Sur le roc vêtu de bruyère,  
Aux pointes de granit que rougissent des fleurs,  
S'agenouille une femme en pleurs.  
Sous ses pieds l'océan bondit, hurle et se brise;  
Sur son front plane la croix grise.  
Elle prie: "O Jésus, par ton amour puissant,  
Par tes bras tendus, par ton sang,  
Ecoute dans ton ciel les voeux que je t'adresse  
Pour la pauvre barque en détresse.  
Garde mes orphelins du vent et de l'écueil,  
Et de la mer, ce grand cercueil!  
Sauve-moi mes enfants, doux enfants de Marie  
Ecoute une mère qui prie;  
Je suis seule, j'ai faim, mes fils sont mes deux bras;

Roi des flots, tu les sauveras! . .  
Leur canot est petit, mais ta puissance est grande;  
Que ton coeur, ô Dieu, me les rende! . . . .  
La mère, en sanglotant, se pencha sur la mer;  
De ses yeux dans le flot amer  
Une larme tomba,—de celles que Dieu pèse.  
Aussitôt la houle s'apaise;  
L'Océan s'adoucit comme un lion dompté,  
Sous l'étoile au rire argenté.  
Déjà les deux petits, sortis de la tourmente,  
Gravissent la côte écumante;  
Puis, la mère et les fils sous les bras de la croix  
S'embrassent et pleurent tous trois.  
Ma légende est naïve, et c'est une légende—  
Qu'on dit sur mer ou sur la lande.  
Mais ce conte bien vieux, des pêcheurs de lançon,  
Est toujours neuf par sa leçon.  
La fable de ces pleurs n'est point une chimère:  
Qu'ils sont forts, les pleurs d'une mère. . . .  
Ces pleurs ferment l'abîme; et quand Dieu les bénit,  
Ils ouvrent des coeurs de granit;  
Ces pleurs valent du sang pour la rançon de l'âme;  
Le Christ les cueille et les réclame;  
Ils sauvent les enfants et les désespérés. . . .  
Dieu vous entend; mères, pleurez.

Père DELAPORTE.

---

## Beruria ou la femme du Talmud

---

Le soleil se couchait sur Sion: la montagne.  
C'était Sabbat ce jour. Béruria, compagne  
Du doux Rabbi Meïr, absent en ce moment,  
Devant deux corps glacés, pleurerait amèrement.  
Dieu qui d'un coup de vent emporte l'anémone  
Et qui brise la branche où la main se cramponne  
Venaît de lui ravir ses enfants adorés.  
Deux jumeaux de dix ans, deux fronts purs et sacrés.

Et sanglotant, criant, râlant, mère en démençe,  
 Elle ébranlait les murs de sa douleur immense,  
 Arrosant de ses pleurs leur cadavre glacé.  
 Soudain, elle se tut, le coeur saisi, frappé  
 D'une horrible pensée: "Et le père, et le père  
 Lorsqu'il va revenir souriant et prospère,  
 Aux lugubres sanglots qu'il entendra du seuil,  
 S'il allait deviner que sur son toit en deuil  
 L'ange noir de la mort vient de ployer son aile  
 Et que ses deux enfants, dans la nuit éternelle  
 Se sont endormis, froids et sans lui dire adieu,  
 Tandis qu'il enseignait la parole le Dieu  
 Aux peuples rassemblés sur la montagne sainte."  
 Alors Béruria, dans une longue étreinte,  
 Pressant leur tête blonde et leur parlant tout bas,  
 Sur le lit nuptial où jadis en ces bras,  
 Ils gazouillaient, petits, leur chanson matinale.  
 Sur la couche qui vit leur aube virginale  
 Déposa ses deux fils arrachés à son flanc  
 Et sur leur front de marbre étendit un drap blanc.  
 Puis, du cruel retour, priant, attendit l'heure.  
 Le soir, Rabbi Meïr, rentra dans sa demeure.  
 La mère sans pâlir, l'âme prête au combat  
 Présente à son époux la coupe de Sabbat.  
 Il embrasse sa femme, un instant la contemple  
 Et demande ses fils: "ils doivent être au temple  
 Répond Béruria.— Non, femme, ils n'y sont pas.  
 —Es-tu certain, Rabbi?—J'en reviens.— En ce cas  
 Chez quelques pauvres ils sont sans doute, reprend elle.  
 —Dieu bénira leurs jours, leur âme est aussi belle  
 Que pudique est ton front, fit Meïr tout joyeux."  
 Béruria sur lui n'osant lever les yeux  
 Prépara le repas sans parler. Sa tendresse  
 Reculait de pitié devant cette allégresse.  
 Lorsqu'il eût récité les grâces, doucement  
 L'épouse hasarda ses mots: "En ce moment,  
 Meïr, un noir chagrin m'accable, me torture,  
 J'ai besoin d'un conseil, toi, forte créature,  
 Toi l'homme de raison. Rabbi, donne-le moi.  
 —Parle.—Voici dit-elle étouffant son émoi.  
 —"Un inconnu, jadis entre mes mains candides,  
 Remit, dépôt sacré, deux diamants splendides  
 Et partit confiant. Dix ans se sont passés  
 Et les deux diamants, admirés, caressés,



## Les vieilles horloges

---

A les ouïr sonner, on dirait des aïeules  
Qui, la quenouille aux doigts,  
Le soir, au coin du feu, se parlent toutes seules  
Des choses d'autrefois.

Oh! le timbre attristé de leur voix frêle et rare  
Oh! les gémissements  
De leur vieux, très vieux coeur que l'on devine avare  
De ses longs battements.

Tout cela souffre, tout cela gémit et pleure  
Comme l'eau qu'on entend,  
Goutte à goutte du toit fêlé d'une demeure,  
Filtrer en sanglotant.

C'est qu'à force d'avoir sonné des agonies  
Des adieux et des glas,  
Voici qu'il leur a pris des pitiés infinies  
Pour les maux d'ici-bas.

Elles ont brisé tant d'âmes et de rêves  
Que l'on croirait sentir,  
Dans leurs pulsations anxieuses et brèves  
Un vague repentir.

Oh! surtout, elles ont vu mourir tant de vies  
Que lasses, à leur tour,  
Les horloges des temps passés ont des envies  
De mourir à leur tour.

LOUIS MERCIER

---

## La taupe et les lapins

---

Chacun de nous souvent connaît bien ses défauts,  
En convenir c'est autre chose:  
On aime mieux souffrir de véritables maux  
Que d'avouer qu'ils en sont cause,  
Je me souviens, à ce sujet,

d'avoir été témoin d'un fait  
 Fort étonné et difficile à croire;  
 Mais je l'ai vu, voici l'histoire:  
 Près d'un bois, le soir, à l'écart,  
 Dans une superbe prairie,  
 Des lapins s'amusaient sur l'herbrette fleurie  
 A jouer au colin-maillard.  
 Des lapins! direz-vous, la chose est impossible.  
 Rien n'est plus vrai pourtant: une feuille flexible,  
 Sur les yeux de l'un d'eux en bandeaux s'appliquait,  
 Et puis sous le cou se nouait.  
 Un instant en faisait l'affaire.  
 Celui que ce ruban privait de la lumière,  
 Se plaçait au milieu: les autres alentour,  
 Sautaient, dansaient, faisaient merveilles,  
 S'éloignaient, venaient tour à tour  
 Tirer sa queue ou ses oreilles.  
 Le pauvre aveugle, alors, se retournant soudain,  
 Sans craindre pot au noir, jette au hasard sa patte;  
 Mais la troupe échappe à la hâte;  
 Il ne prend que du vent, il se tourmente en vain,  
 Il y sera jusqu'à demain.  
 Une taupe assez étourdie,  
 Qui, sous terre, entendit ce bruit,  
 Sort aussitôt de son réduit  
 Et se mêle dans la partie:  
 Vous jugez que, n'y voyant pas,  
 Elle fut prise au premier pas.  
 "Messieurs, dit un lapin, ce serait conscience,  
 Et la justice veut qu'à notre pauvre soeur  
 Nous fassions un peu de faveur;  
 Elle est sans yeux et sans défense;  
 Ainsi je suis d'avis...—Non, répond avec feu  
 La taupe, je suis prise, et prise de bon jeu;  
 Mettez-moi le bandeau.— Très volontiers, ma chère;  
 Le voici: mais je crois qu'il n'est pas nécessaire  
 Que nous serrions le noeud bien fort.—  
 Pardonnez-moi, monsieur, reprit-elle en colère,  
 Serrez bien, car j'y vois.. serrez j'y vois encore."

FLORIAN.

## Un évangile

---

En ce temps là, Jésus, seul avec Pierre, errait  
Sur la rive du lac, près de Genezareth,  
A l'heure où le brûlant soleil de midi plane,  
Quand ils virent, devant une pauvre cabane,  
La veuve d'un pêcheur, en longs voiles de deuil,  
Qui s'était tristement assise sur le seuil,  
Retenant dans ses yeux la larme qui les mouille,  
Pour bercer son enfant et filer sa quenouille.  
Non loin d'elle, cachés par des figuiers touffus,  
Le Maître et son ami voyaient, sans être vus.

Soudain, un de ces vieux dont le tombeau s'apprête,  
Un mendiant, portant un vase sur sa tête,  
Vint à passer et dit à celle qui filait:  
"Femme, je dois porter ce vase plein de lait  
Chez un homm logé dans le prochain village;  
Mais tu le vois, je suis faible et brisé par l'âge,  
Les maisons sont encore à plus de mille pas,  
Et je sens bien que, seul, je n'accomplirai pas  
Ce travail, que l'on doit me payer une obole."

La femme se leva sans dire une parole,  
Laissa, sans hésiter, sa quenouille de lin,  
Et le berceau d'osier où pleurait l'orphelin,  
Prit le vase, et s'en fut avec le misérable.  
Et Pierre dit: "Il faut se montrer secourable,  
Maître! mais cette femme a bien peu de raison  
D'abandonner ainsi son fils et sa maison,  
Pour le premier venu qui s'en va sur la route.  
A ce vieux mendiant, non loin d'ici, sans doute,  
Quelque passant eut pris son vase et l'eut porté."

Mais Jésus répondit à Pierre: "En vérité,  
Quand un pauvre a pitié d'un plus pauvre, mon père  
Veille sur sa demeure et veut qu'elle prospère.  
Cette femme a bien fait de partir sans surseoir."  
Quand il eut dit ces mots, le Seigneur vint s'asseoir  
Sur le vieux banc de bois, devant la pauvre hutte,

De ses divines mains, pendant une minute  
Il fila la quenouille et berça le petit;  
Puis se levant, il fit signe à Pierre, et partit.

Et, quand elle revint à son logis, la veuve,  
A qui de sa bonté Dieu donnait cette preuve,  
Trouva sans deviner jamais par quel ami  
Sa quenouille filée et son fils endormi.

FRANÇOIS COPPEE.

---

## L'enfant aux perles

---

Une petite fille à la mine rosée,  
Riche et fière de ses huit ans,  
Courait, blonde chevette, un matin de printemps  
Parmi les genêts d'or tout perlés de rosée.  
Avant l'aube, on eût dit que les astres cléments  
Avaient tamisé sur la terre  
Une fine poussière  
De diamants.

Les rossignols chantaient, les pinsons et les merles  
Saluaient le soleil de leur chant familier.  
L'enfant n'écoutait point, ne voyait que les perles  
Et s'écriait: "Je vais m'en faire un beau collier."  
La voilà qui saisit prestement son aiguille  
La plante avec bonheur dans cette onde qui brille  
Arrondie en g'obule aux branches du genêt  
Chaque perle irisée en glissant disparaît.  
Dans cette blonde enfant, je vois notre jeunesse  
Ardente à désirer, se fatiguant sans cesse  
Pour atteindre des papillons.  
C'est l'espérance chasserresse  
Qui poursuit des illusions.

Et dans ces gouttes d'eau qui brillent sur la rose  
Sur un brin d'herbe ou les genêts en fleur,  
Je vois l'image du bonheur  
Qui glisse et disparaît, dès que le doigt s'y pose.

BARILLOT.

## La jeune veuve

---

La perte d'un époux ne va point sans soupirs:  
On rait beaucoup de bruit, et puis on se console.  
Sur les ailes du Temps la tristesse s'envole;

Le temps ramène les plaisirs.

Entre la veuve d'une année

Et la veuve d'une journée

La différence est grande: on ne croirait jamais

Que ce fût la même personne:

L'une fait fuir les gens, et l'autre a mille attraits:

Aux soupirs vrais ou faux celle-là s'abandonne,

C'est toujours même note et pareil entretien.

On dit qu'elle est inconsolable:

On le dit: mais il n'en est rien,

Comme on verra par cette fable,

Ou plutôt par la vérité.

L'époux d'une jeune beauté

Partait pour l'autre monde. A ses côtés, sa femme

Lui criait:— Attends-moi, je te suis, et mon âme,

Aussi bien que la tienne, est prête à s'envoler.

Le mari fait seul le voyage.

La belle avait un père, homme prudent et sage:

Il laissa le torrent couler.

A la fin, pour la consoler:

—Ma fille, lui dit-il, c'est trop verser de larmes:

Qu'à besoin le défunt que vous noyiez vos charmes?

Puisqu'il est des vivants, ne songez plus aux morts.

Je ne dis pas que tout à l'heure

Une condition meilleure

Change en des noces ces transports:

Mais après certain temps souffrez qu'on vous propose

Un époux beau, bien fait, jeune, et tout autre chose

Que le défunt. — Ah! dit-elle aussitôt,

Un cloître est l'époux qu'il me faut.

Le père lui laissa digérer sa disgrâce.

Un mois de la sorte se passe:

L'autre mois, on l'emploie à changer tous les jours

Quelque chose à l'habit, au linge, à la coiffure:

Le deuil enfin sert de parure,

En attendant d'autres atours.

Toute la bande des Amours

Revient au colombier; les jeux, les ris, la danse,  
Ont aussi leur tour à la fin;  
On se plonge soir et matin  
Dans la fontaine de Jouvence.  
Le père ne craint plus ce défunt tant chéri:  
Mais comme il ne parlait de rien à notre belle,  
—Où donc est le jeune mari  
Que vous m'avez promis? dit-elle.

LAFONTAINE.

---

## Parce domine

---

L'église du village est éclairée à peine.  
Les mobiles de Brest et ceux d'Ille et Vilaine  
Viennent à l'angelus y prier en commun.  
Car ils seront ce soir de grand'garde, et pas un  
Ne veut aller là-bas sans un bout de prière.  
L'aumônier, né comme eux dans les champs de bruyère,  
Leur dit qu'il faut offrir un coeur pur au Dieu fort,  
Et marcher en chrétien au-devant de la mort.  
Et, pour donner encore aux paroles du prêtre  
Plus de solennité, le canon de Bicêtre  
Fait trembler par instant les vitraux de la nef...  
Tous entonnent alors, du soldat jusqu'au chef,  
Le Parce Domine! ce grand cri que l'Eglise  
Jette en pleurant vers Dieu dans les heures de crise.  
"Epargnez-nous, Seigneur!" chantent ces paysans  
Que l'aube reverra peut-être agonisants;  
Et, tandis, que leurs voix montent dans l'air humide,  
Il me semble, au-delà des cintres de l'abside,  
Entendre les rumeurs d'une foule à genoux:  
Femmes en deuil, enfants sans pères, vieux époux  
Dont les fils, sont perdus sous la pluie et la neige,  
Laboureurs qu'on rançonne et bourgeois qu'on assiège,  
Toute la France enfin, lasse, blessée au coeur,  
Et criant dans la nuit: "Epargnez-nous, Seigneur!"

ANDRE THEURIET.

# Oh ! Monsieur !

Une enfant de seize ans, mignonne, blonde et rose,  
Qui vient d'abandonner la robe du couvent,  
Seule, dans un salon dont la porte est bien close.

Un peu coquette, un peu rêvant,  
Examine l'effet de sa métamorphose.  
Rassemblant ses doigts effilés,  
Elle donne de l'air à ses cheveux bouclés,  
Elle abaisse un bout de dentelle,  
Et puis elle sourit.— Elle est contente d'elle.

La porte s'ouvre tout à coup.  
La voilà surprise,  
Plus rouge qu'une cerise,  
Devant trois glaces de Venise.

Ciel ! c'est sa mère.— Elle lui saute au cou.  
C'est un petit moyen qu'une mère pardonne.

Celle-ci, d'ailleurs, était bonne,  
Jeune encore, veuve et baronne.

—Berthe, d'où vous vient cet émoi ?  
Ne craignez pas que je vous gronde.

—Ma mère, ayez pitié de moi,  
J'ai grand'peur.

—Peur ? vous ? Et de quoi ?

—De tout.

—C'est bien vague.

—Du monde

On nous en dit tant de mal au couvent,  
On le peint sous des couleurs telles,

Que je n'ose en parler sans des frayeurs mortelles  
Et que j'y rêve souvent.

Hier j'étais petite fille ;

Je suis demoiselle, à présent.

Il ne faut plus que je babille,

Je dois prendre un air imposant.

Eh bien ! je suis timide avec mon cousin Charles,  
Un simple lycéen, bruyant et réjoui.

Supposer qu'un jeune homme, un étranger me parle,

Je répondrai toujours : "Oui."

—Gardez-vous en bien, ma fille.

—Alors je dirai: "Non."

—C'est aussi dangereux.

—Cependant...

—Non et oui, qu'on croit brouillés entre eux,  
Sur des lèvres de femme ont des airs de famille.

—Eh! que répondre alors?

—Un mot qui ne dit rien.

—Oh! Monsieur! par exemple. Oh! Monsieur! n'est  
pas grave,

Et, dit d'un air décent, oh! Monsieur! fait très bien.

Oh! Monsieur! à la tierce. Oh! Monsieur! à l'octave

Avec de jolis saluts.

Que de gens haut placés n'en ont jamais dit plus!

—Merci, maman, me voici bien tranquille.

Je répondrai toujours: "Oh! Monsieur!" avec soin.

Et la baronne opère une retraite habile,

En disant "Ces deux mots ne peuvent mener loin."

Quelques instant après, la porte s'ouvre encore,

Un valet qui croyait la baronne au salon,

D'un air très solennel et d'une voix sonore

Annonce: Le vicomte Albert de Monsablon.

Le vicomte est charmant: il a bonne tournure,

De beaux favoris b'onds sous des cheveux foncés.

En voyant Berthe seule et ses grands yeux baissés,

Il se donne un instant des airs embarrassés;

Mais le traite est ravi de la mésaventure.

—Mademoiselle Berthe! à Paris! Le hasard

Me gardait là sa meilleure surprise.

Vous avez pour toujours quitté la robe grise?

Vous venez apporter dans votre doux regard

La joie à la maison? Puis-je en prendre ma part?

—Oh! Monsieur!

Je restai, devant vous cet automne

Muet d'étonnement sans pouvoir dire un mot,

En retrouvant une grande personne

Grave et belle...

—Oh! Monsieur!

—J'ai dû paraître sot?

—Oh! Monsieur!

—Mais faut-il que cela vous étonne?

Je vous avais laissée enfant,

Tout occupée

A revêtir d'un satin triomphant

Votre poupée.  
Vous ne l'habillez plus.

—Oh! Monsieur!

—Que c'est loin!

La poupée aujourd'hui se fane dans un coin.  
Vous aurez d'autres jeux, vous aurez d'autres fêtes.  
Aimerez-vous la danse?

—Oh! Monsieur!

—Oui' vous êtes

A cet âge où le bal a des enivremments.

On rêve un mois de sa toilette:

Quelques volants de tulle ou de gaze discrète  
D'abord.... Dans les cheveux une rose coquette,  
Des perles qu'on enroule en des replis charmants,  
Et puis une émeraude, une aigrette de flamme,  
Des colliers de rubis,—et puis des diamants..

—Oh! Monsieur!

—Quand vous serez dame.

Il faut prendre un mari pour porter des bijoux:  
C'est un bon procédé que la mode a pour nous  
Mais vous êtes si jeune!

—Oh! Monsieur!

—Il me semble

Qu'il est tout près, le temps où nous jouions ensemble  
Sous les arbres du parc... Vous en souvenez-vous?

—Oh! Monsieur!

—Je vous vois toute petite fille,

Vos longs cheveux bouclés trop lourds pour leur résille,  
Courant sous les grands bois muets,  
Les pieds couverts jusques à la cheville  
De boutons d'or et de b'euets.

Et puis on jouait à la guerre.

Votre grand frère

Organisait de superbes combats:

Il était général et nous étions soldats.

—Oh! Monsieur!

—Heureux temps! jours de joie et d'ivresse

Projets fous, serments insensés!

Comme j'ai le coeur plein de ces bonheurs passés!  
Ils m'apparaissent tous, mais voilés de tristesse.

—Oh! Monsieur!

—Auront-ils jamais un lendemain?

Et n'est-ce pas pour vous un souvenir frivole,

Indécis et fuyant comme la luciole  
Que l'on a vu, un soir, sur le bord du chemin?

—Oh! Monsieur!

—Mais comment pourrez-vous me comprendre.  
Me voyant devant vous, mes yeux dans vos grands yeux,  
Enivré d'un bonheur que rien ne saurait rendre,  
Lorsque je vous dirai: "Je suis bien malheureux!"

—Oh! Monsieur!

—Oui, vous êtes bonne!  
Je lis bien la pitié dans vos yeux attendris:

Et cependant, ma douleur vous étonne.

—Oh! Monsieur!

—Vous m'avez compris?  
Est-ce un rêve? Est-ce vrai? Faut-il que je vous croie?  
C'est dans ces moments-là que l'on voudrait mourir.

—Oh! Monsieur!

Non; le ciel, pour moi, vient de s'ouvrir!  
Tout s'éveille en mon coeur, tout chante et tout flamboie.  
Berthe, pardonnez-moi, je me croyais plus fort.  
Mais cette phrase-là déborde de mon âme:

Voulez-vous être ma femme?

—Oh! Monsieur!

—Je sais que j'ai tort,  
Je n'ai pas suivi le programme:  
Il faut que mes parents demandent votre main.  
Puis-je attendre huit jours? Puis-je attendre à demain?  
Je ne vous veux que de vous-même.

—Oh! Monsieur!

—M'aimez-vous autant que je vous aime?  
Non, non ce serait trop; mais j'attends un aveu.  
Berthe, m'aimerez-vous un peu?

—Oh! Monsieur!

Sur ce mot, la porte s'est ouverte.  
La baronne s'avance avec solennité.  
—Ah! vous trouvez, madame, un homme transporté!

Accordez-moi la main de Berthe.

—Hein! qu'est-ce là!

—Je l'aime, et mon coeur affolé...

—Monsieur, monsieur, pas devant elle.

—Mais elle m'aime aussi!

—Quoi!

—Ne sois pas cruelle,

Maman.

—Vous avez donc parlé?  
—Non, maman... J'ai suivi tes leçons à la lettre.  
Je les suivrai toujours, je peux te le promettre.  
Mais c'est bien effrayant, et je n'ose y penser:  
Pour dire qu'on aime  
Deux mots suffisent... Je crois même  
Que l'on pourrait s'en passer.

EDMOND GONDINET.

---

## La légende des roses

---

Quand Dieu créa le monde, il fit les roses blanches,  
Il emprunta leur teinte à l'aube des beaux jours;  
Il leur donna la clarté des amitiés franches,  
L'innocence de l'âme et l'espoir des amours.  
Quand Dieu créa le monde, il fit les roses blanches.

Il façonna la femme aux chairs fraîches et roses.  
Ensuite il la mena dans le terrestre Eden.  
Eve, voyant les fleurs de ses lèvres mi-closes,  
Baisait avidement les roses du jardin.  
Et c'est depuis ce temps que les roses sont roses.

Par un soir lourd d'été, quand rien dans l'air ne bouge,  
Caïn, se croyant seul, tua son frère Abel,  
Mais la fleur l'avait vu; la rose devint rouge,  
En symbole de sang, immuable, éternel;  
Et depuis ce temps-là, la rose resta rouge.

De toutes les couleurs, rouges, blanches et roses,  
Les roses signifient le chagrin, le bonheur,  
La tristesse ou l'amour, les jours gais ou moroses.  
On peut voir notre vie écrite en une fleur.  
C'est ainsi qu'elles sont rouges, blanches et roses:

JACQUES HEBERTOT.

## La poupée

---

Bébé joue à la dame et fait une visite.  
Sa toilette bizarre et d'ordre composite  
Étale les atours les plus extravagants:  
Elle a mis le chapeau de sa mère et ses gants,  
Une jupe de soie, en manière de traîne,  
Et prenant là-dessous des allures de reine,  
Vivement e'le marche, en écoutant le bruit  
Délicieux que fait l'étoffe qui la suit.

Elle parle et répond pour deux, car elle est seule.  
Seule? Non! Elle porte avec des soins d'aïeule,  
Un objet enfoui dans des langes usés,  
Bosselé par les chocs, terni par les baisers,  
Une chose sans nom, veule, glabre, fripée,  
Un moignon, le restant confus d'une poupée,  
Le plus laid, mais le plus aimé de ses joujoux,  
Pourquoi? C'est un mystère... enfin, que voulez-vous?...  
Elle est toute à son rôle et joue avec son âme:  
"Pan! Pan!

"—Entrez!

"—Comment, c'est vous? Bonjour Madame.  
—"Bonjour, Madame.

"—Enfin, vous sortez donc?

"—Mais oui:

"Je me suis décidée à sortir aujourd'hui.

"Vous allez bien?

"—Oh! bien... vous savez, une femme...

"On a toujours quelque misère... et vous, madame?

"—Oh? moi très mal toujours, mais les enfants vont mieux.

"—Vous en avez beaucoup?

"—J'en ai douze!

"—Oh!.. des vieux?

"—Ils ont douze ans, madame, ils ont tous le même âge.

"—Oh! que c'est donc gentil.

"—Oui, mais quel esclavage!

"—A qui le dites-vous?

"—Vous en avez aussi?

"—Oh! moi, je n'en ai qu'un, madame, ce'ui-ci."  
(Montrant avec orgueil la poupée éternelle.)

"Voyons?... Oh! le chéri!... C'est une demoiselle?"

"—Non, madame.

"—Un garçon?"

"Non, madame, il n'est rien,

"Puisqu'il n'a pas encor d'habits, vous voyez bien:

"Ce n'est pas un garçon, ce n'est pas une fille,

"C'est mon petit, voilà! Je défends qu'on l'habille..."

"Les garçons, voyez-vous, madame, c'est brutal,

"Puis, c'est toujours cocher quand on joue au cheval;

"Les filles, ça vous a des histoires affreuses,

"On les marie, et puis elles sont malheureuses,

"Et moi, je veux qu'il soit heureux, pauvre mignon!"

Et ses bras étreignaient follement le moignon,

Et ses yeux s'abîmaient dans ces yeux sans prunelle

Vraiment une tendresse immense était en elle;

Ce risible débris de chiffons et de peau,

C'était vraiment l'Enfant pour elle, et pur et beau,

Le nouveau-né, l'amour fait chair, la f'eur vivante:

Elle trouvait pour lui de ces mots qu'on invente

Et lui parlait pliant le cou comme un oiseau,

Elle collait sa bouche à cet affreux museau,

Elle ne jouait plus, elle était vraiment mère!

Et je sentais, avec une douceur aimère,

Quelque chose de moi commencer à finir

Dans ce coeur où l'instinct éveillait l'avenir:

Ma fille, pour l'aveugle et cruelle nature,

Avant d'être ma fille était sa créature,

Elle en avait besoin et me la reprenait...

Une colère étrange et sourde me venait,

A voir cet autre amour qui germait dans son âme...

Elle pendant ce temps avait chargé de gamme

Et l'entretien s'était visiblement aigri;

Il ne s'agissait plus d'enfant, mais de mari,

C'était plus grave, aussi j'écoutais... Ah! quels maîtres,

Si l'on les écoutait seraient ces petits êtres!

"Oh! mon mari, madame, on le voit rarement.

"—Comme le mien, madame, il n'a pas un moment.

"—Toutes les femmes sont, madame, où nous en sommes.

"Oh! les hommes, madame!

"—Oui, madame, les hommes!

"Et pourtant le mien m'aime, il est gentil des fois...

"Il m'a menée un jour à l'Opéra.... je crois..."

"Non, aux Français... ou bien... Où donc m'a-t-il menée?  
 "Enfin Guignol jouait, c'était dans la journée...  
 "Mais depuis qu'il travaille il s'enferme et... plus rien!  
 "Comme le mien, madame, il est comme le mien:  
 "J'ai beau frapper chez lui, faire ma voix gentille  
 "Et lui dire: "Viens donc! c'est ta petite fille,"  
 (Bon! le mari c'est moi, je l'avais bien pensé)  
 "Il me répond toujours: "Non, non! je suis pressé,  
 "Nous sortirons plus tard; d'ailleurs, voici le pluie."  
 "Et moi, vous comprenez, madame, ça mennuie,  
 "Il ne veut ni jouer, ni sortir avec moi;  
 "Pourquoi, madame, enfin, puisqu'il m'aime?"...

Pourquoi?

Tu demandes pourquoi, ma fille bien-aimée,  
 Je tiens ainsi ma vie absurdement fermée,  
 Griffonnant tout le jour pour un but hasardeux,  
 Quand nous pourrions si bien jouer, là, tous les deux?  
 Tu veux savoir pourquoi, moi, que tu croyais sage,  
 Je renonce à ma joie, à tout: à ton visage  
 Qui me repose, à ta candeur qui me défend,  
 A ton beau rire d'or qui me refait enfant,  
 A tous ces bruits charmants, à ces clartés d'aurore  
 Qu'éveille, à son lever, ta vie, et que j'adore...  
 Je te le dirais bien, mais à quoi bon, hélas!  
 Quand je te le dirais, tu ne comprendrais pas:  
 C'est pour que ton coeur batte et pour que ton oeil brille  
 Lorsque, sur ton passage, on dira: "C'est sa fille!"  
 C'est pour qu'en grandissant mon nom te donne un jour,  
 Cette fierté d'aimer nécessaire à l'amour;  
 C'est pour qu'enfin, plus tard, à l'heure où l'on oublie,  
 Quand je ne serai plus, ô ma chère folie,  
 (Ne pleure pas, enfant, cela c'est l'avenir)  
 Lorsque je dormirai, même en ton souvenir,  
 Alors le souvenir des autres le ravive,  
 Et que, mort dans ton coeur, dans ton orgueil je vive,  
 Que tu m'aimes voyant à quel point je t'aimais,  
 Lorsque tu le sauras... si tu le sais jamais!  
 Maintenant, boude-moi, sois très méchante et, même,  
 Ne m'aime plus du tout! Que m'importe si j'aime!  
 J'aime et je te bénis, puisque c'est grâce à toi!  
 J'aime et n'attends plus rien, et l'obligé c'est moi!  
 Aimer—quoique plus d'un pauvre de coeur, en rie—  
 Ce n'est pas recevoir, c'est donner, ma chérie.

Parfois, quand elle sort—on me le fait savoir  
Je soulève en secret mon rideau pour la voir,  
Et sur la vitre par mon souffle dépolie.  
Je pose mon front lourd et ma face pâlie,  
Et regarde, clignant des yeux devant le jour.  
"Il fait beau, la calèche est dans la cour;  
Un valet grave et droit, se tient à la portière,  
Les chevaux pomponnés haussent leur tête fière.....  
C'est ma petite reine à moi que l'on attend!  
Je l'entends rire— avant de la voir on l'entend!—  
Et la voilà, rose et parée!.. Oh! chère fille!  
Santé! Luxe! Soleil et jeunesse! Tout brille!  
Et c'est là, pour mes yeux, une fête sans nom.  
Croyez-vous qu'elle monte en voiture? Que non!  
Elle y saute! et d'un bond!—Oh! une demoiselle!  
Puis comme devinant ma pensée autour d'elle,  
Vite, elle se retourne et m'envoie un baiser;  
Et la portière alors se ferme à se briser,  
On touche, les chevaux sa cabrent, son chien même  
Jappe! Et tout disparaît dans ce fracas qu'elle aime.  
Et moi, fort de sa joie et fier de sa beauté,  
Je rentre dans mon ombre avec sénérité,

EDOUARD PAILLERON.

---

## La cathédrale de Reims

---

Cri de pierre que l'art divin jeta vers Dieu,  
Tu meurs comme expira Jeanne D'Arc, —dans le feu:  
Cathédrale de Reims, reliquaire sublime:  
Guillaume et ses bandits ont consommé le crime,  
Suprême offense à tout l'univers, comme à nous!  
L'athée à ton nom seul pliait les deux genoux,  
Châse auguste dont les pierres étaient des âmes,  
Les égorgeurs d'enfants, les insulteurs de femmes,  
Ces reîtres enragés de n'être pas vainqueurs,  
Devaient brûler ce temple, orgueil de tous les coeurs!  
Tant de stupidité confond pourtant la terre!  
Cet empereur dont l'âme est un hideux mystère,

N'est-il qu'un envieux, le plus vil, le plus bas,  
 Qui sans profit détruit ce qu'il ne vo'e pas!!!  
 Comme ouvriers d'honneur, Germains, gens de massacre,  
 Vous vous êtres sacrés dans la ville du sacre!  
 De vos crimes, ce crime est l'effroyable aveu,  
 Des mille horreurs qui vous accusent devant Dieu,  
 La dernière contraint l'Univers à tout croire:  
 Tous les forfaits les plus ignobles de l'histoire,  
 Les vôtres mêmes sont aujourd'hui dépassés,  
 Les peuples, les rois, Dieu que vous avez laissés,  
 Tous disent que de vos attentats c'est la pire,  
 Et tous ont décrété la fin de votre empire,  
 Le jour de votre chute est fixé—c'est demain!  
 Je vois sur son cheval, l'étendard à la main,  
 La vierge de Lorraine à des millions d'âmes,  
 Montrer d'un doigt vengeur sa cathédrale en flammes!  
 Et Rome, Anvers, Strasbourg, les Slaves, les Anglais  
 L'acclament. Elle crie; "En avant! Boutons-les  
 Hors de France! Effaçons leur race de la terre!...  
 Et Jeanne marche au front des héros d'Ang'eterre!

JEAN AICARD

## Le meilleur moment des amours

Le meilleur moment des amours  
 N'est pas quand on dit:

"Je vous aime."

Il est dans le silence même  
 A demi rompu tous 'es jours.

Il est dans les intelligences  
 Promptes et furtives des coeurs;

Il est dans les feintes rigueurs  
 Et les secrètes indulgences.

Il est dans le frisson du bras  
 Où se pose la main qui tremble,  
 Dans la page qu'on tourne

ensemble

Et que pourtant on ne lit pas.

Heure unique, où la bouche close  
 Par sa pudeur seule en dit tant!

Où le coeur s'ouvre en éclatant,  
 Tout bas, comme un bouton de rose!

Où le parfum seul des cheveux  
 Paraît une faveur conquise !

Heure de la tendresse exquise,  
 Où les respects sont des aveux.

SULLY PRUDHOMME.

## Première solitude

On voit dans les sombres écoles  
Des petites qui pleurent toujours;  
Les autres font leurs cabrioles,  
Eux, ils restent au fond des cours.

Leurs blouses sont très bien tirées,  
Leurs pantalons en bon état,  
Leurs chaussures toujours cirées;  
Ils ont l'air sage et délicat.

Les forts les appellent des filles,  
Et les malins des innocents:  
Ils sont doux, ils donnent leurs  
billes,

Ils ne seront pas commerçants.

Les plus poltrons leur font des  
niches

Et les gourmands sont leurs  
copains

Leurs camarades les croient  
riches,

Parce qu'ils se lavent les mains.

Ils frissonnent sous l'oeil du  
maître,

Son ombre les rend malheureux.  
Ces enfants n'auraient pas dû  
naître,

L'enfance est trop dure pour eux!

Oh! la leçon qui n'est pas sue,  
Le devoir qui n'est pas fini!  
Une réprimande recue,  
Le déshonneur d'être puni!

Tout leur est terreur et martyre;  
Le jour, c'est la cloche, et le soir,

Quand le maître enfin se retire,  
C'est le désert du grand dortoir;

La lueur des lampes y tremble  
Sur les linçons des lits de fer;  
Le soufflet des dormeurs ressemble  
Au vent sur les tombes, l'hiver.

Pendant que les autres  
sommeillent,

Faits au coucher de la prison,  
Ils pensent au dimanche, ils  
veillent

Pour se rappeler la maison;

Ils songent qu'ils dormaient  
naguère

Douillettement ensevelis  
Dans les berceaux, et que les mères  
Les prenaient parfois dans leurs  
lits.

O mères, coupables absentes,  
Qu'alors vous leur paraissez loin!  
A ces créatures naissantes  
Il manque un indicible soin;

On leur a donné les chemises,  
Les couvertures qu'il leur faut;  
D'autres que vous les leur ont  
mises,

Elles ne leur tiennent pas chaud.

Mais, tout ingrates que vous êtes,  
Ils ne peuvent vous oublier,  
Et cachent leurs petites têtes,  
En sanglotant, sous l'oreiller.

SULL PRUDHOMME

## L'enfant grec

Les Turcs ont passé là. Tout est ruine et deuil.  
Chio, l'île des vins, n'est plus qu'une sombre écueil  
Chio qu'ombrageaient les charmilles,  
Chio, qui dans les flots reflétait ses grands bois,  
Ses coteaux, ses palais, et le soir quelquefois  
Un choeur dansant de jeunes filles.  
Tout est désert. Mais non; seul près des murs noircis  
Un enfant aux yeux bleus, un enfant grec, assis,  
Courbait sa tête humiliée  
Il avait pour asile, il avait pour appui  
Une blanche aubépine, une fleur, comme lui  
Dans le grand ravage, oubliée.  
Ah! pauvre enfant, pieds nus sur les rocs anguleux!  
Hélas! pour essuyer les pleurs, de tes yeux bleus  
Comme le ciel et comme l'onde,  
Pour que dans leur azur, de larmes orangeux,  
Passe le vif éclair de la joie et des jeux,  
Pour relever ta tête blonde,  
Que veux-tu? Bel enfant, que te faut-il donner  
Pour rattacher gaïment et gaïment ramener  
En boucles sur ta blanche épaule  
Ces cheveux, qui du fer n'ont pas subi l'affront,  
Et qui pleurent épars autour de ton beau front,  
Comme les feuilles sur le saule?  
Qui pourrait dissiper tes chagrins nébuleux?  
Est-ce d'avoir ce lys, bleu comme tes yeux bleus,  
Qui d'Iran borde le puits sombre?  
Ou le fruit du tuba, de cet arbre si grand,  
Qu'un cheval au galop met, toujours en courant,  
Cent ans à sortir de son ombre?  
Veux-tu pour me sourire, un bel oiseau des bois,  
Qui chante avec un chant plus doux que le hautbois,  
Plus éclatant que les cymbales?  
Que veux-tu? fleur, beau fruit, ou l'oiseau merveilleux?  
—Ami, dit l'enfant grec, dit l'enfant aux yeux bleus,  
Je veux de la poudre et des balles.

VICTOR HUGO.

# Louis XVII

Capet éveille-toi.

1

En ce temps-là, du ciel les portes d'or s'ouvrirent  
Du Saint des Saints ému les feux se découvrirent:  
Tous les cieus un moment brillèrent dévoilés;  
Et les élus voyaient, lumineuses phalanges,  
Venir une jeune âme entre de jeunes anges  
Sous les portiques étoilés.

C'était un bel enfant qui fuyait de la terre;—  
Son oeil bleu du malheur portait le signe austère;  
Ses blonds cheveux flottaient sur ses traits pâissants;  
Et les vierges du ciel, avec des chants de fête,  
Aux palmes du martyre unissaient sur sa tête  
La couronne des innocents.

On entendit des voix qui disaient dans la nue:  
—“Jeune ange, Dieu sourit à ta gloire ingénue;  
Viens, rentre dans ses bras pour ne plus en sortir;  
Et vous, qui du Très-Haut racontez les louanges,  
Séraphins, prophètes, archanges,  
Courbez-vous, c'est un roi; chantez, c'est un martyr!”

—“Où donc ai-je régné? demandait la jeune ombre  
Je suis un prisonnier, je ne suis point un roi,  
Hier je m'endormis au fond d'une tour sombre.  
Où donc ai-je régné? Seigneur, dites-le-moi.  
Hélas! mon père est mort d'une mort bien amère;  
Ses bourreaux, ô mon Dieu! m'ont abreuvé de fiel;  
Je suis un orphelin; Je viens chercher ma mère,  
Qu'en mes rêves j'ai vue au ciel”

Les anges répondaient;— “Ton Sauveur te réclame.  
Ton Dieu d'un monde impie a rappéé ton âme.  
Fuis la terre insensée où l'on brise la croix,  
Où jusque dans la mort descend le régicide,  
Où le meurtre, d'horreurs avide,  
Fouille dans les tombeaux pour y chercher des rois”!

—“Quoi! de ma longue vie ai-je achevé le reste?  
Disait-il; tous mes maux, les ai-je enfin soufferts?  
Est-il vrai qu'un geôlier, de ce rêve céleste,  
Ne viendra pas demain m'éveiller dans mes fers?  
Captif de mes tourments cherchant la fin prochaine,  
J'ai prié: Dieu veut-il enfin me secourir?  
Oh! n'est-ce pas un songe? a-t-il brisé ma chaîne?  
Ai-je eu le bonheur de mourir?”

“Car vous ne savez point qu'elle était ma misère!  
Chaque jour dans ma vie amenait des malheurs;  
Et, lorsque je pleurais, je n'avais pas de mère  
Pour chanter à mes cris, pour sourire à mes pleurs..  
D'un châtiment sans fin languissante victime,  
De ma tige arraché comme un tendre arbrisseau,

J'étais proscrit bien jeune, et j'ignorais quel crime  
J'avais commis dans mon berceau.

“Et pourtant, écoutez, bien loin dans ma mémoire,  
J'ai d'heureux souvenirs avant ces temps d'effroi;  
J'entendais en dormant des bruits confus de gloire,  
Et des peuples joyeux veillaient autour de moi.

Un jour tout disparut dans un sombre mystère;  
Je vis fuir l'avenir à mes destins promis;  
Je n'étais qu'un enfant, faible et seul sur la terre

Hélas! et j'eus des ennemis!

“Ils m'ont jeté vivant sous des murs funéraires;  
Mes yeux voués aux pleurs n'ont plus vu le soleil;  
Mais vous que je retrouve, anges du ciel, mes frères,  
Vous m'avez visité souvent dans mon sommeil.

Mes jours se sont flétris dans leurs mains meurtrières,  
Seigneur, mais les méchants sont toujours malheureux;

Oh! ne soyez pas sourd comme eux à mes prières,

Car je viens vous prier pour eux.”

Et les anges chantaient:— “L'arche à toi se dévoile,  
Suis-nous; sur ton beau front nous mettrons une étoile.

Prends les ailes d'azur des chérubins vermeils,  
Tu viendras avec nous bercer l'enfant qui pleure,

Où dans leur brûlante demeure,

D'un souffle lumineux rajeunir les soleils!”

### III

Soudain le chœur cessa, les élus écoutèrent;  
Il baissa son regard par les larmes terni;  
Au fond des cieux muets les mondes s'arrêtèrent:  
Et l'éternelle voix parla dans l'infini:

"O roi! je t'ai gardé loin des grandeurs humaines;  
Tu t'es réfugié du trône dans les chaînes:

Va, mon fils, bénis tes revers;

Tu n'as point su des rois l'esclavage suprême.  
Ton front du moins n'est pas meurtri du diadème,

Si tes bras sont meurtris de fers

"Enfant tu t'es courbé sous le poids de la vie;

Et la terre, pourtant, d'espérance et d'envie

Avait entouré ton berceau!

Viens, ton Seigneur lui-même eut ses douleurs divines,

Et mon fils, comme toi, roi couronné d'épines,

Porta le sceptre de roseau!"

VICTOR HUGO.

## Les rubans

---

Dans un de nos grands magasins,  
Où les dames font tant de poses  
Pour acheter velours, bazins,  
Dentelles... et mille autres choses...  
Une jeune fille, un beau jour,  
Avec sa très vieille grand'mère  
Entre et du rayon fait le tour.  
Après un voyage sommaire  
Au milieu des tulles, des gants,  
Devançant d'un pas son aïeule  
La jeune personne va seule  
Au comptoir où sont les rubans:  
"Combien, dit-elle, ce rougeâtre?"  
Le commis, un fat, un bellâtre  
Que le coiffeur vient de friser,  
Prend une pose de théâtre

Et dit: "Chaque mètre, un baiser."  
— "C'est cher, mais on devrait en lettres  
Marquer le prix puisqu'il faut l'octroyer,  
N'importe, coupez-m'en .. dix mètres.. —  
Ma grand'mère va vous payer."

X X X

## Le cygne

Sans bruit, sous le miroir des lacs profonds et calmes.  
Le cygne, chasse l'onde avec ses larges palmes.  
Et glisse. Le duvet de ses flancs est pareil  
A des neiges d'avril qui croulent au soleil;  
Mais ferme, et d'un blanc mâât vibrant sous le zéphire  
Sa grande aile l'entraîne ainsi qu'un lent navire,  
Il dresse son beau col au-dessus des roseaux,  
Le plonge, le promène, allongé sur les eaux,  
Le courbe gracieux comme un profit d'acanthé  
Et cache son bec noir dans sa gorge éclatante.  
Tantôt le long des pins, séjour d'ombre et de paix,  
Il serpente, et laissant les herbages épais  
Trainer, derrière lui, comme une chevelure,  
Il va d'une tardive et languissante allure.  
La grotte où le poète écoute ce qu'il sent,  
Et la source qui pleure un éternel absent  
Lui plaisent, il y rôde; une feuille de saule  
En silence tombée effleure son épaule.  
Tantôt, il pousse au large, et loin du bois obscur,  
Superbe, gouvernant du côté de l'azur,  
Il choisit pour fêter sa blancheur qu'il admire,  
La place éblouissante où le soleil se mire.  
Puis, quand les bords de l'eau ne se distinguent plus,  
A l'heure où toute forme est un spectre confus,  
Où l'horizon brunit rayé d'un long trait rouge,  
Alors que pas un jonc, pas un glaïeul ne bouge,  
Que les reinettes font, dans l'air serein leur bruit,  
Et que la luciole au clair de lune luit,  
L'oiseau dans le lac sombre où sous lui se reflète  
La splendeur d'une nuit lactée et violette  
Comme un vase d'argent parmi les diamants,  
Dort, la tête sous l'aile, entre deux firmaments.

SULLY PRUDHOMME

## Vere Novo.

---

Comme le matin rit sur les fleurs en pleurs;  
Oh! les charmants petits amoureux qu'ont les fleurs!  
Ce n'est dans les jasmins, ce n'est dans les pervenches,  
Qu'un éblouissement de folles ailes blanches!  
Qui vont, viennent, s'en vont, reviennent, se fermant,  
Se rouvrant dans un vaste et doux frémissement.  
O printemps! Quand on songe à toutes les missives  
Qui des amants rêveurs vont aux belles pensives,  
A ces coeurs confiés au papier, à ce tas.  
De lettres que le feutre écrit au taffetas,  
Aux messages d'amour, d'ivresse et de délire  
Qu'on reçoit en avril, et qu'en mai l'on déchire,  
On croit voir s'envoler, au gré du vent joyeux  
Dans les prés, dans les bois, sur les eaux, dans les cieux,  
Et rôder en tous lieux, cherchant partout une âme,  
Et courir à la fleur en sortant de la femme,  
Les petits morceaux blancs, chassés en tourbillons,  
De tous les billets doux, devenus papillons.

VICTOR HUGO.

---

## Le perroquet

---

Un gros perroquet gris, échappé de sa cage,  
Vint s'établir dans un bocage,  
Et là, prenant le ton de nos faux connaisseurs,  
Jugeant tout blâmant tout d'un air de suffisance,  
Au chant du rossignol, il trouvait des longueurs,  
Et critiquait surtout telle ou telle cadence.  
Le Linot, selon lui, ne savait pas chanter;  
La Fauvette aurait fait quelque chose peut-être,  
Si de bonne heure, il eut été son maître.—  
Et qu'elle eût voulu profiter.  
Enfin, aucun oiseau n'avait l'air de lui plaire

Et dès qu'ils commençaient leurs joyeuses chansons,  
Par des coups de sifflet répondant à leurs sons,  
Le perroquet les faisait taire,  
Lassés de tant d'affronts, tous les oiseaux du bois  
Vinrent lui dire un jour: "Mais, chantez-donc, beau sire,  
Vous qui critiquez tout, faites qu'on vous admire.  
Sans doute vous avez une brillante voix:  
Daignez nous la montrer afin de nous instruire."  
Le perroquet dans l'embarras  
Se gratte un peu la tête et finit par leur dire:  
"Messieurs, je siffle bien, mais je ne chante pas."

FLORIAN.

---

## Larmes d'en haut

---

Vous portiez, à ce bal, les deux plus belles roses  
En les entrelaçant dans l'or de vos cheveux  
Naïf, je leur avais confié les aveux  
Lâchement retenus entre mes lèvres closes,

Vous en avez flétri l'éphémère splendeur  
Dans l'étourdissement des valse enivrantes  
Et leur âme a mêlé ses ondes odorantes  
Aux sons harmonieux du violon rêveur.

Et puisque, désormais, leur beauté disparue  
Ne pouvait à la vôtre ajouter d'apparât  
Je vous les vis livrer aux hasards de la rue  
Comme un vil oripeau qui perdrait son éclat.

Vous n'auriez pas jeté du rêve aux gémonies  
Si vous aviez compris ces messagers des coeurs  
Combien d'illusions à tout jamais bannies  
Roulèrent au trottoir avec les pauvres fleurs.

Dès qu'aux premiers rayons l'aurore ouvrit ses portes  
J'allai les recueillir: le frimas matinal  
Emaillait leurs débris de larmes de cristal  
La nuit avait pleuré sur les deux roses mortes.

CHARLES GILL

## L'écrin

---

Au fond du noir castel, dans la salle de Chêne,  
On venait de fêter la blonde châtelaine,  
La blonde châtelaine aux beaux yeux de saphir,  
Et seule maintenant dans le pourpris antique  
Elle suivait des yeux, tout le long du portique  
Le dernier chevalier qui venait de partir.

Sous un amas de fleurs, la haute cheminée,  
Cachant son bois noirci, paraissait couronnée;  
Tables et guéridons, consoles et bahuts,  
Tout était surchargé de guirlandes fleuries,  
Hommages gracieux d'affections chéries,  
Et tout disparaissait sous les bouquets touffus,  
Le regard attendri, la blonde châtelaine,  
Prit dans ses frêles doigts sur la table d'ébène,  
Un iris odorant aux reflets azurés:

"Je ne veux que toi seul, charmant iris, dit-elle;  
"Toi, cher et doux présent de l'amitié fidèle,  
"Toi, beau comme le ciel de mes rêves dorés,

Sa main blanche entr'ouvrit le bahut séculaire  
Où tant de souvenirs dormaient dans le mystère,  
Et rêveuse elle prit un coffret de fluor—  
Tandis qu'un songe aimé glissait sur son front pâle,  
Elle posa la fleur aux doux reflets d'opale  
Dans le fragile écrin, sur la peluche d'or,

### II

Bien du temps a passé sur ce beau jour de fête,  
Sous le vent des douleurs elle a courbé la tête  
La blonde châtelaine aux beaux yeux de saphir,  
De sa main amaigrie elle entr'ouvre l'armoire,  
Où de ses souvenirs elle garde l'histoire,  
Fière comme un blason triste comme un soupir,

...

Ses doigts ont effleuré le coffret artistique,  
Où depuis si longtemps gît la chère relique,  
Doux gage, hélas! flétri, d'un serment méprisé,  
Et tandis qu'en sanglots se déchire son âme,

Elle a livré l'iris aux ardeurs de la flamme,  
Et l'écrin de cristal à ses pieds, s'est brisé.

Ainsi, parmi les fleurs dont la vie est semée,  
Nous choisissons aussi notre fleur bien aimée,  
Comme la châtelaine aux beaux yeux de saphir,  
Nous aussi l'enfermons au fond d'un reliquaire,  
Nous l'entourons d'amour, de respect, de mystère,  
Afin que jamais rien ne la puisse ternir.

Cette fleur qui pour tous sur la route s'élève,  
C'est une illusion, une espérance, un rêve,  
Et l'écrin précieux où l'on doit la poser,  
C'est le coeur; Si le rêve inexaucé, s'envole,  
Si l'illusion fuit, si la fleur s'étiole,  
Faut-il garder l'écrin?... Non, il faut le briser.

Madame EDGAR TINEL.

---

## Le vaisseau d'or

---

Ce fut un grand Vaisseau taillé dans l'or massif:  
Ses mâts touchaient l'azur, sur des mers inconnues;  
La Cyprine d'amour, cheveux épars chairs nues,  
S'étalait à sa proue, au soleil excessif.

Mais il vint une nuit toucher le grand écueil  
Dans l'océan trompeur où chantait la Sirène,  
Et le naufrage horrible inclina sa carène  
Aux profondeurs du Gouffre, immuable cercueil.

Ce fut un Vaisseau d'or, dont les flancs diaphanes,  
Révélaient des trésors que les marins profanes,  
Dégout, Haine, et Névrose, entre eux ont disputé.

'Que reste-t-il de lui dans la tempête brève?  
Qu'est devenu mon coeur, navire déserté?  
Hélas! Il a sombré dans l'abîme du rêve!—

EMILE NELLIGAN.

## Les fiancés des catacombes.

La nuit pèse sur Rome et l'heure est avancée,  
L'amphithéâtre est vide et le peuple-roi dort  
Mais dans la Catacombe où s'exile la mort,  
Faustus, près de l'autel attend sa fiancée  
Ils sont, tous deux, les fils des saints qui dorment-là,  
Avec leur foi vaillante, ils ont leur vie austère  
Ils sont nés dans le Christ au même baptistère  
Et Faustus, à l'autel attend Donatilla.  
Même en ces temps de deuil et de sanglant orage,  
Le bonheur peut fleurir sur leur âpre chemin.  
Ils iront, fiers et purs en se donnant la main:  
Ils n'auront qu'un seul coeur, mais un double courage.  
Donatilla, ce soir, à Faustus va s'unir;  
Et le doux vétéran des luttes de l'Eglise,  
Que sa voix et son sang, tour à tour fertilise,  
Urbain le saint évêque est venu les bénir.  
Il est là, revêtu de sa robe de fête:  
Il prie en appuyant son front sur un tombeau.  
Lui-même, il a voulu que l'autel fût plus beau,  
Pour cette heure du ciel que le Seigneur a faite.  
Et dans la Catacombe on a semé des fleurs;  
Sur les corps des martyrs les palmes s'amoncellent,  
Près des fioles de sang les lampes étincellent;  
La pourpre au tuf blanchâtre a prêté ses couleurs.  
Urbain prie; et Faustus vient et va; joie et crainte  
S'agitent à la fois dans son coeur de vingt ans.  
Donatilla se fait attendre bien longtemps...  
Il écoute; aucun bruit dans l'obscur labyrinthe.  
Quand donc, là-bas, au fond de ces couloirs étroits,  
Brilleront les flambeaux précédant l'humble escorte.  
Faustus se trouble; en vain le pontife l'exhorte,  
Il parle en vain de paix, il montre en vain la croix.  
"Père Donatilla?...  
—Non, ne doute point d'elle."  
—"Elle aura craint la nuit, les passants"—Non, chrétien  
Son coeur est intrépide, il est digne du tien.  
—"Aurait-elle oublié?"...  
—"Non son coeur est fidèle."

Un bruit sourd et lointain résonne; un bruit de pas.  
Dans les longs corridors le bruit se précipite:  
Faustus s'avance, il tremble, il vit. Son coeur palpite.  
Mais le bruit continue et ne s'approche pas.  
Ce sont des coups frappés dans le tuf que l'on creuse;  
C'est la pioche de fer qu'on entend retentir:  
On taille un *loculus* pour un frère martyr.  
Faustus frémit, il pleure; et de sa main fiévreuse  
Saisit la main du prêtre et la pose à son front:  
"Il est en feu, dit-il ainsi que ma pensée;  
Nos yeux ne verront point, ce soir ma fiancée.  
—Espère encore, mon fils; ce soir, ils la verront  
Faustus marche au hasard; au hasard il regarde  
Les symboles de foi gravés par le fossor:  
Le poisson, les cinq pains, l'oiseau qui prend l'essor,  
Le bon Pasteur... "Pasteur divin, viens, sauve, garde,  
Amène à ton autel cette enfant que j'attends;  
"O Christ.."

Mais tout à coup, au fond des couloirs sombres,  
Des torches de santal ont dissipé les ombres:  
Quelle foule, des voix, des hymnes éclatants;  
Un immense cortège emplit les galeries:  
Des diacres, des vieillards, des vierges. A la main  
Ils tiennent des lauriers qu'ou effeuille en chemin,  
Ou des gerbes de lis, et des branches fleuries,  
—"Voici l'instant de Dieu que ton âme appela"  
Dit Urbain. Et Faustus médite un doux reproche  
Quand un diacre à grands pas fend la foule, s'approche,  
Et tourné fers Faustus.. "Voici Donatilla..."  
A Faustus lève ses yeux où rayonne la joie.  
Au milieu des flambeaux et des fleurs, à l'écart,  
Des fossores, bras nus, soulèvent un brancard;  
Quel fardeau portent-ils dans la pourpre et la soie?..  
Le cortège fait place; ils marchent vers l'autel,  
Et le diacre: "Faustus, que ta foi te soutienne..  
Voici Donatilla.. mais martyre chrétienne  
Dont le Christ est la vie et l'époux immortel.  
Elle vient d'achever sa victoire bénie,  
De laisser les bourreaux de César et l'enfer;  
Sous la dent des lions, sous les ongles de fer,  
Sa lèvre a prononcé ton nom dans l'agonie.  
A prix d'or, j'ai sauvé son corps, cueilli son sang  
Témoignages de Dieu, triomphantes reliques.....



D'abord, je l'entends, ferme et masculine,  
Mais à l'unisson, le sexe opposé  
Reprend le dessus, et vite écrasé  
L'humble visiteur renonce, s'incline...  
Et je n'entends plus la voix masculine.

Et puis tout à coup, sans raison, pour rien,  
—Il leur faut si peu pour être amusées,—  
Un rire enfantin partant en fusées,  
Nait, grandit et meurt, sans qu'on sache bien  
Quelle en est la cause ou, si c'est pour rien.

Et puis, tout à coup, ô joie, un silence, —  
Non, une arrivée, ou bien un départ.  
"Bonjour! au revoir!..." et puis sans retard  
L'éternel babill reprend, recommence,  
Il faut rattraper le petit silence.

Et les langues, vont, les langues toujours  
Vont, vont, vont, et l'eau bouillonne et chantonne  
Dans le samovar son bruit monotone,  
Le thé! vain prétexte à ces vains discours,  
Et les langues vont, vont, vont, vont toujours.

L'heure cependant vient, l'heure bénie,  
Où le bruit des voix cesse peu à peu.  
Trois, puis deux, puis rien... serait-ce, ô mon Dieu  
Le dernier soupir de la symphonie,  
Toucherais-je enfin à l'heure bénie?

Soudain: "Quel plaisir de vous trouver là...  
Si tard! je craignais... sept heures passées...  
Chère... excusez-moi... des courses pressées,  
Un petit quart d'heure, et je pars... voilà"  
Huit heures sonnant, elle est encore là.

Tous les vendredi, madame est chez elle,  
Madame reçoit chaque vendredi.  
Chaque vendredi m'arrive assourdi,  
A travers le mur, un bruit de crécelle;  
C'est vendredi, madame est chez elle.

JACQUES NORMAND.

## Le doigt de la femme.

---

Dieu prit sa plus molle argile  
Et son plus pur kaolin,  
Et fit un bijou fragile,  
Mystérieux et câlin.

Il fit le doigt de la femme,  
Chef-d'oeuvre auguste et charmant,  
Ce doigt fait pour toucher l'âme  
Et montrer le firmament.

Il mit dans ce doigt le reste  
De la lueur qu'il venait  
D'employer au front céleste  
De l'heure où l'aurore naît.

Il y mit l'ombre du voile,  
Le tremblement du berceau,  
Quelque chose de l'étoile,  
Quelque chose de l'oiseau.

Le Père qui nous engendre  
Fit ce doigt mêlé d'azur,  
Très fin pour qu'il restât tendre,  
Très blanc pour qu'il restât pur.

Et très doux, afin qu'en somme  
Jamais le mal n'en sortit,  
Et qu'il put sembler à l'homme  
Le doigt de Dieu, plus petit.

Il en orna la main d'Eve,  
Cette frêle et chaste main  
Qui se pose comme un rêve  
Sur le front du genre humain.

Cette humble main ignorante,  
Guide de l'homme incertain,  
Qu'on voit trembler, transparente.  
Sur la lampe du destin.

Oh! dans ton apothéose,  
Femme, ange aux regards baissés,  
La beauté, c'est peu de chose,  
La grâce n'est pas assez.

Il faut aimer. Tout soupire,  
L'onde, la fleur, l'alcyon;  
La grâce n'est qu'un sourire,  
La beauté n'est qu'un rayon.

Dieu qui veut qu'Eve se dresse  
Sur notre rude chemin,  
Fit pour l'amour la caresse,  
Pour la caresse ta main.

Dieu, lorsque ce doigt qu'on aime  
Sur l'argile fut conquis,  
S'applaudit, car le Suprême  
Est fier de créer l'exquis.

Ayant fait ce doigt sublime,  
Dieu dit aux anges: Voilà!  
Puis s'endormit dans l'abîme;  
Le diable alors se réveilla.

Dans l'ombre où Dieu se repose,  
Il vint, noir sur l'orient,  
Et tout au bout du doigt rose  
Mit un ongle en souriant.

VICTOR HUGO

## Moisson d'épées.

Dans le bourg sur la Loire, on conte que naguère  
La Pucelle passa sur sa jument de guerre  
Et dit aux habitants: "Armez-vous et venez."  
Un échevin, suivi de vieillards consternés,  
Lui répondit: "Hélas! pauvres gens que nous sommes!  
Les Anglais ont tué les meilleurs de nos hommes.  
Hier ils étaient ici. Le cheval de Talbot  
Dans le sang de nos fils a rougi son sabot  
Seuls nous leur survivons, vieux, orphelins et veuves,  
Et notre cimetière est planté de croix neuves."  
Mais la brave Lorraine, aux regards triomphants,  
S'écria: "Venez donc, les vieux et les enfants!"  
L'homme reprit, les yeux aveuglés par les larmes:  
"Hélas! les ennemis ont pris toutes nos armes,  
La dague avec l'estoc, les flèches avec l'arc.  
Nous voudrions vous suivre, ô bonne Jeanne d'Arc!  
Mais nous n'avons plus même un couteau."

La Pucelle

Joignit alors les mains, tout en restant en selle,  
Et quand elle eut prié:

"Tu m'as bien dit, je crois,

Que votre cimetière était rempli de croix?

—Je l'ai dit.

—Eh bien donc, allons au cimetière."

Et la vierge, entraînant la foule tout entière  
Où déjà plus d'un front rougissait de remords,  
Piqua sa jument blanche et vint au champs des morts.  
Or, monsieur Saint Michel exauça la prière  
Que murmurait tout bas la naïve guerrière;  
Et, quand elle arriva dans le lieu du repos,  
Les croix, que l'on avait, pour ces nombreux tombeaux,  
Faites hâtivement de deux branches coupées,  
Par miracle et soudain devinrent des épées,  
Et le soleil brillait sur leur garde de fer,  
Si bien qu'en ce moment chaque tombe avait l'air,  
Avec l'ordre du ciel étant d'intelligence,  
De présenter une arme et d'implorer vengeance.

Alors Jeanne aux chrétiens à ses pieds prosternés



D'une façon ou bien d'une autre—Mais tous deux nous avions  
 Ne sachant quelle était la nôtre compris  
 Nous nous aimions sans plus  
 Le premier, il se mit à rire.  
 chercher. Et moi, tout bas, je m'avouais,  
 Moi du moins.—Le coeur tout  
 Que tout en ouvrant ma fenêtre,  
 tremblant Sans y prendre garde peut-être,  
 Je vins donc ouvrir ma fenêtre— C'était à lui que je pensais.  
 Puis je regardais lentement, Saint Valentin nous unissait.—  
 Quand je vis devant moi paraître— D'aucun peut-être en cette affaire,  
 Qui?...Précisément!—mon cousin Diront que notre coeur l'aidait  
 "J'attends ici ma Valentine, Croyez toujours et laissez faire,  
 Et vous?"—"Moi, j'attends C'est grâce à lui que le cousin  
 Valentin"... Sût le secret de sa cousine;—  
 Et nous demeurâmes surpris Et s'il épousa Valentine,  
 Ne trouvant d'abord rien à dire. C'est grâce à la Saint Valentin.

FERNAND BEISSIER

---

## Les caresses.

---

Les caresses des yeux sont les plus adorables;  
 Elles apportent l'âme aux limites de l'être,  
 Et livrent des secrets autrement ineffables,  
 Dans lesquels seuls le fond du coeur peut apparaître.

Les baisers les plus purs sont grossiers auprès d'elles  
 Leur langage est plus fort que toutes les paroles;  
 Rien n'exprime que lui les choses immortelles  
 Qui passent par instant dans nos êtres frivoles.

Lorsque l'âge a vieilli la bouche et le sourire,  
 Dont le pli, lentement s'est comblé de tristesses,  
 Elles gardent encor leurs limpides tendresses;  
 Faites pour consoler, enivrer et séduire

Elles ont les douceurs, les ardeurs et les charmes!  
 Et quelle autre caresse a traversé des larmes?

AUGUSTE ANGELLIER.

## La joie triste

Quand des entrailles de la terre,  
Le premier homme fut éclos,  
Les zéphirs eurent des sanglots  
Et le ciel pleura ce mystère  
—Noël! chantèrent les torrents,  
—Noël! dit le bois plein de gloses,  
Et l'on crut voir du coeur des

roses,  
Monter des hymnes odorants.  
Tout acclamait le nouvel être,  
Les agneaux blancs léchaient  
ses mains,  
Les arbres fleuris des chemins  
Se penchaient pour mieux le  
connaître.  
—A toi nos chants! disaient les  
nids.

A toi nos fruits, disaient les  
branches  
Et les lis pleins d'extases  
blanches,  
S'inclinaient sur ses pieds bénis.  
C'est pour toi, dirent les abeilles  
Que nous distillerons le miel;  
—C'est pour toi murmura le ciel  
Que je ferai mûrir les treilles.

—C'est pour toi que l'astre luira,  
Pour toi que tournera le monde,  
Pour toi, qu'un jour Eve la blonde,  
Eve la fleur de chair, naîtra!  
Et les bois lui faisaient hommage  
De leurs chansons, et le soleil  
Semblait à l'horizon vermeil  
Se prosterner comme un Roi

Mage.  
Alors, par les vallons chantants,  
Par les champs tapissés de  
mousse,  
Vint une fée allègre et douce

Au manteau couleur de printemps.  
Elle cueillit dans la vesprée,  
Des ailes, des rayons des fleurs,  
Et de ses doigts ensorceleurs,  
En fit une liqueur pourprée.  
Puis inclinant son joli front  
Devant le nouveau-né candide,  
Elle offrit sa liqueur limpide  
Dans la coupe d'un liseron.  
—Buvez, dit-elle, mon beau sire,  
Buvez mon breuvage si doux!  
Dieu le fit composer pour vous:  
Chaque goutte donne un sourire.  
Mais, par les rocs noirs et  
poudreux,

Advint tout à coup une fée  
Boiteuse, bossue, attifée  
D'un ample manteau ténébreux.  
—Sire, dit-elle avec vacarme,  
Buvez mon breuvage si doux!  
Dieu le fit composer pour vous:  
Chaque goutte donne une larme!  
Alors un ange de pitié  
Se laissa choir des cieux

tragiques,  
Il prit les deux liqueurs magiques  
Et les mélangea par moitié.  
Et l'homme but goutte après

goutte,  
Ce mélange mystérieux.  
Et l'ange regagna les cieux.  
Et c'est pour ce motif sans doute  
Que l'homme heureux dans sa  
douleur

Trouve partout joie et martyre,  
Au fond de tout pleur un sourire  
Au fond de tout sourire un pleur.

JEAN RAMEAU.

## La robe

---

Dans l'étroite mansarde où glisse un jour douteux  
La femme et le mari se querellaient tous deux.  
Il avait, le matin, dormi cuvant l'ivresse,  
Et s'éveillait, brutal, mécontent, sans caresse,  
Le regard terne encore, et le geste alourdi,  
Quand l'honnête ouvrier se repose, à midi.  
Il avait faim; sa femme avait oublié l'heure;  
Tout n'était que désordre aussi dans sa demeure;  
Car le coupable, usant d'un stupide détour,  
S'empresse d'accuser pour s'absoudre à son tour!  
"Qu'as-tu fait? d'où viens-tu? réponds-moi. Je soupçonne  
Une femme qui sort et toujours m'abandonne"  
—"J'ai cherché du travail: car, tandis que tu bois,  
Il faut du pain pour vivre, et, s'il gèle, du bois!"  
—"Je fais ce que je veux!" — "Donc, je ferai de même!"  
—"J'aime ce qui me plaît!" — "Moi, j'aimerai qui m'aime"  
—"Misérable!... " Et soudain, des injures, des cris,  
Tout ce que la misère inspire aux coeurs aigris;  
Avec des mots affreux mille blessures vives;  
Les regrets du passé, les mornes perspectives,  
Et l'amer souvenir d'un grand bonheur détruit.  
Mais l'homme, tout à coup: "A quoi bon tout ce bruit?  
J'en suis las! tous les jours, c'est dispute nouvelle,  
Et c'est par trop souvent me rompre la cervelle.  
Beau ménage vraiment que le nôtre après tout!  
Je prends, à vivre ainsi l'existence en dégoût.  
Rien ne m'attire plus dans cette chambre sombre  
Où la chance est mauvaise, où des malheurs sans nombre  
M'ont accablé." La femme aussitôt; "Je t'entends.  
Eh bien, séparons-nous! d'ailleurs, voilà longtemps  
Que nous nous menaçons."—"C'est juste!"—"En  
conscience  
J'ai déjà trop tardé."—"J'eus trop de patience.  
Une vie impossible!"—"Un martyr!"—"Un enfer!"  
—"Va-t'en donc! dit la femme, ayant assez souffert;  
Garde ta liberté; moi, je reprends la mienne!  
C'est assez travailler pour toi. Quoi qu'il advienne.  
J'ai mes doigts, j'ai mes yeux: je saurai me nourrir  
Va boire! tes amis t'attendent; va courir  
Au cabaret! le soir, dors où le vin te porte!"

Je ne t'ouvrirai plus, ivrogne, cette porte.  
—“Soit. Mais supposes-tu que je vais te laisser  
Les meubles, les effets, le linge, et renoncer  
A ce qui me revient dans le peu qui nous reste,  
Emportant, comme un gueux, ma casquette et ma veste.  
De tout ce que je vois il me faut la moitié.  
Partageons. C'est mon bien,”—“Ton bien? quelle pitié!  
Qui de nous pour l'avoir montra plus de courage?  
O pauvre mobilier, que j'ai cru mon ouvrage!  
N'importe! je consens encore à partager:  
Je ne veux rien de toi, qui m'es un étranger!”  
Et les voilà prenant les meubles, la vaisselle,  
Examinant, pesant; sur leur front l'eau ruiselle;  
La fièvre du départ a saisi le mari;  
Muet, impatient, et sans rien d'attendri,  
Ouvrant chaque tiroir, bousculant chaque siège,  
Il presse ce travail impie et sacrilège  
Tout est bouleversé dans le triste taudis,  
Dont leur amour peut-être eût fait un paradis.  
Confusion sans nom, spectacle lamentable!  
Partout sur le plancher, sur le lit, sur la table  
Entasse les objets et se choisit se part.  
“Prends ceci; moi cela!”—“Toi, ce verre; moi, l'autre!”  
—“Ces flambeaux, partageons!”—“Ces draps, chacun le  
nôtre!”

Et tous deux consumaient, en s'arrachant leur bien,  
Ce divorce du peuple, où la loi n'est pour rien,  
Le partage tirait à sa fin; la journée,  
Froide et grise, attristait cette tâche obstinée,  
Quand soudain l'ouvrier, dans le fond d'un placard,  
Sur une planche haute, aperçoit à l'écart  
Un vieux paquet noué, qu'il ouvre et qu'il déplie.  
“Qu'est-ce cela? dit-il; du linge qu'on oublie?  
Voyons!... des vêtements?... une robe?... un bonnet!...”  
Leur regard se rencontre, et chacun reconnaît,  
Intactes et dormant sous l'oubli des années,  
D'une enfant qui n'est plus les reliques fanées.  
Ils s'arrêtent tous deux, interdits et sans voix;  
Leur coeur est traversé d'un éclair d'autrefois;  
Leur fille en un instant revit là, tout entière,  
Dans sa première robe, hélas! et sa dernière.  
“C'est à moi, c'est mon bien!” dit l'homme en la pressant.  
—“Non, tu ne l'auras pas, dit-elle, pâlisant;  
Non; c'est moi qui l'ai faite et moi qui l'ai brodée...”

—“Je la veux.”—“Non, jamais! pour moi je l'ai gardée  
Et tu peux prendre tout! laisse-moi seulement,  
Pour l'embrasser toujours ce petit vêtement.  
O cher amour! pourquoi Dieu l'a-t-il rappelée,  
Depuis trois ans tantôt qu'elle s'en est allée,  
Si bonne et si gentille?... Ah! depuis son départ,  
Tout a changé pour moi; maintenant c'est trop tard!”

Et, d'un pas chancelant, elle prit en silence  
Les 'objets, qu'il lâcha sans faire résistance.  
Elle arrêta longtemps sur ces restes sacrés,  
Immobile et rêvant, ses yeux désespérés;  
Embrassa lentement l'étroite robe blanche,  
Le petit tablier, le bonnet du dimanche;  
Puis, dans les mêmes plis, comme ils étaient d'abord,  
Sombre, elle enveloppa les vêtements de mort,  
En murmurant tout bas: “Non! non! c'est trop d'injure!  
Tu te montres trop tard!”—“Trop tard? En es-tu sûre?  
Dit l'homme en éclatant: et puisque notre enfant  
Vient nous parler encore, et qu'elle nous défend  
De partager la robe où nous l'avons connue  
Et que pour nous gronder son âme est revenue,  
Veux-tu me pardonner? je ne veux plus partir!”

Il s'assit. De ses yeux coulait le repentir.  
Elle courut à lui: “Tu pleures?... ta main tremble?...”  
Et tous deux, sanglotant, dirent: “Restons ensemble!”

ENGÈNE MANUEL.

---

## Un mot d'enfant.

---

J'adore les enfants, tout haut devant eux-mêmes,  
Et voyez si j'ai tort, un marmot m'entendit  
Et de son air câlin: “Monsieur, puisque tu m'aimes,  
Je te promets, dit-il,, de te donner un nid.”

Un nid! sentez-vous bien quelle divine chose?  
Cet ingénu trésor l'appréciez-vous bien?  
Un enfant dont le cœur pas plus gros qu'une rose  
Peut tenir dans un nid, fait ce présent au mien,

A quelque ambitieux qui hante la chimère  
 De graver à jamais son nom dans le granit,  
 Un oiseau tiède encor des ailes de sa mère,  
 Offre tout simplement, pour don suprême, un nid.  
 Un nid! C'est la chaleur intime et le murmure,  
 La tendresse et l'espoir dans l'ombre palpitant,  
 C'est le libre bonheur bercé par la ramure,  
 Bonheur bien enfoui, voisin du ciel pourtant!  
 Un nid, mon cher enfant, il me vient une larme,  
 Tant ce petit mot-là m'est allé droit au coeur,  
 Comme un chatouillement dont on souffre avec charme  
 De mes vœux fatigués, il émeut la langueur.  
 Ce mot a rencontré dans l'infini de l'âme,  
 Une oasis profonde et soudain découvert  
 La source où se répand la fraîcheur sur la flamme  
 Et fait pour un moment oublier le désert.  
 Enfant, prends-moi la main, je me sens seul au monde  
 J'approuve les yeux clos ton choix que Dieu bénit,  
 Des vierges, sur les prés dansent là-bas la ronde,  
 Choisis-moi la colombe et j'accepte le nid.

SULLY PRUDHOMME.

---

## Ange perdu

---

Un petit ange à face ronde  
 Là-haut, d'un vol sûr encor,  
 Loin des rangs de la troupe  
 blonde,  
 Avait pris son premier essor;  
 Mais en sa fuite solitaire,  
 Dépassant les confins du ciel,  
 Il était tombé sur la terre  
 L'imprudent petit Gabriel.  
 Par ce triste monde où l'on doute  
 Où règnent les vices maudits,  
 Il cherchait vainement la route,  
 Qui reconduit au paradis.  
 Fatigué, l'aile presque morte

Il se désespérait déjà,  
 Quand d'un chaume il ouvrit la  
 porte,  
 Et furtivement s'y logea.  
 Il y vit une jeune fille  
 Qui mains jointes, avec ferveur  
 Priait pour toute sa famille  
 Devant l'image du Sauveur.  
 Et ce fut un trait de lumière!  
 L'ange, heureux comme à l'ho-  
 sanna  
 Suivit la candide prière  
 Qui, droit au ciel le ramena.

PROSPER DELAMARE.

## La carpe et les carpillons

---

“Prenez garde, mes fils, cotoyez moins le bord,  
Suivez le fond de la rivière;  
Craignez la ligne meurtrière,  
Ou l'épervier plus dangereux encore.”  
C'est ainsi que parlait une carpe de Seine  
A de jeunes poissons qui l'écoutaient à peine.  
C'était au mois d'avril: les neiges, les glaçons.  
Fondus par les zéphirs, descendaient des montagnes;  
Le fleuve enflé par eux s'élève à gros bouillons  
Et déborde dans les campagnes.  
“Ah! ah! criaient les carpillons,  
Qu'en dis-tu, carpe radoteuse?  
Crains-tu pour nous les hameçons?  
Nous voilà citoyens de la mer orageuse;  
Regarde, on ne voit plus que les eaux et le ciel;  
Les arbres sont cachés sous l'onde;  
Nous sommes les maîtres du monde:  
C'est le déluge universel.  
—Ne croyez pas cela, répond la vieille mère;  
Pour que l'eau se retire il ne faut qu'un instant.  
Ne vous éloignez pas, et, de peur d'accident,  
Suivez, suivez toujours le fond de la rivière.  
—Bah! disent les poissons, tu répètes toujours  
Mêmes discours,  
Adieu, nous allons voir notre nouveau domaine.”  
Parlant ainsi, nos étourdis  
Sortent tous du lit de la Seine,  
Et s'en vont dans les eaux qui couvrent le pays.  
Qu'arriva-t-il? les eaux se retirèrent,  
Et les carpillons demeurèrent:  
Bientôt ils furent pris  
Et frits.

Pourquoi quittèrent-ils la rivière?  
Pourquoi? je le sais trop, hélas!  
C'est qu'on se croit toujours plus sage que sa mère,  
C'est qu'on veut sortir de sa sphère.  
C'est que... C'est que... Je ne finirais pas.

FLORIAN.

## La veillée

---

Dès que son fiancé fut parti pour la guerre,  
Sans larmes dans les yeux ni désespoir vulgaire,  
Irène de Grandfief, la noble et pure enfant,  
Revêtit les habits qu'elle avait au couvent,  
La robe noire avec l'étroite pèlerine  
Et la petite croix d'argent sur la poitrine.  
Elle ôta ses bijoux, ferma son piano,  
Et gardant seulement à son doigt cet anneau,  
Seul souvenir du soir de printemps où, ravie,  
Au vicomte Roger elle engagea sa vie,  
Aveugle, à ce qu'on fait et sourde à ce qu'on dit,  
Près du foyer, stoïque et pâle, elle attendit.  
Roger, quand il connut la première défaite,  
Comme un heureux qu'on trouble au milieu d'une fête,  
Soupira, mais agit en homme brave et prompt.  
Prenant congé d'Irène, et coupant sur son front  
Une boucle de fins cheveux, il l'avait mise  
Dans un médaillon d'or porté sous la chemise;  
Puis, sans qu'on le retint ni qu'on le retardât,  
Il s'était engagé comme simple soldat.

On sait trop ce que fut cette guerre.

Impassible

Et de l'absent aimé parlant le moins possible,  
Irène, tous les jours, à l'heure où le piéton  
Descendait, sac au dos, la route du canton,  
Le regardait venir assise à la fenêtre;  
Et lorsqu'il s'éloignait sans déposer de lettre,  
Elle étouffait un long sanglot; et c'était tout.

Le vicomte écrivait; et jusqu'au milieu d'août,  
Irène n'eut pas l'âme encor trop alarmée.  
Enfin il fut bloqué dans Metz avec l'armée;  
Et sachant seulement d'un fuyard de là-bas  
Qu'il n'avait point péri dans les premiers combats,  
Irène, devant tous domptant ses pleurs rebelles,  
Eut le courage alors de vivre sans nouvelles.  
On la vit devenir plus pieuse qu'avant;  
Elle passait sa vie à l'église; et souvent  
Elle allait visiter les pauvres du village,

Parlant plus longuement et donnant davantage  
A ceux dont les enfants par la guerre étaient pris.  
C'était le temps affreux du siège de Paris;  
Gagnant toute la France ainsi qu'une gangrène,  
L'invasion touchait presque au château d'Irène;  
Des uhlands fourrageaient dans le pays voisin.  
Le curé de l'endroit et le vieux médecin  
Avait beau, chaque soir, au foyer de famille,  
Ne parler que de mort devant la jeune fille,  
Elle n'avait au coeur aucun pressentiment.  
—Roger était à Metz avec son régiment;  
A sa dernière lettre il était sans blessure;  
Il vivait, il devait vivre; elle en était sûre.  
—Et, forte de l'espoir des fidèles amours,  
Le chapelet aux doigts, elle attendait toujours.  
Un matin, elle fut en sursaut réveillée.  
Là-bas, au bout du parc, sous l'épaisse feuillée,  
Des coups de feu pressés annonçaient l'ennemi.  
La noble enfant rougit d'abord d'avoir frémit;  
Elle voulait, ainsi que Roger, être brave.  
Comme s'il ne se fût rien passé de plus grave,  
Calme, elle s'habilla, puis, ayant achevé  
Sa prière du jour sans omettre un Ave,  
Descendit au salon, le sourire à la bouche.

Ce n'était presque rien, une simple escarmouche.  
Des soldats bavarois, venus en éclaireurs  
Et brusquement surpris par quelques francs-tireurs,  
S'enfuyaient. Tout, au loin, rentrait dans le silence.

"Il faudrait établir, dit-elle, une ambulance."

En effet, on avait justement ramassé  
Sur le lieu du combat un officier blessé,  
Un Bavarois, le cou traversé d'une balle;  
Et quand on apporta ce grand jeune homme pâle,  
Les yeux clos, et saignant sur un vieux matelas,  
Sans trembler d'un frison, sans pousser un hélas,  
Irène le fit mettre avec sollicitude  
Dans la chambre où Roger demeurait d'habitude,  
Quand, pour faire sa cour, il venait au château.  
Elle porta dehors la veste et le manteau  
Tout noirs de sang, pendant qu'on couchait le malade,  
Gronda le vieux valet qui prenait l'air maussade  
Et qui ne montrait pas assez d'empressement,

Et, quand le docteur fit le premier pensement,  
L'assista de ses mains ainsi qu'une soeur grise.  
Enfin quand, le regard tout rempli de surprise  
Et de reconnaissance heureuse, le blessé  
Ce fut parmi les doux oreillers affaissé,

Elle s'assit devant cette tête assoupie,  
Demanda du vieux linge et fit de la charpie.  
—C'était ainsi qu'Irène entendait le devoir.  
Le soir du même jour, le docteur vint revoir  
Son malade, et faisant étrangement la moue,  
Il dit entre ses dents:

“Oui, le sang à la joue,  
Le pouls trop vif... Allons! une mauvaise nuit...  
La fièvre, le délire et tout ce qui s'ensuit!

—Mourra-t-il? dit Irène, un frisson sur la lèvre.

—Qui sait? Je vais tâcher de couper cette fièvre.  
Cette formule-ci souvent a du succès.  
Mais il faut que quelqu'un observe les accès,  
Le veille jusqu'au jour et le soigne avec zèle.

—Je suis prête, docteur.

—Non pas, mademoiselle.  
L'un de vos gens peut bien... —Non docteur, car Roger  
Peut-être est prisonnier, malade, à l'étranger.  
S'il lui fallait les soins que ce blessé demande,  
Je voudrais qu'il les eût des mains d'une Allemande.

—Soit! dit le vieux docteur en lui tendant la main.  
Vous allez donc veiller ici jusqu'à demain.  
Il suffit d'un accès de fièvre pour qu'il meure;  
Donnez la potion de quart d'heure en quart d'heure.  
Au jour je reviendrai pour juger de l'effet.”

Puis il partit, laissant Irène à ce chevet.

Elle était là, depuis une minute à peine,  
Lorsque le Bavarois, se tournant vers Irène,  
Et sur la jeune fille ouvrant l'oeil à demi:

“Ce médecin, dit-il, me croyait endormi;  
Mais j'ai tout entendu. Merci, mademoiselle,

Merci du fond du coeur, moins pour moi que pour celle  
A qui vous me rendez et qui m'attend là-bas!"  
Elle lui répondit:

Ne vous agitez pas.

Dormez, C'est du repos que dépend votre vie

—Non, reprit-il, il faut d'abord que je confie

Le secret que j'ai là; car la mort peut venir.

J'ai fait une promesse et je veux la tenir.

—Parlez donc, dit Irène, et soulagez votre âme.

—La guerre... Non, la guerre est une chose infâme!

C'était le mois dernier, sous Metz... j'eus le malheur

De tuer un Français...."

Pour cacher sa pâleur,

Irène de la lampe abaissa la lumière.

Il reprit:

"Nous allions surprendre une chaumière  
Où les vôtres s'étaient fortifiés. Ce fut  
Comme font les chasseurs quand ils vont à l'affut.  
Vers le poste français, par une nuit très sombre,  
L'arme prête, muets nous nous glissons en nombre,  
Le long des peupliers disposés en rideaux.  
J'enfonçai, le premier, mon sabre dans le dos  
Du soldat qui faisait sentinelle à la porte;  
Il tombe sans avoir même crié main-forte;  
Nous prenons la mesure et tout est massacré!"  
Irène se cacha les yeux.

"Tout effaré

Du combat, je sortais de ce lieu de carnage,  
Quand la lune soudain déchirant un nuage  
Me fit voir, éclairé de son pâle reflet,  
Un soldat se tordant par terre et qui râlait,  
Le soldat que mon sabre avait percé, le même  
Me sentant pris pour lui d'une pitié suprême,  
Je me mis à genoux, voulant le secourir:  
Mais il me dit: "Il est trop tard... Je vais mourir....  
Vous êtes officier..., gentilhomme peut-être!...  
—Oui. Que puis-je pour vous?—Seulement me promettre  
De renvoyer ceci, dit-il en saisissant  
Un médaillon caché dans sa poitrine en sang,  
A... "Mais son dernier souffle emporta sa pensée;  
Le nom de son amante ou de sa fiancée  
Par le pauvre Français ne fut pas achevé.  
En voyant un blason sur le bijou gravé,

Je l'emportai, gardant pour plus tard l'espérance  
De découvrir parmi la noblesse de France  
La femme à qui revient ce legs du soldat mort.  
Le voici, gardez-le; mais jurez-moi d'abord,  
Si la mort ne doit pas ici me faire grâce,  
Que vous accomplirez ce devoir à ma place."  
Et sur le médaillon offert par l'étranger  
Irène reconnut le blason de Roger.  
Alors, le coeur tordu d'une douleur mortelle;  
"Je le jure, monsieur. Dormez en paix!" dit-elle.  
Le blessé, soulagé d'avoir fait cet aveu,

S'est assoupi. Le sein palpitant, l'oeil en feu,  
Irène près de lui reste debout, sans larmes.

Oui, son amant est mort, Ce sont bien là ses armes,  
C'est bien là son blason aussi fameux qu'ancien,  
Et le sang qui noircit ce bijou, c'est le sien!  
Ce n'est pas d'une mort héroïque et guerrière  
Qu'a succombé Roger, mais frappé par derrière,  
Sans pouvoir appeler ses amis, sans crier;  
Et cet homme qui dort là, c'est son meurtrier!  
C'est bien son meurtrier; il s'est vanté de l'être,  
D'avoir frappé Roger dans le dos, comme un traître;  
Et maintenant il dort son lourd sommeil épais,  
Et c'est à lui qu'Irène a dit: "Dormez en paix!"  
Et, comme une suprême et cruelle ironie,  
Elle doit de ce front écarter l'agonie,  
Rester à ce chevet jusqu'au soleil levant,  
Comme une bonne mère auprès de son enfant:  
Elle doit lui verser de quart d'heure en quart d'heure  
Le remède prescrit pour empêcher qu'il meure;  
Cet homme y compte bien; il repose, abrité  
Sous le toit protecteur de l'hospitalité;  
Le flocon qui contient sa vie est sur la table,  
Il attend!... N'est-ce pas que c'est épouvantable?

Quoi! lorsqu'elle se sent lentement envahir  
Par tout ce que contient d'affreux le mot: hair;  
Lorsque gronde en son sein la colère terrible  
Qui dirige le bras de Jahel, dans le Bible,  
Quand elle cloue au sol le front de Sisara,  
Cet Allemand maudit, elle le sauvera!  
Allons donc! On n'est pas à ce point généreuse!  
Quand elle cède presque à la pensée affreuse,

A l'atroce désir de tirer du fourreau  
Le sabre avec lequel a frappé le bourreau  
Et dont brille en un coin le lourd pommeau de cuivre,  
Pour obéir aux vains préjugés et pour suivre  
On ne sait quel devoir et quel respect humain,  
Elle-même mettra dans cette horrible main  
Par qui toute sa joie ici-bas fut ravie,  
Le repos, le sommeil, la guérison, la vie!  
Jamais! Cette fiole, elle va la briser.  
Mais non, c'est inutile. Elle n'a qu'à laisser  
S'accomplir le destin; pour servir sa vengeance:  
Il semble qu'avec elle il soit d'intelligence:  
Ce malade, elle n'a qu'à le laisser mourir...  
Oui, le remède est là qui pourrait le guérir.

Mais ne peut-elle pas s'être, une heure, endormie?  
Puis elle fond en pleurs et s'écrie: "Infamie!"  
Et la lutte durait encor, quand l'Allemand,  
Tiré de son sommeil par un gémissement,  
S'agita dans un rêve, et, fiévreux, dit: "A boire!"  
Irène alors leva vers le vieux Christ d'ivoire  
Suspendu sur le mur, à la tête du lit,  
Un sublime regard de martyr, et pâlit,  
Puis, l'oeil toujours fixé sur le Dieu du Calvaire,  
Versa le contenu du flacon dans un verre,  
Et délicatement fit boire le blessé.  
Seigneur, vous avez vu, seul, ce qui s'est passé  
Au chevet de ce lit, dans ces heures funèbres.

Lorsque l'Esprit du mal parla dans ces ténèbres,  
Vous qui fûtes conduit au désert par Satan  
Et n'avez qu'à la fin pu lui dire: "Va-t'en!"  
Vous pardonnez, Seigneur, à cette âme tentée,  
Lorsque l'épreuve enfin fut par elle acceptée,  
Vous seul étiez témoin et vous seul approuviez!  
Vous souvenant alors du Mont des Oliviers,  
Où frémissant devant l'approche du supplice,  
Vous disiez: "O mon père, éloignez ce calice!"  
Vous avez eu pitié de ce coeur trop puni,  
Seigneur, et je suis sûr que vous avez béni!  
Mais quand le médecin, qui revint vers l'aurore,  
La vit près du blessé, le faisant boire encore  
Et soutenant le verre avec ses doigts tremblants,  
Il s'aperçut qu'Irène avait les cheveux blancs.

FRANÇOIS COPPEE.

## L'amour frileux.

L'hiver avait pris son quartier  
Et la nature semblait morte.  
J'étais seul près de mon foyer  
Lorsqu'on vint frapper à ma porte:  
"Qui est là?—C'est moi, me dit-on,  
A votre feu faites-moi place,  
C'est moi le petit Cupidon.  
Ouvrez-vite, le froid me glace!"

—"Passez-donc,  
Passez, monsieur Cupidon.  
D'aimer, j'ai perdu l'habitude,  
Je me plais dans ma solitude,  
Passez, monsieur Cupidon!"  
Mais le drôle frappa plus fort,  
Et m'implorant d'une voix tendre:  
"Demain, si vous me trouvez mort,  
A vous il faudra vous en prendre."  
En me parlant sa voix tremblait,  
"C'est si peu ce que je réclame,"  
J'entendais le vent qui soufflait,  
Je sentis s'entr'ouvrir mon âme.

—"Entrez donc,  
Entrez, monsieur Cupidon,  
Pour un instant, je vous abrite,  
Chauffez-vous, mais repartez vite.

Entrez, monsieur Cupidon!"  
Le gamin courut près du feu,  
Du plus grand sans-gêne du  
monde,

Et me dit: "Regardez un peu,  
Mes beaux yeux bleus, ma tête  
blonde,

Et chez-moi je vis s'installer  
Cet amour que le vent m'apporte  
Il oublia de s'en aller,  
J'oubliai de rouvrir ma porte,

"Restez donc,  
Restez, monsieur Cupidon,  
L'hiver sera long cette année,  
Ici la place est bien chauffée.  
Restez, monsieur Cupidon."

PAUL BILHAUT.

## Le cheveu blanc

Au miroir je me regardais,—  
Quelle est celle de nous, soit-elle  
peu coquette  
Qui ne s'y regarde jamais?  
Le miroir n'est-il pas l'ami sûr,  
qu'en cache-telle  
On consulte dans bien des cas;  
Qui vous fait boucher ou  
sourire;

Mais à qui l'on se fie et qui ne  
trahit pas,  
Car il en aurait trop à dire,  
S'il pouvait parler.— J'étais là,  
Donc, rêvant de ceci, de celà,  
De tout, de rien, de mille  
choses,  
Du dernier cotillon, d'un vieux  
bouquet de roses,

Que je venais de retrouver—  
                                   quand, sans savoir  
 Dans quel coin de mon miroir  
 J'allais soudain chercher cette  
                                   pensée,  
 Je me dis que le temps qui ne  
                                   laissait aux fleurs  
 Et leur parfum et leurs  
                                   couleurs  
 Que l'espace d'une journée,  
 Nous mesurait aussi la jeunesse.  
                                   —Comment?  
 Vous riez?—Vous croyez donc  
                                   qu'il est impossible  
 De penser, une fois au moins,  
                                   sérieusement—  
 L'esprit est vagabond et bizarre  
                                   au possible,  
 Qu'on soit demoiselle ou  
                                   garçon,  
 Chacun le suit à sa façon.—  
 Je pensais donc que le temps  
                                   passait, et que l'âge  
 Viendrait. J'avais seize ans, j'en  
                                   aurais vingt bientôt,  
 Puis trente.. et puis.. Le  
                                   courage  
 Me manquait pour compter.—  
                                   Comme l'on vieillit tôt  
 Pourtant!— Les ans passent  
                                   pour tout le monde!  
 Et l'heure arriverait, où mon  
                                   doigt tout tremblant,  
 Découvrirait mon premier  
                                   cheveux blanc  
 Se cachant tout honteux sous  
                                   une boucle blonde!  
 Oh! ce premier signal que  
                                   l'hiver va venir!  
 Que notre jeunesse est partie,  
 Pour ne jamais plus revenir,  
 Je le voyais déjà! Quelle serait  
                                   donc la vie

Alors? Car adieu les rires  
                                   joyeux!  
 Adieu le bal! adieu les danses!  
 Adieu les douces confidences,  
 Faites à ce miroir, qu'hélas! nos  
                                   pauvres yeux  
 Ne doivent plus chercher, à cette  
                                   heure cruelle,  
 Où si triste est la vérité!  
 Nul bonheur ne vous reste alors;  
                                   et d'un coup d'aile,  
 Le vent vous a tout emporté!  
 Je me voyais soudain vieille,  
                                   avec des toilettes  
 Etranges, ne souriant plus,  
                                   grondant toujours,  
 N'ayant que le regret de mes  
                                   anciens beaux jours,  
 Une canne à la main, et portant  
                                   des lunettes!  
 C'était affreux!—Pourquoi—  
                                   vieillir vraiment!  
 Ne pourrait-on toujours rester  
                                   jeune et jolie?  
 Ce serait si simple et  
                                   charmant!  
 —Mais j'éclatai de rire alors!  
                                   quelle folie  
 Par l'esprit ainsi me passait?  
 Est-ce que grand'maman était  
 Laide? Est-ce qu'elle portait  
 Des lunettes? N'aimait-elle donc  
                                   plus à rire?  
 Et n'était-il pas doux et char-  
                                   mant son sourire  
 Que ses beaux cheveux blancs  
                                   semblaient  
 Eclairer? N'était-elle pas tou-  
                                   jours coquette?  
 Et n'était-elle pas jolie encor  
                                   en sa toilette  
 De vieille? Mais jamais des lar-  
                                   mes ne tremblaient  
 Dans ses yeux!—Au contraire,  
                                   elle riait sans cesse

Heureuse de nous voir rire.  
Disant qu'en nous  
Comme en un souvenir, plus  
qu'elle-même doux,  
Elle retrouvait sa jeunesse!  
Le coeur ne passe pas comme  
passent les fleurs!  
Et si quelques plaisirs s'en vont,  
il en vient d'autres!  
Et comme nous avons les nôtres  
Les cheveux blancs doivent  
avoir les leurs!—  
Je ferai j'en suis sûre, une  
petite vieille  
Adorable et coquette!— Et  
déjà je me vois  
A grand' maman toute pareille,  
Jolie autant qu'autrefois,  
Sous mon bonnet à fleurs!—  
Sans regrets et sans plainte  
Je veux dès aujourd'hui vieillir  
en souriant!  
Tu peux donc apparaître, ô pre-  
mier cheveux blanc!  
Quand l'heure sonnera, va,  
montre-toi sans crainte,

Car je t'accueillerai tranquille,  
sachant bien  
Que vieillir ici-bas n'est rien,  
Si le coeur reste jeune; et que  
pour tous nos âges  
Dieu fit des bonheurs différents,  
Les uns plus bruyants, les  
autres plus sages,  
Mais tous aussi doux et  
charmants!  
Et puis pour faire encor notre  
automne plus belle,  
D'autres autour de nous viennent  
nous rajeunir!  
Et le temps peut alors nous  
toucher de son aile.  
Aux baisers des petits éclot  
le souvenir:  
Si bien, vous le voyez, qu'à tout  
prendre, à tout dire,  
Qu'on ait des cheveux blancs,  
ou bien des cheveux blonds  
On peut toujours aimer, être  
aimée et sourire.  
Nos coeurs restent pareils, s'il  
neige sur nos fronts!

FERNAND BEISSIER.

---

## Les belles roses

---

On n'a droit que sur les choses  
Pour lesquelles on a souffert;  
Nul ne connaît le prix des roses,  
S'il n'a sous leur feuillage vert,  
Déchirer sa chair aux épines  
Qui surent le faire pleurer...

Le fier parfum de notre sang.

—Alors les roses sont divines  
Et nous pouvons les respirer;  
Car nous sentons parmi les  
veines  
De leur pétale rougissant,  
A côté de leurs odeurs vaines,

R. DE MONTESQUIEU.

## Napoléon II

---

Mil huit cent onze! — O temps où des peuples sans nombre  
Attendaient prosternés sous un nuage sombre  
Que le ciel eût dit oui,  
Sentaient trembler sous eux les Etats centenaires,  
Et redardaient le Louvre entouré de tonnerres,  
Comme un mont Sinai.

Courbés comme un cheval qui sent venir son maître,  
Ils se disaient entre eux:—"Quelqu'un de grand va naître,  
L'immense empire attend un héritier demain.  
Qu'est-ce que le Seigneur va donner à cet homme  
Qui, plus grand que César, plus grand même que Rome,  
Absorbe dans son sort le sort du genre humain?—

Comme ils parlaient, la nue éclatante et profonde  
S'entrouvrit, et l'on vit se dresser sur le monde  
L'homme prédestiné,  
Et les peuples béants ne purent que se taire,  
Car ces deux bras levés présentaient à la terre  
Un enfant nouveau-né.

Au souffle de l'enfant, dôme des Invalides,  
Les drapeaux prisonniers sous tes voûtes splendides  
Frémirent, comme au vent frémissent les épis;  
Et son cri, ce doux cri qu'une nourrice appaise,  
Fit, nous l'avons vu, bondir et hurler d'aise  
Les canons monstrueux à ta porte accroupis!

Et lui, l'orgueil gonflait sa puissante narine;  
Ses deux bras jusqu'alors croisés sur sa poitrine,  
S'étaient enfin ouvert!  
Et l'enfant soutenu dans sa main paternelle,  
Innondé des éclairs de sa fauve prunelle,  
Rayonnait au travers.

Quand il eut bien fait voir l'héritier de ses trônes  
Aux vieilles nations comme aux vieilles couronnes,  
Eperdu, l'oeil fixé sur quiconque était roi,  
Comme un aigle arrivé sus une haute cime,

Il cria tout joyeux avec un air sublime:  
L'avenir, l'avenir, l'avenir, est à moi!

Non, l'avenir n'est à personne!  
Sire, l'avenir est à Dieu!  
A chaque fois que l'heure sonne!  
Tout ici-bas nous dit adieu.  
L'avenir! l'avenir! mystère!  
Toutes les choses de la terre,  
Gloire, fortune militaire,  
Couronne éclatante des rois,  
Victoire aux ailes embarrassées,  
Ambitions réalisées,  
Ne sont jamais sur nous posées  
Que comme l'oiseau sur les toits

Non, si puissant qu'on soit, non, qu'on rie ou qu'on pleure,  
Nul ne te fait parler, nul ne peut avant l'heure,  
Ouvrir ta froide main.  
O fantôme muet, ô notre ombre, ô notre hôte,  
Spectre toujours masqué qui nous suit côte à côte,  
Et qu'on nomme demain!

Oh! demain, c'est la grande chose!  
De quoi demain sera-t-il fait?  
L'homme aujourd'hui sème la cause,  
Demain Dieu fait mûrir l'effet.  
Demain, c'est l'éclair dans la voile,  
C'est le nuage sur l'étoile,  
C'est un traître qui se dévoile,  
C'est le bélier qui bat les tours, ,  
C'est l'astre qui change de zone,  
C'est Paris qui suit Babylone;  
Demain, c'est le sapin du trône,  
Aujourd'hui, c'en est le velours!

Demain, c'est le cheval qui s'abat blanc d'écume.  
Demain, ô Conquérant, c'est Moscou qui s'allume,  
La nuit, comme un flambeau.  
C'est votre vieille garde au loin jonchant la plaine.  
Demain, c'est Waterloo! demain, c'est Sainte-Hélène!  
Demain, c'est le Tombeau!

Vous pouvez entrer dans les villes  
Au galop de votre coursier.,

Dénouer les guerres civiles  
Avec le tranchant de l'acier;  
Vous pouvez, ô mon capitaine,  
Barrer la Tamise hautaine,  
Rendre la victoire incertaine  
Amoureuse de vos clairons,  
Briser toutes portes fermées  
Dépasser toutes renommées  
Donner pour astre à des armées,  
L'étoile de vos éperons!

Dieu garde la durée et vous laisse l'espace;  
Vous pouvez sur la terre avoir toute la place,  
Etre aussi grand qu'un front peut l'être sous le ciel;  
Sire, vous pouvez prendre à votre fantaisie,  
L'Europe à Charlemagne, à Mahomet l'Asie:—  
Mais tu ne prendras pas demain à l'Eternel!

I I I

O revers! ô leçons!—Quand l'enfant de cet homme  
Eut reçu pour hochet la couronne de Rome,  
Lorsqu'on l'eut revêtu d'un nom qui retentit  
Lorsqu'on eut bien montrer son front royal qui tremble  
Au peuple émerveillé qu'on puisse tout ensemble,  
Etre si grand et si petit;

Quand son père eut pour lui gagner bien des batailles,  
Lorsqu'il eut épaissi de vivantes murailles,  
Autour du nouveau-né riant sur son chevet;  
Quand ce grand ouvrier, qui savait comme on fonde,  
Eut, à coups de cognée, à peu près fait le monde  
Selon le songe qu'il rêvait;

Quand tout fut préparé par les mains paternelles  
Pour doter l'humble enfant de splendeurs éternelles;  
Lorsqu'on eut de sa vie assuré les relais;  
Quand pour loger un jour ce maître héréditaire,  
On eut enraciner bien avant dans la terre,  
Les pieds de marbre des palais;

Lorsqu'on eut pour sa soif posé devant la France  
Un vase tout rempli du vin de l'espérance,—  
Avant qu'il eût touché de ce poison doré,  
Avant que de sa lèvre il eût touché la coupe  
Un cosaque survint qui prit l'enfant en croupe,  
Et l'emporta tout effaré!

#### IV

Oui, l'aigle, un soir, planait aux voûtes éternelles,  
Lorsqu'un grand coup de vent lui cassa les deux ailes;  
Sa chute fit dans l'air un foudroyant sillon;  
Tous alors sur son nid fondirent pleins de joie;  
Chacun selon ses dents se partagea la proie,  
L'Angleterre prit l'Aigle, et l'Autriche l'aiglon.

Vous savez ce qu'on fit du géant historique.  
Pendant six ans l'on vit, loin derrière l'Afrique  
Sous le verrou des rois prudents,  
—Oh! n'exilons personne,—oh! —l'exil est impie!—  
Cette grande figure en sa cage accroupie,  
Ployée, et les genoux aux dents.

Encor si ce banni n'eût rien aimé sur terre!  
Mais les coeurs de lion sont les vrais coeurs de père.  
Il aimait son fils, ce vainqueur.  
Deux choses lui restaient dans sa cage inféconde,  
Le portrait d'un enfant et la carte du monde.  
Tout son génie et tout son coeur.

Le soir quand son regard se perdait dans l'alcôve,  
Ce qui se remuait dans cette tête chauve,  
Ce que son oeil cherchait dans le passé profond,  
—Tandis que ses géoliers, sentinelles placées  
Pour guetter nuit et jour le vol de ses pensées,  
En regardaient passer les ombres sur son front;—

Ce n'était pas toujours sire cette épopée  
Que vous aviez naguère écrite avec l'épée:  
Arcole, Austerlitz, Montmirail;  
Et l'apparition des vieilles pyramides,  
Ni le Pacha du Caire et ses chevaux numides  
Qui mordaient le vôtre au poitrail.

Non, ce qui l'occupait, c'est l'ombre blonde et rose  
D'un bel enfant qui dort la bouche demi-close,  
Il pleurait d'amour éperdu,—  
Sois béni, pauvre enfant, tête aujourd'hui glacée,  
Seul être qui pouvait distraire sa pensée,

Du trône du monde perdu!  
Tous deux sont morts. Seigneur, votre droite est terrible!  
Vous avez commencé par le maître invincible,  
Par l'homme triomphant,  
Puis vous avez enfin complété l'ossuaire;

Dix ans vous ont suffit pour filer le suaire  
Du père et de l'enfant!

Gloire, jeunesse, orgueil, biens que la tombe emporte  
L'homme voudrait laisser quelque chose à la porte  
Mais la mort lui dit non!  
Chaque élément retourne où tout doit redescendre  
L'air reprend la fumée et la terre la cendre,  
L'oubli reprend le nom.

VICTOR HUGO.

---

## Adam et Eve

Aux premiers jours du monde, alors que la nuée,  
Surprise, contemplant chaque chose créée,  
Alors que sur le globe où le mal avait crû,  
Flottait une lueur de l'éden disparu,  
Quand tout encor semblait être rempli d'aurore,  
Quand sur l'arbre du temps, les ans venaient d'éclorre,  
Sur la terre, où la chair avec l'esprit se fond,  
Il se faisait le soir un silence profond,  
Et le désert, les bois, l'onde aux vastes rivages,  
Et les herbes des champs et les bêtes sauvages,  
Emus, et les rochers, ces ténébreux cachots,  
Voyaient d'un antre obscur, couvert d'arbres si hauts  
Que nos chênes auprès sembleraient des arbustes,  
Sortir deux grands vieillards, nus, sinistres, augustes  
C'était Eve aux cheveux blanchis, et son mari,  
Le pâle Adam, pensif, par le travail meurtri,  
Ayant la vision de Dieu, sous sa paupière.  
Ils venaient tous les deux s'asseoir sur une pierre,  
En présence des monts fauves et soucieux,  
Et de l'éternité formidable des cieux  
Leur oeil triste rendait la nature farouche,  
Et là sans qu'il sortit un souffle de leur bouche,  
Les mains sur leurs genoux, et se tournant le dos,  
Accablés comme ceux qui portent des fardeaux,  
Sans autre mouvement de vie extérieure,  
Que de baisser plus bas la tête d'heure en heure,

Dans une stupeur morne et fatale, absorbés,  
 Froids, livides, hagards, ils regardaient, courbés  
 Sous l'être illimité sans figure et sans nombre,  
 L'un décroître le jour, et l'autre grandir l'ombre.  
 Et, tandis que montaient les constellations,  
 Et que la première onde aux premiers alcyons  
 Donnait sous l'infini, le long baiser nocturne,  
 Et qu'ainsi que des fleurs tombant à flot d'une urne  
 Les astres fourmillants emplissaient le ciel noir,  
 Ils songeaient et, rêveurs, sans entendre, sans voir,  
 Sourds aux rumeurs de mers d'où l'ouragan s'élançait,  
 Toute la nuit dans l'ombre, ils pleuraient en silence.  
 Ils pleuraient tous les deux, aïeux du genre humain,  
 Le père sur Abel. La mère sur Caïn.

VICTOR HUGO.

---

## Ma première lettre

---

Hélas, que nous oublions vite...  
 J'y songeais hier, en trouvant  
 Une petite lettre écrite,  
 Lorsque je n'étais qu'une enfant.

Je lus jusqu'à la signature  
 Sans ressentir le moindre émoi.  
 Sans reconnaître l'écriture,  
 Et sans voir qu'elle était de moi.

En vain, je voulus la relire,  
 Me rappeler, faire un effort...  
 J'ai pu penser cela, l'écrire,  
 Mais le souvenir en est mort.

O la pauvre naïve lettre,  
 Ecrite encor si gauchement...  
 Mais j'y songe, c'est peut-être  
 Ma première,— un évènement.

Jadis, à ma mère ravie  
 Je l'ai montrée en triomphant...  
 Est-il possible, qu'on oublie  
 Sa première lettre d'enfant...

Et puis le temps vient où l'on  
aime,  
 Et l'on écrit... et puis un jour,  
 Un jour on oubliera de même,  
 Sa première lettre d'amour.

ROSEMONDE GERARD.

# Fleurs effeuillées

## I

Oh! pourquoi donc mêler une plainte cruelle  
Aux râles des hivers,  
Et d'un triste regard poursuivre l'hirondelle  
Qui s'enfuit dans les airs!

Pourquoi donc regretter les rayons blonds et roses  
De l'été captivant,  
Et pleurer les genêts, les jasmins et les roses  
Morts au souffle du vent!

L'aiglon furieux vient jeter à nos portes  
Ses longs cris de malheur,  
Et chasse en tourbillons les pauvres feuilles mortes,  
Sèches et sans couleur.

Mais quand les bois transis ont perdu leurs ombrages,  
Leurs parfums et leurs miel,  
Quand les sentiers déserts n'ont plus leurs verts feuillages,  
On voit briller le ciel.

A travers les arceaux des voûtes effeuillées...,  
Dans les bois moins obscur  
L'oeil ne voit plus l'horreur des routes dépouillées,  
Il contemple l'azur!

## II

Pourquoi d'un coeur navré voir s'envoler ses rêves,  
Ses douces visions!  
Pourquoi, pourquoi gémir sur les heures trop brèves  
De ses illusions!

Pourquoi pleurer les fleurs que le malheur emporte  
Loin, oh! bien loin de soi!  
Pourquoi clouer son coeur sur une amitié morte!  
Pourquoi donc? oh! pourquoi?

La voix de la douleur dans le coeur solitaire  
S'élève tristement,





## Le roi de Rome

---

Mil huit cent onze!... Enfin, il est à toi, le monde;  
Tu le tiens, Empereur, sous son pied triomphant:  
Ton bras est invincible, et ta race est féconde:  
Dans son berceau royal te sourit ton enfant;  
Et cet enfant est roi de la Ville éternelle:  
Son nom déjà s'écrit sur le marbre et l'airain:  
Tu l'as voulu l'Histoire étend sur lui son aile;  
L'histoire t'obéit comme à son suzerain.  
Mil huit cent onze!... Enfin, tes aigles, dans leurs serres,  
En gardant le présent ont saisi l'avenir:  
Tous les rois sont soumis, tous les peuples sincères;  
L'univers peut crouler; toi, tu ne peux finir.  
A tout fronton, la Gloire écrit: Mil huit cent onze:  
Tes Victoires, bruyant essaim, battent des mains:  
Et partout, tes canons enflant leurs voix de bronze  
Chantent la royauté de ce roi des Romains.  
Ce roi n'est qu'un enfant, mais c'est le fils de l'Homme!  
Son trône est un berceau semé d'abeilles d'or;  
Le fils de l'Empereur est roi, le roi de Rome,  
Sur qui pleuvent les feux du ciel de Messidor.  
Le sceptre des Césars est son jouet; il règne  
Dans le palais de l'aigle où fleurissaient les lys:  
Comme son père, il faut qu'on l'aime, ou qu'on le craigne!  
Il dort dans un rayon du soleil d'Austerlitz.  
Rome, enfant, te promet une double couronne,  
Celle des Empereurs, celle des Papes-rois;  
Le géant surhumain dont l'ombre t'environne  
T'a fait cet héritage; il garantit tes droits.  
Car le maître, c'est lui, dans la Cité romaine  
Comme au Louvre; au Kremlin comme à l'Escurial.  
Dors! Le monde s'agite, et c'est lui qui le mène:  
Dors, Roi de Rome, en paix, sous l'aile impérial.

Tandis que, dans la pourpre et l'or semé d'abeilles,  
L'enfant dormait, rêvant en paix du lendemain,  
L'empereur prolongeait pour lui ses longues veilles;  
Sur le front de son fils posant sa large main,  
Adoucissant la voix qui fait trembler le monde,  
Il murmurait tout bas: "Roi de Rome!..."—Et le roi,  
S'éveillait, souriait, tendait sa tête blonde;

Et l'Empereur disait: "L'avenir est à moi!"  
Hélas, en ce temps-là, le seul vrai roi de Rome,  
Vaincu mais tout-puissant, vieillard mais immortel,  
Indomptable vassal du divin Fils de l'homme,  
Roi qui règne appuyé sur la croix et l'autel;  
Au noir Fontainebleau, prisonnier solitaire,  
Courbé par le chagrin, grandi par le malheur,  
Captif dictant des lois aux deux bouts de la terre;  
Disant, pour ses geôliers: "Mon Dieu, pardonnez-leur!"  
N'attendant que de Dieu justice, appui, revanche;  
Le Pape, roi de Rome, entre ces murs étroits,  
De sa royale main qui peut briser les rois,  
Recousait les lambeaux de sa soutane blanche.

Père DELAPORTE.

---

## Caïn et Abel

---

Au sommet du coteau de Marly, l'autre été,  
Dans un fin paysage inondé de clarté,  
Le long des gazons verts du grand parc, côte à côte,  
Tous deux nous cheminions devisant, moi, votre hôte,  
Et vous, maître inspiré du théâtre, dompteur  
Dé la foule, toujours très doux au visiteur.  
Et vous me racontiez les histoires passées,  
Rire ou larmes discrets romans, âmes blessées,  
Senteur de musc unie aux parfums printaniers,  
Drames éclots ou morts sous ces hauts marronniers  
Dont figaro jadis eût peuplé les quinconces,  
Ou sur ces bancs moussus, envahis par les ronces.  
Puis vous évoquiez l'Art et ses obscures lois:  
L'enchanteur animait, du geste et de la voix,  
Toutes les passions, vivantes sur la scène;  
Faisait chanter l'amour, faisait rugir la haine:  
Et moi, vieil écolier, je m'instruisais encor,  
Au point d'en oublier le magique décor!  
Tout à coup, devant nous, au tournant d'une allée,  
Une enfant apparut, qui pleurait désolée,  
Ainsi qu'un petit ange exclu d'un paradis!

Elle approchait de nous qui restions interdits,  
 Marchant d'un pas rapide et la tête baissée;  
 Et les sanglots gonflaient sa poitrine oppressée,  
 Ah! chagrin des enfants, qu'on ne supporte pas!  
 Vers la fillette en pleurs nous hâtâmes le pas,  
 Tandis qu'elle accourait vers les bras de son père,  
 Prompt à lui demander ce qui la désespère.  
 Avait-elle sept-ans? je ne sais; mais ses cris  
 Nous laissaient, à la fois, inquiets et surpris,  
 Tant sa douleur semblait convaincue et fondée!  
 "Es-tu tombée? as-tu du mal? t'a-t-on grondée?....  
 Que fais-tu seule ici?... qui donc te surveillait? ..  
 J'ai cru que ta maîtresse avec toi travaillait?...  
 Qu'as-tu, mon cher amour? Réponds-moi, réponds vite!"  
 Et, penché tendrement, vous serriez la petite,  
 Baisant sa pâle joue et ses longs cils soyeux.  
 —"Abel est mort!... Caïn l'a tué!..." De ses yeux  
 Les pleurs coulaient plus fort, comme si le vieux crime,  
 Et le premier coupable, et la pure victime,  
 Dans quelque cauchemar lointain s'étaient fait voir.  
 Vous me dites alors: "Elle aura pris, ce soir,  
 Sa première leçon d'histoire,—ou la seconde;—  
 Nous n'en sommes encor qu'aux jours naissants du monde,  
 Et la chère petite a compris vaguement!..."

Ah! pauvre enfant! déjà des pleurs! ton coeur aimant  
 Au premier sang versé se révolte et réclame!  
 Cette mort te fait peur et trouble ta jeune âme!  
 Mais que diras-tu donc quand tu verras plus tard,  
 Cette race d'Adam, criminelle au départ,  
 Et l'histoire de sang tachée à chaque page,  
 Et Caïn sur Abel se ruant d'âge en âge:  
 Meurtres sur les chemins, meurtres dans les cités,  
 Meurtres jusqu'aux foyers d'horreurs épouvantés;  
 Echafauds et gibets que le bourreau prépare;  
 Evangiles d'amour dont la haine s'empare;  
 Rouges pétilllements des bûchers allumés;  
 Troupeaux d'hommes partout au massacre animés;  
 Assauts laissant aux murs leurs béantes entailles;  
 Sombre férocité des antiques batailles,  
 Où le sang venait battre au poitrail des cheveux;  
 Abominations de nos combats nouveaux,  
 Dont les engins maudits, qu'un moissonneur promène,  
 Fauchent en longs sillons, une récolte humaine;  
 Fratricides partout, sous les noms les plus beaux

Qui sonnent la fanfare au-dessus des tombeaux!  
Et tous deux nous songions à ces choses étranges,  
Voilà donc ce qu'il faut apprendre à nos doux anges!  
Le sourire à la lèvre et l'innocence au front,  
Voilà ce qu'ils liront, voilà ce qu'ils sauront!  
On voudrais épargner ces êtres que l'on aime  
Leur laisser ignorer l'insoluble problème!  
Le grand parc est si gai, si fleuri le gazon!  
Un couchant si tranquille empourpre l'horizon  
Le soir paraît si bien nous bercer! La nature  
Semble si maternelle à toute créature!  
Ces enfants, on voudrait, prolongeant leurs ébats,  
Leur dire: "Allez! jouez! — et ne grandissez pas!  
L'homme est bon, l'homme est juste, et la terre est  
heureuse  
S'il faut lutter parfois, la lutte est généreuse;  
Les nobles intérêts sont les seuls débattus,  
Et toutes passions s'achèvent en vertus!"  
Mais non, la vieille histoire est là, qu'on étudie!  
Pauvre petit public, à notre tragédie  
Ton précoce savoir s'est mal habitué;  
Hélas! Abel est mort,— et Caïn l'a tué!

EUGENE MANUEL.

---

## Deux différentes manières d'aimer

---

C'est l'heure où le ramier rentre au nid et se tait.  
Une femme se hâte en une rue étroite;  
Elle regarde à gauche, elle regarde à droite,  
Et marche. S'il faisait moins sombre au firmament,  
On pourrait à ses doigts distinguer vaguement  
Le cercle délicat des bagues disparues.  
Son pied blanc n'est pas fait pour le pavé des rues;  
Elle porte un long voile aux plis égyptiens  
Pleins de rayons nouveaux et de parfums anciens;  
Jeune et blonde, elle est belle entre toutes les femmes;  
Elle a dans l'oeil des pleurs semblables à des flammes;

C'est Madeleine, soeur de Lazare.

Elle court.

Près de son céleste un oiseau serait lourd.

Où va-t-e-le?

Il est nuit, et personne ne passe.

Une lumière brille en une maison basse.

Une autre femme, grave est debout sur le seuil.

Son front est gris; Elle est sévère sans orgueil,

Douce comme un enfant et grande comme un sage.

Elle pleure et médite; on voit sur son visage

L'âpre acceptation du sacrifice noir;

On dirait la statue en larmes du devoir;

Le coeur tremblant s'appuie en elle à l'âme forte;

C'est la mère.

Elle a l'air de garder cette porte.

Madeleine l'aborde, et presque avec des cris

Lui parle, et s'épouvante, et tord ses bras meurtris.

—Mère, ouvre-moi. Je viens. Il s'agit de sa vie.

Me voici. J'ai couru de peur d'être suivie.

On creuse l'ombre autour de ton fils. Je te dis

Que je sens fourmiller les serpents enhardis.

J'ai connu les démons, du temps que j'étais belle,

Je sais ce que l'enfer met dans une prunelle;

Je viens de voir passer Judas; cela suffit

C'est un calculateur de fraude et de profit;

C'est un monstre. Ouvre-moi, que j'entre chez le maître,

Le temps presse. Il sera trop tard demain peut-être.

Il faut que ce soir même il fuie, et que jamais

Il ne revienne! ô mère! et, si tu le permets,

Je vais l'emmener, moi! Ces prêtres sont infâmes!

Manquer sa mission, ne point sauver les âmes,

Que nous importe, à nous les femmes qui l'aimons!

Il sera mieux avec les tigres dans les monts

Que dans Jérusalem avec les prêtres. Mère,

Qu'il renonce au rachat des hommes, sa chimère,

Qu'il fuie! oh! n'est-ce pas? nous baisons ses talons,

Et qu'il vive, voilà tout ce que nous voulons.

Ces juifs l'égorgeront! Demande à ma soeur Marthe

Si c'est vrai, s'il n'est pas nécessaire qu'il parte.

Laisse-moi l'arracher à son affreux devoir!

Oh! te figures-tu ce'a, mère? le voir

Saisi, lié, tué peut-être à coups de pierre!

O Dieu! le voir saigner, lui, ce cornu de lumière!

Ouvre-moi. Je sais bien qu'il est dans la maison

Puisque je vois sa lampe à travers la cloison.  
O mère, laisse-moi l'implorer pour que vite  
Il s'en aille et s'échappe et qu'il prenne la fuite!  
A quoi songes-tu donc que tu ne réponds rien?  
Si tu veux, à nous deux nous le sauverons bien!  
Veux-tu te joindre à moi pour arracher notre ange  
Au gouffre monstrueux de ce devoir étrange,  
Aux bourreaux, à Judas, son hideux compagnon?  
La mère en sanglotant lui fait signe que non.

VICTOR HUGO.

---

## L'horloge

---

Pour les petits enfants à l'esprit curieux  
Les horloges ont un attrait mystérieux.  
Quelque étrange animal semble habiter en elles:  
Derrière le cadran où tournent, ponctuelles,  
Les aiguilles au bec vif et trotte-menu,  
Ils se tient accroupi, d'un geste continu  
Les guidant, les pressant dans leur marche pressée,  
Et, quand vient le moment, d'une voix cadencée,  
Annonce l'heure: "Un! deux! trois! quatre! cinq!...  
et six!..."

Ainsi qu'un jeune coq attentif et précis,  
Une clef, que l'on tourne une fois la semaine,  
Donne la vie à cet animal phénomène,  
Qui scrupuleusement, sait, en toute saison,  
Régler le va-et-vient de toute la maison.  
L'autre matin, Riquet, un point sur chaque hanche,  
Regardait, sérieux, l'horloge verte et blanche,  
Au cadran surmonté d'un beau char d'Apollon,  
Que jadis mon grand-père avait dans son salon,  
Et se dressant vers moi:

"Pourquoi que les pendules  
"Ça marche tout le temps? Elles sont ridicules  
"De ne point s'arrêter, la nuit, dès qu'il fait noir,  
"Alors que chacun dort et qu'on ne peut les voir!  
"A travailler toujours, et toujours, on se lasse...  
"Je me reposerais, si j'étais à leur place!

—Riquet, mon bon Riquet, lui dis-je doucement,  
"Je ne puis approuver un tel raisonnement.  
"Cette vaillante horloge en marchant sans relâche,  
"A le digne souci de bien remplir sa tâche  
"Même la nuit, alors que nul ne l'aperçoit...  
"Il faut toujours, vois-tu, faire ce que l'on doit,  
"Et, lorsque nous savons quels devoirs sont les nôtres,  
"Les accomplir pour nous, et non pas pour les autres!"

JACQUES NORMAND.

---

## La légende de Mgr Alger

---

Un jour, du Paradis en faisant la visite,  
Le bon Dieu remarqua parmi les bienheureux  
Des gens à pauvre mine et qui semblaient honteux  
De se trouver mêlés à ces âmes d'élites;  
Qu'est cela? se dit-il: A quoi pense saint Pierre?  
L'âge a-t-il déjà fait faiblir son caractère?  
Qu'on me fasse venir ce négligent gardien;  
Je veux le sermonner, c'est d'ailleurs pour son bien.

...

Un ange est détaché de la sainte cohorte;  
Il va trouver saint Pierre, assis près de la porte  
Et lui dit: "Un instant, je vais te remplacer;  
Va-t'en vers le bon Dieu qui veut te confesser."  
Pierre part:—Le bon Dieu, d'un ton grave et sévère,  
Lui dit: "Mon bon Simon, tu baisses en vérité,  
Tu laisses entrer du monde un peu gâté  
Même des chenapans échappés de galère."

...

Vous m'étonnez, mon Dieu, répond Pierre en tremblant  
Je croyais bien avoir l'oeil assez clairvoyant  
Et malgré mes vieux ans, je ne suis point coupable,  
A mon poste assidu, je reste inexorable,  
Et votre Eternité peut m'en croire, aucun mort  
Eut-il l'air bon vivant, n'entre sans passe-port.

...

Calme-toi, répond Dieu, l'on me trompe peut-être  
Ouvre les yeux plutôt, pourrais-tu reconnaître  
Ceux qui passent là-bas? Allons, regarde-les,  
Les as-tu vus? Ma foi, non, répond le porte-clefs  
Ce ne sont certes pas des gens de notre bande;  
Il faut que quelqu'un ici, passe la contre-bande,  
Un traître est parmi nous et je le trouverai:  
Sinon! mes pauvres clefs!... Dieu, je vous les rendrai.

...

Et Pierre à triple tour, verrouille les serrures  
Et s'assurant qu'ailleurs, il n'est point d'ouvertures  
Par où l'on puisse entrer au céleste séjour,  
Se blottit dans un coin à la chute du jour,  
L'oeil et l'oreille ouverts de tous côtés, surveille:  
En un instant, il a découvert à merveille  
Comment certains intrus parvenaient au saint lieu  
Il envoie aussitôt avertir le bon Dieu  
Qui vient sans nul retard, Saint Pierre lui fait signe  
De se cacher sans bruit dans un endroit qu'il désigne.

...

Or, voici le tableau qui s'offrit à leurs yeux:  
En dehors de l'enceinte, erraient des malheureux  
Qui n'étant pas munis d'un passe-port valable,  
Avaient, hélas! trouvé saint Pierre inexorable.  
Désolés, ils poussaient de tels gémissements,  
Leur douleur s'échappait en si tendre accents,  
Que la reine du Ciel à leurs cris accourue,  
Assise sur la nue, ne se croyant pas vue  
Avait pitié de ceux qui la priaient le mieux;  
Et pour les soulever les prenant aux cheveux,  
Les transportait ainsi dans la sainte demeure.  
Elle recommença bien des fois en une heure.

...

Au moins, dit au bon Dieu saint Pierre triomphant,  
Vous allez lui donner un avertissement,  
Mais le Maître divin, reconnaissait sa mère,  
Charmé de la trouver plus que lui débonnaire,  
Avec une douceur dont saint Pierre s'étonnait,  
Lui répond: "A quoi bon? tu sais bien comme elle est  
Pitoyable aux petits, c'est tout son caractère.  
D'ailleurs, elle commande, elle est Reine, elle est Mère,  
Ah! mon pauvre Simon, rien n'y fait, rien n'y peut.  
Et même au ciel: Ce que femme veut, Dieu le veut.

## Si vous connaissiez ma cousine

N'avez-vous jamais, dans un bal,  
Rencontré ma cousine Claire?  
Grande, l'air quelque peu sévère,  
Mais d'un cachet original.  
On ne saurait, je m'imagine,  
Trouver mieux qu'elle— et sûre-  
ment  
Vous en penseriez tout autant  
Si vous connaissiez ma cousine.

Je sais bien qu'elle parle peu.  
Mais c'est de l'avis de  
grand'mère,  
Une qualité de se taire.  
Moi je parle plus qu'on ne veut,  
Et j'ai l'humeur un peu taquine.  
Aussi, l'on me gronde souvent,  
Me mettant sans cesse en avant  
Les qualités de ma cousine.

Elle baisse toujours les yeux,  
Ne riant jamais au contraire;  
Moi, j'ai beau dire, j'ai beau faire,  
Je ris tant que c'en est honteux.  
Claire garde toujours sa mine  
Sérieuse et si comme il faut.  
Je ne lui sais pas un défaut;  
Elle est parfaite ma cousine.

Et savante!—Si vous voyiez!  
Elle ne cesse pas d'apprendre;  
Sur rien on ne peut la sur-  
prendre.  
Ah! si jamais vous l'entendiez!  
Parlez-lui la langue latine,  
La langue grecque, le chinois  
Même.—Elle y répondrait, je  
crois,  
Elle connaît tout ma cousine.  
D'autant qu'elle en impose un peu

Elle est là rêvant en silence.  
Elle n'aime rien, ni la danse,  
Ni le chant, ni quelque autre jeu.  
Pourtant quand fleuri l'aubépine,  
Il est bien permis de chanter.  
Mais l'on n'ose plus s'amuser,  
Quand on est avec ma cousine.

Aussi nous désirerions bien  
Pouvoir marier notre Claire—  
Elle a tout ce qu'il faut pour  
plaire,  
Et pas un prétendu ne vient.—  
Pour qui franchement l'examine,  
Elle doit convenir pourtant  
Au mari le plus exigeant.—  
Mais qui voudra de ma cousine!  
Entre nous, elle n'a vraiment  
Pas de chance. Chez ma  
grand'tante,

Mardi dernier, il se présente  
Un jeune homme d'aspect  
charmant,  
L'air distingué, la taille fine,  
Les yeux noirs sous un clair  
regard.  
Et que (je l'ai compris plus tard),  
L'on destinait à ma cousine.

Il resta deux jours avec nous,  
Claire garda son air sévère—  
Quant à moi, l'on me laissa faire;  
Je restai la même avec tous.  
Il est des choses qu'on devine;  
Je devinais qu'il s'ennuyait.  
Le pauvre garçon ne riait,  
Que lorsqu'il quittait ma cousine.

Il partit le surlendemain  
Et, la figure souriante,



Puis, pour les rajuster avec vos doigts agiles,  
Vous avez déroulé les feuilles, vous avez

Défripé le satin chiffonné des corolles  
En le faisant un peu bouffer, et puis encor  
Sans doute en prononçant de magiques paroles,  
Rattaché les petits pétales au coeur d'or.

Pour chacun de ces coeurs retrouvant une tige,  
Vous l'avez recollée avec des soins adroits...  
Si bien qu'on a pu voir s'opérer ce prodige  
Des débris reformant des fleurs entre vos doigts.

Enfin, ressuscitant ces pauvres fleurs trop brèves,  
Les parfumant d'un souffle et les coloriant,  
Vous avez en bouquet recueilli tous mes rêves,  
Et vous me les avez rendus en souriant.

EDMOND ROSTAND.

---

## Vincent de Paule

---

Monsieur Vincent de Paule, aumônier des galères  
Vieux prêtre humble de coeur et de moeurs populaires,  
Quand il vient à Paris, demeure à l'hôpital  
Du couvent qu'a fondé Madame de Chantal.  
Sa chambre n'a qu'un lit et deux chaises de paille,  
Et l'unique tableau pendu sur la muraille  
Représente la Vierge avec l'enfant Jésus.  
Tout entier aux projets pieux qu'il a conçus,  
Le saint prêtre est toujours en course; il se prodigue,  
Et revient tous les soirs, épuisé de fatigue.  
Le zèle ne s'est pas un instant refroidi  
De l'ancien précepteur des enfants de Gondi.  
Quand il a visité la mansarde indigente,  
Il s'en va demander l'aumône à la Régente.  
Il sollicite, il prie, il insiste, emporté  
Par son infatigable et forte charité,  
Recevant de la gauche et donnant de la droite.  
Pourtant il est malade et vieux; et son pied boîte,  
Car, afin d'obtenir la grâce qu'il voulait,

Il a traîné six mois la chaîne et le boulet  
 D'un forçat innocent dont il a pris la place.  
 Déjà dans les faubourgs la pauvre populace,  
 Qui connaît bien son nom, et qui le voit passer  
 Le long des murs, alors qu'il vient de ramasser  
 Un nouveau-né jeté sur la borne et qu'il sauve,  
 Commence à saluer ce bonhomme au front chauve  
 Et le suit en chemin d'un oeil reconnaissant.  
 Mais, ce soir, vers minuit, le bon monsieur Vincent,  
 Regagnant son logis chez les Visitandines,  
 Au moment où les soeurs sont à chanter matines,  
 Traîne son pied boiteux d'un air découragé.  
 Tout le jour, bien qu'il soit souffrant, qu'il soit âgé,  
 Sous une froide pluie il a couru la ville.  
 Certes, on l'a reçu d'une façon civile;  
 Mais il demande trop, même aux meilleurs chrétiens,  
 Pour ses enfants trouvés et ses galériens;  
 Et plus d'un poliment déjà s'en débarrasse.  
 Tout l'argent de la reine est pour le Val-de-Grâce,  
 Et Mazarin, si fort pour dire: "Je promets,"  
 Devient, en vieillissant, plus ladre que jamais.  
 C'est donc un mauvais jour; mais enfin le pauvre homme  
 Revient en se disant qu'il va faire un bon somme,  
 Et se hâte, parmi la bruine et le vent,  
 Lorsque, arrivé devant la porte du couvent,  
 Il aperçoit par terre et couché dans la boue  
 Un garçon d'environ dix ans; il le secoue,  
 L'interroge; l'enfant depuis l'aube est à jeun,  
 N'a ni père ni mère, est sans asile aucun,  
 Et répond au vieillard d'une voix basse et dure.  
 "Viens!" dit Vincent, me tant la clef dans la serrure.  
 Et prenant dans ses bras l'enfant qui le salit,  
 Il monte à sa cellule et le couche en son lit;  
 Puis, songeant qu'à minuit, en janvier, le froid pince  
 Et que sa courte-pointe est peut-être bien mince,  
 Il ôte son manteau tout froid du vent du nord  
 Et l'étend sur les pieds du petit qui s'endort.  
 Alors, tout grelottant et très mal à son aise,  
 Le bon monsieur Vincent s'accouda sur sa chaise,  
 Et, devant le tableau pendu contre le mur,  
 Il pria.

Mais, soudain, la madone au front pur,  
 Qui parut resplendir des clartés éternelles,  
 S'anima. Dans ses yeux aux profondes prunelles,  
 Brillèrent des regards qu'ils n'avaient jamais eus,

Et, dégageant son cou des bras du doux Jésus  
Qu'elle tenait d'abord serré sur son épaule,  
Elle tendit l'enfant à saint Vincent de Paule  
Et, d'un accent rempli de céleste bonté,  
Lui dit :

“Embrasse-le. Tu l'as bien mérité.”

FRANÇOIS COPPEE.

---

## Trop timide

---

(La jeune fille se place au milieu du salon d'un air intimidé.) Elle baisse les yeux, arrange nerveusement ses cheveux; puis, tout d'un coup, semble prendre son parti: Au public)

Là! je suis sûre que vous me trouvez ridicule! Et tout cela, c'est la faute de maman, qui veut que je récite des monologues! D'abord, moi, je suis trop timide... j'ai toujours été timide..

(Avec volubilité) Enfin, je voudrais vous voir à ma place, ou plutôt, à la place de toute jeune fille (Avec emphase) récitant des monologues... L'infortunée est là, debout et sans défense. en l'ingénuité de sa robe blanche.. ou rose... ou de n'importe quel'e couleur! La main maternelle a ondulé ses cheveux, elle est parée de toutes ses grâces.. ou du moins, el'e le croit!

Naturellement elle est gauche... ça, c'est inévitable. Elle est étonnée de se trouver embarrassée de ses deux mains mains et de ses deux pieds, avec lesquels elle a, cependant, toujours vécu en bonne intelligence jusqu'à ce jour.

Tenez! moi, si j'avance mon pied au bord de ma robe, comme ça... (Avançant son pied avec affectation) On dirait que je veux poser pour la Cendrillon.. Mes mains.. si je les laisse pendre à mes côtés (Elle laisse retomber ses bras) j'aurai l'air d'une sotte...

si je les croise... (Elle les croise, avec une mine composée) Allons, bon! on dirait que je suis la procession... si je tiens ma robe (la relevant légèrement) on me demande si je veux danser le menuet... (D'un ton décidé) Bref! je suis ridicule... je le sais je le sens, je m'y rési-

gne! Oh! vous ne me le direz pas! Vous êtes trop polis... ou pas assez sincères... Mais après! que de lazzi pleureront sur mon innocente tête!..

Et puis d'ailleurs, que réciter? Pauvres jeunes filles, mes soeurs... Qu'il est cruel l'embaras du choix! (Baisant les yeux) D'abord une jeune fille bien élevée, n'a rien vu, rien lu, ne sait rien... Ça c'est de rigueur... Mais je ne peux pourtant pas dire le Corbeau et le Renard?...

Il faut donc chercher quelqu'une de ces ingénuités de bon ton, pleines d'innocente malice, qu'on dit rougissante, le doigt au coin de la lèvre comme une autre Agnès... et qui sont suceptibles d'éveiller, dans la partie masculine de l'assistance, des idées d'hyménée!.. Car il ne faut pas nous le dissimuler moi, "j'aime la franchise! quand nos mères nous disent d'un ton tout particulier (imitant): "Tiens-toi donc droite, Estelle" ou "Sois gracieuse, Berthe.. ne mets pas tes pieds l'un sur l'autre.. Tu étais très gentille l'autre soir, avec ta robe rose.." Eh bien, tout cela peut se traduire par ces mots: "Tâche donc de trouver un mari, ma pauvre fille!"

Oui, la récitation des monologues n'est qu'une nouvelle invention des mères de famille nouveau siècle!.. toujours dans le même but!... Maintenant... dire qu'elles ne se trompent jamais, nos mamans, se serait beaucoup... Elles font souvent fausse route.

Elles croient que leurs filles vont être irrésistibles, parce qu'elles viendront faire leurs petites minauderies au milieu d'un salon... c'est une erreur, et je crois que nous ne gagnerons pas grand, chose à ce jeu-là, de toutes façons, nous aurons tort.

Si, (Avec emphase.) encouragées, enhardies par l'aurore du vingtième siècle, nous nous lançons dans des choses un peu... risquées, que nous débitons, d'un air entendu, par instinct et sans y rien comprendre, pauvres innocentes que nous sommes! les hommes—qui comprennent très bien—disent: (D'un air pincé) Ah! quelle jeune fille! je n'en ferai jamais ma femme!" Et les autres mères de famille, rendues furieuses par la jalousie, ne nous menagent pas les regards sévères et réprobateurs.

Si nous nous en tenons sagement aux bluettes naïves qui conviennent à notre âge et à notre sexe, on dira toujours — in petto— "Ah! charmant! cette petite a du réciter cela tout dernièrement pour la fête de sa maîtresse de pension!"

Enfin si, en désespoir de cause, nous abordons le

classique ou la haute poésie de ..Lamartine... de Victor Hugo... si nous nous mettons à déclamer (Sentimentale) Le Lac ou... Les Pauvres Gens... tout le monde baille ou prend un air consterné!...

(D'un ton sentencieux) Ah! pauvre jeunes filles! Méfiez-vous des monologues! (D'un air naturel et un peu malicieux.) Maintenant, si vous croyez que je vais vous en dire un... Eh bien, vous vous trompez!... (Reprenant son air timide) Je suis bien trop timide pour cela... je vous l'ai dit: j'ai toujours été timide! (Elle retourne précipitamment à sa place comme prise de confusion).

HENRIETTE BEZANÇON.

---

## Le retour

---

A travers les rameaux d'une forêt aride  
Les vents faisaient entendre un plaintif sifflement.  
La neige, en tourbillons, tombait d'un ciel livide,  
Et les ombres du soir montaient au firmament.  
Au bord de la forêt était une chaumière  
Au toit garni d'écorce, obscure et triste à voir:  
Le jour, quatre carreaux lui donnaient la lumière,  
Et la lueur du poêle était sa lampe au soir.  
Une femme encor jeune et dont un pâle voile  
De tristesse et de peine éclipsait la beauté,  
Était assise seule à la porte du poêle,  
Et filait sa quenouille avec anxiété.  
Auprès d'elle un enfant, sur un grabat de mousse,  
S'endormait doucement en priant le bon Dieu.  
Ernest avait dix ans: sa parole était douce;  
Il était le meilleur des enfants de ce lieu.  
Et puis, de temps en temps, la solitaire femme  
Regardait une croix pendant aux murs noircis:  
Alors, un long soupir s'échappait de son âme,  
Et sur sa main tombait son front plein de soucis.  
De temps en temps aussi sa paupière baissée  
Laisait couler des pleurs, pleurs, hélas! superflus!  
Elle n'espérait point. D'une voix oppressée  
Elle disait: Seigneur, il ne reviendra plus!  
Et comme elle priaït, unissant sa prière

Au long gémissement des vents impétueux  
 Un homme vint frapper à la pauvre chaumière.  
 Il entra s'appuyant sur un bâton nouveau.  
 Elle trembla de peur, ainsi qu'une colombe  
 A l'aspect imprévu d'un avide vautour.  
 — "Femme, dit l'étranger, de fatigue je tombe:  
 Puis-je ici du matin attendre le retour?"  
 Elle lui répondit: Le Seigneur me préserve  
 De rester insensible à la voix du malheur!  
 Voyageur, assieds-toi; que Jésus nous conserve!  
 Qu'il te donne la paix, et calme ma douleur!  
 L'étranger, près du feu, vint s'asseoir sans attendre  
 De son épau'e large un grand manteau tombait,  
 Son oeil, couleur du ciel, était brillant mais tendre,  
 Et jusque sur son sein sa barbe descendait.  
 — Femme, votre douleur est-elle sans remède?  
 Votre coeur abattu ne peut-il espérer?  
 Au temps, vous le savez, toute amertume cède,  
 Et la mort vient bientôt du deuil nous retirer."  
 — Hélas! reprit la femme, essuyant une larme,  
 J'ai connu le bonheur et j'ai béni mon sort;  
 Mais le jour maintenant pour moi n'a plus de charme,  
 Je n'aime plus la vie, et pourtant crains la mort!  
 Par mon travail pourtant j'éloigne la misère,  
 Et mon petit Ernest est si beau, si vermeil!  
 Cet ange il ne sait pas les larmes que sa mère  
 Verse pendant qu'il dort d'un paisible sommeil.  
 Le pauvre enfant n'a point souvenir de son père,  
 Car il avait encor pour berceau mes genoux,  
 Quand ce père chéri sur la rive étrangère,  
 Pour conquérir de l'or, s'en alla loin de nous.  
 Qu'avions-nous donc besoin de ces richesses vaines,  
 Nous nous aimions tous deux, et c'était le bonheur!  
 La pauvreté souvent voit des heures seraines,  
 Et l'or ne guérit pas les blessures du coeur!  
 Ah! si je le voyais avant que de descendre  
 Dans le sombre tombeau que m'ouvrent les ennuis!  
 Mais le ciel à mes vœux refuse de se rendre,  
 Et les jours ont pour moi plus d'ombre que les nuits!  
 Elle disait ainsi les chagrins de sa vie:  
 Et des larmes tombaient des yeux de l'inconnu.  
 Soudain entre ses bras il s'élançait et s'écrie:  
 "Femme, console-toi, ton époux est venu.

Léon Pamphile LEMAY.

## Le pardon

---

Pour peu que votre image en mon âme renaisse,  
Je sens bien que c'est vous que j'aime encor le mieux.  
Vous avez désolé l'aube de ma jeunesse,  
Je veux pourtant mourir sans oublier vos yeux.

Ni votre voix surtout, sonore et caressante,  
Qui pénétrait mon cœur entre toutes les voix.  
Et longtemps ma poitrine en restait frémissante  
Comme un luth solitaire encore ému des doigts,

Ah! j'en connais beaucoup dont les lèvres sont belles,  
Dont le front est parfait, dont le langage est doux,  
Mes amies vous diront que j'ai chanté pour elles;  
Ma mère vous dira que j'ai pleuré pour vous.

J'ai pleuré, mais déjà mes larmes sont plus rares;  
Je sanglotais alors, je soupire aujourd'hui,  
Puis bientôt viendra l'âge où les yeux sont avares,  
Et ma tristesse un jour ne sera plus qu'ennui.

Où, pour avoir brisé la fleur de ma jeunesse,  
J'ai peur de vous haïr quand je deviendrai vieux,  
Que toujours votre image en mon âme renaisse!  
Que je pardonne à l'âme en souvenir des yeux!

SULLY PRUDHOMME.

---

## La dernière dent

---

... Elle avait, en priant, penché sa tête grise;  
Quand, au dernier Ave de son long chapelet,  
Grand'maman tout d'un coup s'aperçut— ô surprise!—  
Que sa dernière dent— la dernière!— branlait.

C'était la grosse, à droite, à fleur de la gencive;  
Grand'maman s'accouda sur sa chaise, en songeant;  
Et de ses yeux roulait vers sa lèvre pensive,  
Au sillon d'une ride, une larme d'argent.

Son front pâle, encadré d'un flot noir de dentelle,  
S'assombrit; un nuage en brunit la pâleur;  
Puis après un soupir: "J'y tenais trop, dit-elle;  
Le temps la prend: O temps, prends-là! prends-moi, voleur!

C'est la dent de sagesse; elle m'était poussée  
A neuf ans. Quatre-vingts hivers pèsent dessus!  
Mes rêves, vieux oiseaux nichés en ma pensée,  
S'échappent avec elle, effrayés ou déçus.

Autrefois j'avais là trente-deux nacres blanches;  
Toutes, une par une, ont bleui, puis jauni,  
Et fui. De mes cheveux il pleut des avalanches;  
Et ma dernière dent me quitte; oh! c'est fini!

La première (un remords m'envahit quand j'y songe),  
La première tomba, sans effort dans ma main.  
J'avais menti; je dus payer cher ce mensonge:  
Deux canines au moins branlaient le lendemain.

J'eus, plus tard, par ma faute, une de ces colères  
Qui faisaient tout trembler, les vitres et les gens;  
Ce jour-là je perdis la tête, et deux molaires:  
Mais ma joue y gagna deux vides affligeants.

Chacun de mes méfaits dégarnit mes gencives;  
Orgueil, ou gourmandise, ébrécha mes remparts;  
La médisance usa toutes mes incisives;  
Toi seule tu restais à ton poste—et tu pars!

Ah! je sais d'où me vient cette suprême perte  
Hier, je fus envieuse; et je dis en grondant,  
Quand je voyais ma bru courir d'un pas alerte:  
"O toi qui cours trop bien, je te garde... une dent."

J'en gardais une, hélas! une seule, rien qu'une;  
Elle s'en va; mais moi, je vais me convertir.  
Arrière, envie, orgueil, gourmandise' rancune!  
Car bientôt à mon tour il me faudra partir..."

La grand'maman sourit de se sentir si bonne;  
La joie en son vieux coeur montait comme un reflux;  
Enfin! elle n'avait de dent contre personne,  
Et sa dent—la dernière—ô ciel! ne branlait plus.

Père DELAPORTE.

# La première messe au Canada

## L'ILE AUX COUDRES.

C'est une île charmante, un sauvage coteau  
Qui baigne sa falaise et les franges humides  
De sa verte parure aux pieds des Laurentides;  
On dirait un bouquet flottant au fil de l'eau.

Un peuple simple, aimant ses usages antiques,  
Sa foi, ses souvenirs, ainsi que des reliques,  
Y vit heureux, en paix, sous le joug d'un pasteur  
Aussi bon que leur âme, aussi franc que leur cœur.

Voyez vous à travers la forêt primitive,  
La flèche du clocher découpée en ogive?  
De la prière c'est le doigt mystérieux;  
Appuyé sur la tombe, il leur montre les cieux.

Quand la cloche argentine annonce le dimanche,  
Entrez avec la foule en ce temple fervent;  
Vous sentirez votre âme attendrie en voyant  
De ce peuple naïf la pitié si franche.

Regrettez-vous les jours où l'hospitalité  
Accueillait sur le seuil tout passant arrêté?  
De ces braves colons franchissez la demeure;  
A leur table venez vous asseoir à toute heure.  
Vous croirez apporter avec vous le bonheur;  
A vous le beau lit blanc et la place d'honneur.  
Mais savez-vous pourquoi j'aime ce coin de terre  
Autant que la paroisse où j'ai vu la lumière?  
C'est un récit suave, une légende d'or,  
Pure comme l'enfant, comme lui vierge encor.

## L'ARRIVEE DE JACQUES CARTIER.

Le grand Colomb venait de percer le mystère  
Qui depuis si longtemps voilait cet hémisphère  
Le roi de nos déserts, l'immense Saint-Laurent  
Couvrait, seul, notre sol de ses bras de géants.  
Et les muscles mouvants de sa puissante épaule

N'avaient jamais porté que les glaces du pôle,  
Seul l'enfant des forêts, poursuivant l'original,  
Foulaît la fleur inculte et le sol virginal.

Par un beau soir d'été, l'on vit trois blanches voiles  
Qui remontaient le fleuve aux clartés des étoiles.  
A leur étrange aspect, les farouches indiens  
Et les oiseaux de mer et les monstres marins,  
Surpris d'être troublés en leur paix si parfaite  
Disparaissent soudain dans leur sombre retraite.  
Les vaisseaux d'outremer glissent silencieux  
Sous l'ombre des grands caps et des monts sourcilleux.  
Un homme que la foi, que le génie inspire,  
Est là, debout, pensif sur l'avant du navire:  
C'est le grand découvreur du Canada, Cartier,  
Le délégué du ciel et du roi chevalier.  
A côté de la croix, symbole d'espérance,  
Il vient planter, ici le drapeau de la France.

#### LA MESSE.

L'aurore avait jeté sur les pas du soleil  
Sa corbeille de rose et son manteau vermeil,  
Lorsque les mariniers trouvèrent un asile  
Pittoresque et champêtre au rivage de l'île.  
Ce nouveau continent est un présent du ciel;  
Et c'est là qu'aujourd'hui le marin immortel  
Veut en faire au Seigneur un hommage sublime  
En y faisant offrir l'adorable victime.

Un autel de feuillage et de mousse est dressé  
Au sommet du coteau, sur un tronc renversé.  
Au-dessus, un massif de coudriers et d'ormes,  
Ombrageant le rocher de leurs branches énormes,  
Ressemblent aux arceaux d'un temple naturel.  
Des lianes on voit les verdoyants cordages  
Retomber en feston au-dessus de l'autel,  
Et des clerges bénits, parmi les fleurs sauvages,  
Dont les pieuses mains du prêtres et des marins  
Ont jonché le sol vierge et les degrés divins.  
Sur les bras de la croix rustique se balance  
Un faisceau d'étendards aux armes de la France.

Cependant est venu le moment solennel,  
Et le prêtre gravit les marches de l'autel.  
L'équipage, vêtu de ses habits de fête,

S'agenouille, et Cartier se prosterne à leur tête.  
Notre patrie a vu bien des jours glorieux,  
Mais jamais elle n'eut d'instant plus précieux,  
Le prêtre auguste et saint, avec la blanche hostie  
Elève vers le ciel un regard qui supplie.  
Pour la première en ce pays nouveau  
Est offerte la Chair et le Sang de l'Agneau.  
Le flot attentif baise avec respect la plage  
Et la brise au rameau suspend son doux ramage.  
Car ce vaste désert est devenu sacré,  
Depuis que du Seigneur le sang l'a consacré.  
La France américaine, en ce moment suprême,  
A reçu l'onction de son premier baptême.

Et Cartier crut ouïr, dans les hauteurs des cieux,  
Joint à la voix du prêtre, un chant mystérieux:  
C'était l'hymne d'amour et de reconnaissance  
De la terre et des mers chantant leur délivrance.  
C'était la voix sainte de leur ange gardien  
Qui priait au berceau du peuple canadien.

L'abbé CASGRAIN.

---

## Hymne à Jeanne d'Arc

---

O grand peuple orgueilleux! Entends-tu le canon  
Qui gronde et qui rugit! Entends-tu le clairon  
Au grand rythme sonore?  
Entends-tu le filc flac des drapeaux triomphants  
Et le tambour joveux et les cris émouvants  
Qui montent dans l'aurore?

De nos cloches d'airain, entends-tu la rumeur?  
C'est le concert sacré, proclamant la grandeur  
De Jeanne, la guerrière!  
Peuple, mêle ta voix à ce psalme éclatant  
Qui monte dans les airs sublime et rayonnant  
Pur comme la prière!

Aujourd'hui, comme aux jours des autrefois vainqueurs,  
Quelque chose de grand palpite dans les coeurs

Pour cette oeuvre sacrée!  
O France, souviens-toi, que ce fut un héros  
Que Jeanne la lorraine, au milieu du chaos  
De ton ancienne armée!

On lui mit une armure, un casque au cimier d'or,  
Avec la lance au poing, elle prit son essor  
Vers la grande bataille!  
Ivres de s'avancer vers le but éclatant,  
Les bataillons vengeurs s'en allaient dans le vent  
Au bruit de la mitraille!

Et les chevaux volaient sur le chemin glissant,  
Et des vieux qui pleuraient disaient en se signant;  
O Jeanne bien-aimée!  
Et Jeanne au casque d'or, dans son orgueil lorrain  
Droite sur l'étrier, semblait l'ange divin  
De la France sacrée!

Dans les halliers profonds, au milieu des grands bois,  
Dans l'ombre, elle écoutait lui parler une voix  
Qui disait espérance!  
Et Jeanne la guerrière a vaincu l'étranger,  
L'étendard flotte encore, intrépide et sacré  
Sur l'immortelle France!

M. GERDER.

---

## Le jardin

---

Je passais... J'entendis de la route poudreuse,  
Que derrière le mur on riait aux éclats,  
Et je poussai la porte. A travers les lilas,  
Voici ce que je vis dans la maison heureuse.

Un tout petit enfant essayait au jardin,  
Au doux enchantement de sa mère ravie,  
Dans le parterre en fleurs et sur le gazon fin,  
Ses pas, les premiers pas qu'il eût fait de sa vie.

Cher amour! il allait tout tremblant, il allait—  
Avançant au hasard son pied mignon et frêle,

Hésitant et penché, si faible qu'il semblait  
Que le papillon dût le renverser de l'aile.

Impatient pourtant, égratignant le sol  
De son pas inquiet, avec l'ardeur étrange  
Et les trémoussements d'oiseau qui prend son vol...  
Dans les petits enfants il reste encore de l'ange

Et lui, se pâmant d'aise à ce monde inconnu,  
Suivait l'oiseau qui vole ou parlait à la rose,  
Et tout en gazouillant quelque charmante chose,  
Ouvrait toujours plus grand son grand oeil ingénu.

Et l'on voyait alors les splendeurs de l'espace,  
Et les candeurs du ciel, et les gaietés de l'air,  
Et luire ce qui luit, et passer ce qui passe,  
Dans le tout petit ciel de cet oeil pur et clair.

Parfois il s'arrêtait, tournait un peu la tête  
Vers sa mère orgueilleuse et toute à l'admirer,  
Et repartait avec de grands rires de fête,  
Ces rires si joyeux qu'ils vous en font pleurer!

Oh! la mère, elle était à ne pouvoir décrire  
Avec son geste avide, anxieux, étonné,  
Et de tout son amour couvrant son nouveau-né,  
Et marchant de son pas et riant de son rire.

Elle tenait ses bras étendus vers l'enfant,  
Ainsi qu'on tend les bras vers le fruit que l'on cueille  
Le défendant du mal comme un rosier défend  
Le bouton de sa rose avec ses mains de feuilles.

Elle suivait ainsi courbée et pas à pas,  
Regardant par instant, dans un muet délire,  
Un homme... assis plus loin, et qui feignait de lire  
Et souriait... croyant qu'on le voyait pas.

Dans cet homme chacun eut reconnu le père,  
Qui tâchait de porter l'ivresse dignement,  
Et dont les doux regards allaient furtivement,  
De la mère à l'enfant, de l'enfant à la mère

Et par ce beau soleil, flottait sur tout cela,  
Je ne sais quoi d'ému que le printemps apporte,  
J'entendis le bonheur murmurer: "Je suis là"  
Et je sortis rêveur en fermant bien la porte.

EDOUARD PAILLÉRON.

## Les découvertes de bébé

---

Bébé n'a rien encor dans sa petite tête;  
Des tableaux que le monde ouvert lui vient offrir,  
Nul ne le fait penser, certes, rien ne l'arrête:  
C'est au prix d'un chagrin qu'il va tout découvrir.

Il voit qu'il a des yeux, pourquoi? Parce qu'il pleure.  
Un coude? Il le meurtrit en heurtant l'escabeau...  
Il s'est mordu le doigt, et découvre sur l'heure,  
Que ce doigt existait, puisqu'il lui fait bobo

Il a trouvé le feu, comment? Par les brûlures...  
Il doutait, en été, du méchant vieil hiver;  
Il y croit maintenant; il a des engelures...  
C'est par une douleur qu'il a tout découvert.

Bébé ne savait pas qu'en la poitrine frêle,  
Pour un être chéri qui vous blesse ou qui part,  
S'éveillait une voix douce et surnaturelle,  
Et qu'on peut avoir mal sans bobo nulle part

Ce soir papa grondait, et maman s'est sauvée,  
Dans sa chambre, où la suit le petit, tout peureux,  
Elle a dit à Bébé. "Va, je suis énervée"  
Et c'est comme un silence obscur qui pèse entre eux.

La mère cependant, fiévreuse, machinale,  
Arrache des rubans, déchire des billets,  
Brûle de vieilles fleurs, et reste toute pâle,  
Près du petit, tout rouge et les yeux inquiets.

Et, tout-à-coup Bébé sent là, sous sa menotte,  
Quelque chose qui bat, tantôt avec lenteur,  
Tantôt plus fort, et qui palpite, et qui sanglote,  
De le sentir blessé, Bébé trouva son coeur .

Longtemps il reste là, sa frimousse étonnée  
Du tictac régulier qu'il touche, et qu'il entend.  
Puis il s'en va rêveur: il sera la journée,  
Fier de sa découverte, et malheureux pourtant.

Tu feras mon petit, bien d'autres découvertes,  
Mais hélas... c'est la vie, et c'est le sort humain

Tu les feras au prix de misères souffertes;  
Pour arriver à nous tout prend ce dur chemin.

Tu nieras l'amitié, mon fils, jusqu'au jour triste  
Où ton frère de coeur gaîment t'auras trahi;  
L'amour? Tu comprendras seulement qu'il existe  
Quand son flot de chagrin t'aura tout envahi

Tu douteras longtemps: puis à l'heure fatale  
Où l'adieu de la chair nous fait encore souffrir  
Tu verras l'au-delà, mais en poussant un râle...  
C'est par une douleur qu'il faut tout découvrir.

CHARLES FUSTER.

---

## Un gros péché

---

Allez, je suis bien malheureuse!  
Et le guignon me suit partout!  
Ce matin, maman, chose affreuse!  
A, par hasard, découvert tout!  
C'est grave! Et pourtant, cette

lettre,

Qu'en furetant maman trouva,  
Pouvait-elle me compromettre?  
Mère a bien dû passer par là!

C'était une lettre bien tendre,  
Et sa lecture évidemment,  
Me fit, je ne puis m'en défendre,  
Palpiter le coeur doucement:  
Eh! bien! tout autre, sur ma

mère,

Fut l'effet qu'elle provoqua,  
Elle se mit fort en colère,  
N'a-t-elle donc pas passée par là!

Gontran me disait: "Je vous  
aime."  
Et mon coeur répondait tout bas:

"Gentil cousin, Ah! moi de même,  
Je ne vous le cacherai pas!"  
C'était tout naturel, en somme,  
Et l'on peut bien penser cela,  
Papa comme Gontran, est homme,  
Et mère a dû passer par là

Gontran disait aussi: "Cousine,  
Il me faudrait seule vous voir,  
Dégantez votre main si fine,  
Pour me répondre, que ce soir,  
Je vous trouverai dans la serre."  
Eh bien! le croyez-vous! Voilà  
Que ces mots firent pâlir mère,  
A-t-elle ou non passé par là?

—Au rendez-vous, s'écria-t-elle,  
Es-tu venue?—Ah oui, maman,  
Et je m'étais faite bien belle  
Afin de mieux plaire à Gontran.  
Si tu savais comme il fut tendre!  
Mais c'est donc bien mal, tout  
cela,

Tu n'as pas l'air de me com-  
prendre,  
N'as-tu donc pas passé par là!

Il me dit mille douces choses,  
Qui me remplirent de plaisir,  
Et compara ma bouche aux roses  
Qui viennent de s'épanouir.  
Pendant plus d'une heure, sans  
trêve,

Avec amour, il me parla,  
Moi, je croyais faire un beau  
rêve,  
Ah! qu'il fait bon passer par là!

Mais tu gardes ton air sévère,  
Il m'intimide, c'est certain,  
Et je n'ose te conter, mère,

Ce que j'ai dit à mon cousin.  
J'ai dit. Que dit-on quand on  
aime?

Que je l'aimais plus que papa,  
Plus que toi, plus que Dieu  
lui-même  
Mais maman, tu passas par là?

Ton cœur a dû battre naguère,  
Et va, ton cousin, certain jour,  
Assis près de toi, dans la serre,  
Dût aussi te parler d'amour,  
Eh bien! maman que rien  
ne touche,

Bien sévèrement me gronda,  
Moi, qui n'attendais de sa bouche,  
Qu'un aveu: "J'ai passé par là!"

Cependant, mesdames, de grâce,  
Ai-je commis un gros péché?  
De ma mère, prenez la place,  
M'auriez-vous aussi reproché  
De n'avoir pas caché ma flamme  
A Gontran qui me l'inspira?  
Non, non, car bien sûr, chaque femme,  
Sauf maman, a passé par là!

FERNAND BEISSIER.

---

## Le testament

---

Jésus les conduisit alors vers Béthanie

Ils suivaient, contemplant sur la terre bénie  
La trace que ses pieds avaient faite en passant;  
Et, comme chaque pas se fleurissait de sang;  
Ils virent que le sol était rouge de roses.  
Et Jean lui dit: "Seigneur, à la place où tu poses  
Tes pauvres pieds ouverts qu'ont traversé les clous,  
Voici que l'herbe jaune et que le sable roux,  
Sont fleuris comme les jardins au bord du fleuve.

—En vérité, je vous le dis, la terre est neuve.  
Ce qui ne germait plus vient d'éclorre et vivra."

Il les bénit, levant sa droite, et proféra:  
"La terre où j'ai semé mon sang je vous la fie;  
Soyez riches d'amour et répandez la vie  
Par la vertu du sang versé sur vos douleurs!"  
Puis tourné vers Simon il dit: Sèche tes pleurs."  
Pierre, en se souvenant du Coq, pleurait de honte.  
Mais Jésus: "Calme-toi, Simon, la chair est prompte.  
Puisque tu sais que nul n'est infallible ici  
Et qu'on doit l'indulgence à tous, je t'ai choisi  
Pour être le pasteur des faiblesses humaines.  
O Simon, prends bien soin des brebis que tu mènes!  
Guéris-les! Les élus sont frères des souffrants.  
Les temps seront plus doux si les coeurs sont plus grands,  
Et puisque vous errez sur les mêmes abîmes,  
Eternels exilés du bonheur! O victimes!  
Ayez cette patrie éternelle, l'amour!  
Consolez-nous! Aimez! Aidez! Que tour à tour,  
Riche ou pauvre, puissant ou faible, et suivant l'heure,  
Celui qui peut sourire aide celui qui pleure,  
Et celui qui pleurait voudra sourire aussi.  
Aimez-vous et donnez! Et l'on dira merci,  
Non pour le pain, mais pour la pitié qui le donne!  
Aimez, et la bonté vous sera deux fois bonne,  
Car donner du plaisir c'est prendre du bonheur.  
Aimez-vous, aidez-vous, et que le moissonneur  
Laisse parfois tomber un épi de sa gerbe,  
Pour qu'un enfant trop pâle, en se penchant sur l'herbe,  
Trouve le grain de blé qui guérit d'avoir faim!  
Partagez au passant la farine et le vin,  
Et sa force d'un jour multipliera la vôtre!  
Vous deviendrez plus riche et meilleur l'un par l'autre  
Si vous mêlez votre âme au pain que vous offrez!"  
Il leva vers le ciel ses deux bras déchirés:  
"Pitié sainte douceur d'aimer celui qui souffre,  
Divine fleur de l'âme éclore au bord du gouffre  
Où râlent les vaincus de la vie, ô pitié,  
Communions de l'être avec l'être, amitié  
Qui vous fait ressembler à Dieu tant elle est vaste,  
Calme fraternité qui, dans l'heure néfaste,  
Rapproche des souffrants les heureux d'alentour,  
Profusion du coeur élargi par l'amour,  
Auguste volonté de comprendre sans blâme,

O pitié, quand tu prends la moitié de notre âme,  
La moitié qui nous reste est plus grande que nous!"  
Les apôtres étaient tombés sur les genoux,  
Et les pieds du Sauveur saignaient toujours des roses.  
Il dit: "Allez au monde et répétez ces choses.  
Que la terre s'embaume aux fleurs du Golgotha!"  
Ensuite, auréolé de lumière, il monta.  
Et, comme il s'enlevait, en leur montrant les routes,  
Ses paumes qui saignaient firent, de quatre gouttes,  
Le signe de la croix sur les quatre chemins.  
Et l'on voyait le ciel par les trous de ses mains.

EDMOND HARAUCOURT.

---

## Départ de Jocelyn

---

Ce fut hier; le jour mélancolique et sombre  
Semblait de ma tristesse avoir revêtu l'ombre:  
On eût dit qu'à son tour l'âme de ce beau lieu  
Voulait sympathiser avec ce jour d'adieu,  
Tant le ciel était gris tant les vents sans haleine  
Laisaient pencher la feuille et l'épi sur la plaine,  
Tant le ruisseau dormait en retenant sa voix,  
Tant les oiseaux cachés se taisaient dans les bois!  
Tout se taisait aussi dans la maison fermée;  
On n'osait regarder une figure aimée;  
Quand on se rencontrait on n'osait se parler,  
De peur qu'un son de voix ne vint vous révéler  
Le sanglot dérobé sous le tendre sourire,  
Et ne fit écarter le coeur qu'un mot déchire,  
On allait, on venait; mère, soeur, à l'écart,  
Préparaient à genoux les apprêts d'un départ,  
Et chacune, les mains dans le coffre enfoncées,  
Cachait avec ses dons une de ses pensées.  
On s'asseyait ensemble à table, mais en vain;  
Les pleurs se faisaient route et coulaient sur le pain.  
Ainsi passa le jour et quand la nuit suprême,  
Nuit qui doit pour jamais séparer ce qui s'aime,  
Eut jeté sur nos yeux des voiles p'us épais:  
"Allez, dis-je à ma mère, et reposez en paix;

Reposez votre coeur de soupirs et de larmes;  
Bénissez votre enfant et dormez sans alarmes;  
Que ce dernier sommeil que je fais près de vous  
Descende sur vos yeux encor tranquille et doux!  
De notre long adieu n'anticipez pas l'heure.  
Hélas! trop tôt viendra ce long soir où l'on pleure!  
Mais l'esprit qui console et l'ange des adieux  
A ma prière alors viendront sécher vos yeux;  
Vous me verrez entrer plus léger dans ma voie,  
Car ce qu'on donne à Dieu doit s'offrir dans la joie.  
Dormez! Dès que le jour sur l'église aura lui,  
Au pied de votre lit je veux être avant lui;  
Et, si nos yeux alors ont quelque larme amère,  
Que Dieu nous la pardonne! homme, on n'a qu'une mère."  
Son baiser sur mon front lentement descendit,  
Et je n'entendis pas ce qu'elle répondit;  
Car le coeur plein des pleurs que cachait mon visage,  
Et ne les pouvant pas retenir davantage,  
J'étais déjà sorti de son appartement,  
Et, je cherchais la nuit pour pleurer librement.

LAMARTINE.

---

## Bébé qui rit

---

Si la lumière est belle au sein de la nature  
Quand, par les clairs de lune ou les soirs étoilés,  
Elle dévoile, au loin, la céleste structure  
Et charme, en l'inspirant, le penseur consolé;

Si la lumière est belle au sortir de l'aurore,  
Quand, sur le haut des bois, les oiseaux, au réveil,  
Chantent l'hymne du jour; quand la rose au soleil  
Offre, avec ses parfums, ses pleurs qu'un rayon dore;

Si la lumière est belle au champ, lorsque à l'écart,  
Les humbles moissonneurs dînent près d'une meule;  
Si la lumière est belle à l'heure où le vieillard  
Dit sa prière au temple à côté de l'aïeule

Si la lumière est belle à l'heure où l'angelus  
Mêle ses sons pieux au tiède crépuscule  
Qu'entre la nuit qui tombe et le jour qui recule  
L'âme songe, un moment à ceux qui ne sont plus ;

Si la lumière est belle en l'éclair de l'orage,  
En l'arc-en-ciel, divin précurseur d'un beau jour,  
Dans les bois, sur la mer, partout où quelque image  
Demande pour paraître un doux rayon d'amour :

O lumière ! il n'est pas diamant ou topaze  
Qui te fasse plus belle à mon regard charmé  
Que l'oeil limpide, pur, chatoyant, l'oeil aimé  
De Bébé quand il rit, de Bébé quand il jase.

L'oeil du penseur est beau. Que d'âme brille en lui !  
Il est comme la mer, riche et profond comme elle.  
Mais quand l'oeil de Bébé comme une source luit,  
Il fait passer en nous de la joie éternelle.

J'aime entendre chanter les oiseaux dans le nid.  
J'aime surtout leur chant, le soir, après l'orage,  
Mais leur gazouillement, leurs trilles, leur ramage,  
Ne valent pas pour moi ceux de Bébé qui rit.

La source du beau rire est la beauté de l'âme,  
C'est le cœur resté jeune éclairant le regard.  
De la source du rire il faut garder la flamme  
Pour que Bébé qui rit sache rire vieillard.

BOURBEAU RAINVILLE.

---

## Le cheveu

---

Une française, quelque temps avant la guerre avec  
la Prusse, s'était alliée à une famille allemande.

Elle habitait Berlin, et la position de son mari lui  
permettait de brillantes relations.

Pendant la guerre elle porta le deuil et pria en si-  
lence.

Vint le jour où furent payés les cinq milliards, et

l'Alsace et la Lorraine furent non pas détachées, mais séparées violemment de la France, conservant l'une et l'autre vivace et immortelle l'espérance du retour.

Une fête se donnait dans le palais de la femme française, et là, comme partout ailleurs, on parlait de la France. Par un sentiment de délicatesse, on ne méprisait pas la France; mais on parla de Paris avec pitié, Paris, il n'y a plus de Paris, et dans dix ans, Berlin sera la capitale de l'Europe. Elle se sentit émue, cette âme catholique et française et se levant "Rire est facile, mesdames, dit-elle. Effacer Paris de la carte du monde est facile aussi, mais le remplacer, non pas... Paris est le coeur de la France. Une gageure voulez-vous? Donnez-moi l'objet le plus vulgaire, le plus insignifiant, le plus nul; je l'enverrai, à Paris, et là, nos françaises, plus avec leur coeur qu'avec leurs doigts délicats, en feront quelque chose que jamais femme prussienne ne saurait faire.

La gageure fut acceptée, et le lendemain la baronne recevait une enveloppe portant en suscription: "A envoyer à Paris." Elle l'ouvrit et vit—un cheveu, un simple cheveu blanc. Un moment elle pâlit.

Comment tirer de là le chef-d'oeuvre promis. Verrait-elle s'ajouter une nouvelle humiliation à toutes celles qu'elle avait subies dans son honneur national? L'espérance l'emporta sur ses sombres pressentiments. Elle avait foi dans le coeur de France. Résolument, elle envoya à Paris le cheveu allemand.

"Il me faut avec cela, écrivit-elle, quelque chose de beau, quelque chose de grand, quelque chose de français." Peu de jours après, la baronne recevait un écrin, avec ces mots: "Envoi de la France."

Il y avait dans une double boîte entourée de satin, un riche objet d'orfèvrerie, constellé de diamants. En haut, sur l'émail, l'aigle aux ailes tendues pressait dans ses serres, avec un air d'orgueilleux triomphe, le cheveu prussien et ce cheveu soutenait un petit médaillon sur lequel était peinte la figure de deux jeunes filles au visage un peu pâli, mais rayonnant d'espoir. Au-dessus, cette fine inscription:

L'Alsace et la Lorraine, vous ne les tenez que par un cheveu."

L'Abbé SYLVAIN.

# Mon futur

C'est navrant! C'est affreux? Mais aussi c'est bien fait.  
J'avais maints partis à ma guise:

Un jeune sénateur, un piquant sous-préfet,  
Un tendre diplomate au coeur plein de franchise,  
Un vieux duc qui le soir fait encor de l'effet,  
—Et je vais choisir qui?... Le savez-vous?... Au fait,  
Pour que vous le sachiez, il faut que je le dise.  
Disons-le donc, pour punir ma sottise,

Quand je vins demeurer jadis  
Avec mon oncle à Montparnasse,  
De ma croisée un jour je vis  
Un voisin qui lorgnait d'en face.  
Voulait-il plaire ou plaisanter?  
Était-ce un poète? un fumiste?...  
Bientôt j'entendis tapoter:

O Bonheur! C'était un artiste!  
Je l'observais... modérément.  
Quand il venait à disparaître,  
J'entendais vibrer l'instrument  
Dont il jouait comme un vrai  
maître  
"Quel talent sur le piano!  
Me disais-je. Ce qui m'attriste,  
C'est qu'il a l'air d'un étourneau..  
Mais aussi, quelle âme d'artiste!"

Là-dessus, voilà qu'un beau soir,  
Il me demande en mariage,  
De près je pus enfin le voir:  
Il n'était pas beau; quel  
dommage!  
De plus, il avait de Saint-Flour  
L'accent un peu trop ....  
fantaisiste.  
Bah! tant pis! mon rêve d'amour,  
C'était d'épouser un artiste!

Il devint ainsi mon futur.  
Et le sympathique jeune homme  
M'apprend tout aussitôt  
qu'Arthur  
Est l'affreux nom dont il se  
nomme.  
Arthur! Est-ce possible? Non,  
Pour le renom d'un pianiste,  
Un tel nom, ça n'a pas de nom!..  
Mais qu'importe? c'est un artiste!

Vivre d'art! Vivre dans le bleu!  
Dîner de musique et d'eau pure!  
S'envoler loin du pot au feu,  
Oublier jusqu'à la couture!..  
Il l'oubliait trop, entre nous,  
Car à ses mouchoirs de batiste  
J'aperçus quelques petits trous..  
Vains détails! C'était un artiste!

Oui pensais-je, un tel maestro  
A mille pardons peut prétendre.  
Mais chez nous point de piano,  
Et de près je ne peux l'entendre.  
A ses concerts délicieux  
C'est de mon balcon que j'assiste!  
Qu'il me tarde de pouvoir mieux  
Admirer ce sublime artiste?

Mon oncle—un Bayard retraité—  
Lui dit à la bonne franquette:  
"Chez vous offrez-nous donc  
le thé,  
Vous nous jouerez de l'opérette."  
J'interviens alors et j'insiste.  
O triomphe! Au bout d'un instant,  
Tous trois nous montions  
chez l'artiste.  
Enfin, j'allais donc à loisir  
Suivre l'essor de son génie;  
Planer, — Séraphique plaisir!—  
Sur les ailes de l'harmonie!  
Mais qu'ai-je vu?... C'est  
singulier!...  
Quel est ce truc de machiniste?...  
Qu'agence-t-il à son clavier?  
Faut-il douter de mon artiste?

O risée? O réveil trop dur!  
Surprise horrible et prosaïque!  
L'instrument où triomphe Arthur,  
C'est un piano mécanique!  
Il tournait, tournait, retournait  
Sa manivelle... barbariste.  
"Assez! Assez de moulinet!"  
Dit mon oncle à l'étrange artiste.

Mais lui, lui, pendant ce temps-là,  
Absorbé dans sa ritournelle,  
Sans qu'on pût mettre le holà,  
Il se grisait de manivelle!  
—"Tout est rompu, mille tam-  
bours!..."  
Arthur n'entend pas, il persiste...  
Et tandis qu'il tourne toujours,  
Nous plantons là le faux artiste!

Et voilà. C'est fini. Mon pauvre prétendu!  
Avoir tant pardonné,—son accent trop agreste,  
Son Auvergne, son nom, ses mouchoirs et le reste—  
Et tout enfin, hormis notre mal entendu!  
Pourtant il a du bon... il met bien sa cravate...  
Qui sait? il a peut-être une âme délicate...  
Tiens! tiens!... Et son esprit que je n'ai pas jugé?...  
Et ses goûts, son humeur!... Musique scélérate!  
C'est toi, toi seule à quoi j'avais songé!...  
Bah! pardonnons encore et soyons optimiste:  
Mon Arthur, j'en fais le pari,  
Prouvera qu'un mauvais artiste  
Peut faire un excellent mari.

GABRIEL RIQUIER.

---

## L'arme d'étoile

---

Silencieux, rêveurs, perdus dans le bois sombre,  
Et ne désirant pas retrouver leur chemin,  
Sous les pins frissonnants, qui parlaient avec l'ombre,  
Ils allaient lentement en se tenant la main.

Elle penchait sur lui sa douce tête brune,  
C'était l'heure bercense où s'endorment les fleurs,  
Où les sylphes s'en vont danser au clair de lune,  
Où dorment dans leurs nids les oiseaux querelleurs.

C'était l'heure où la nuit se constelle d'étoiles,  
Où chacun le sait bien, ces astres sont des yeux,  
Que la mort sur la terre a couvert de ses voiles,  
Et qui brillent au ciel, d'un éclat radieux,

L'une d'elles surtout, la seule qui fut pâle,  
Pendant qu'ils souriaient les regardaient tous deux,  
Et dans l'étroit chemin, son pur rayon d'opale  
Descendait tristement sur les beaux amoureux.

Il avait oublié la blanche fiancée  
Endormie à jamais depuis l'autre printemps.  
Uné autre avait déjà son coeur et sa pensée,  
Cette brune jolie aux superbes vingt ans.

Et tandis que grisé, transporté par son charme,  
Il contemplait ému son visage adoré,  
Il sentit sur son front tomber comme une larme:  
La morte la voyait... L'étoile avait pleuré!

JEAN BARANCY

---

## L'enfant de Strasbourg

---

### Récit Patriotique

Il naquit à Strasbourg, dans un coin de la place,  
Où se dresse Kléber, prisonnier immortel,  
Dont le bronze hautain reste encore pour l'Alsace,  
L'image de la France et son suprême autel.  
Il naquit au milieu des horreurs de la guerre,  
Et sa mère mourut en lui donnant le jour.  
L'enfant devait rester seul, car, bientôt, son père,  
En face des prussiens succombait à son tour.  
Ignorant du malheur, ne sachant que sourire,  
Sous le joug insolent des Allemands vainqueurs,

L'enfant grandit. Comment? nul ne saurait le dire.  
A la grâce du ciel et de quelques bons coeurs.  
Un jour, il sût pourquoi quand ses amis d'enfance  
Avaient de bons parents, lui seul n'en avait pas,  
Et c'est en frémissant qu'il apprit les combats  
Où son père, en héros, était mort pour la France  
Ce jour l'enfant comprit la haine et le devoir,  
Il murmura, rêvant déjà de la vengeance,  
Serrant ses petits poings: "Plus tard, il faudra voir!  
Plus tard." —En attendant qu'il put tenir parole,  
Il se prit à chérir sa patrie ardemment.  
Vivant en liberté, fuyant surtout l'école,  
Où des hommes tout noirs enseignent l'allemand.  
Le matin, il allait, gaîment, l'allure fière,  
Saluer d'un vivat le général Kléber...  
"C'est ma manière à moi de faire ma prière."  
Disait-il, en lançant son cri français dans l'air...  
Les soudards allemands suivaient d'un regard louche  
Ce gamin qui passait en leur riant au nez,  
Le mépris dans les yeux et l'injure à la bouche,  
Semblant les braver tous, jusqu'aux plus galonnés...  
Grâce au gamin, Kléber avait souvent encore,  
Comme aux temps des Français, des rubans et des fleurs.  
Des rubans assemblés en drapeau tricolore,  
Des bouquets où toujours brillaient nos trois couleurs!  
Le soir, lorsqu'aux échos de la ville française  
Les clairons allemands sonnaient leurs airs maudits,  
Il marchait devant eux sifflant la Marseillaise,  
Que les clairons français, hélas! sonnaient jadis!  
L'anniversaire vint du jour de la défaite,  
Où Strasbourg dans ses murs vit les Prussiens entrer,  
Tous les ans le vainqueur célébrait cette fête,  
Cette année, il allait encore la célébrer.  
—Eh bien, je vais aussi fêter à ma manière  
Leur grand jour, dit l'enfant, très résolu, très fier.  
Et, retirant de l'ombre une vieille bannière  
Aux couleurs de la France, il vint trouver Kléber.  
Alors, Strasbourg put voir, aux pieds de la statue,  
Aux mains de ce gamin, frêle comme un roseau,  
De la France immortelle, un moment abattue,  
Parmi les aigles noires, flotter le vieux drapeau.  
Mais voici que s'arrête un bataillon qui passe.  
—Holà, dit l'officier, accourant furieux,  
Ce chiffon-là, petit, est proscrit de l'Alsace!  
—Zut! répondit l'enfant, le fixant dans les yeux.

—Gamin, fit l'officier, écumant de colère,  
Je vais par mes soldats te faire corriger.  
—Zut! répéta l'enfant, je tiens à te déplaire,  
Et ça m'amuse, moi, de te faire rager.  
Va ne te gêne pas, fais approcher ta bande,  
Oui, ta bande.. ce sant des bandits, tes soldats,  
Et je te le répète, et je veux qu'on m'entende,  
Et je crierai tout haut ce qu'on pense tout bas,  
Des bandits! des bandits! de lâches incendiaires,  
Des voleurs, des pillards, d'infâmes assassins.  
Ils égorgeaient les fils, ils insultaient les mères...  
Tu peux rugir! Regarde un peu si je te crains!"  
Et pour finir, l'enfant lui crachant au visage,  
Dit: "Avec tes soldats, va partager cela!"  
L'officier bondissant, aveuglé par la rage,  
Tira soudain son sabre, et le gamin tomba...  
Il tomba, mais tenant encore sa bannière  
Et se traînant aux pieds du général de fer  
Murmura: Toi, reçois ma parole dernière,  
C'est pour toi que je meurs... Mon vieil ami Kléber.  
Kléber... réveille-toi, réveille l'espérance...  
Chasse les assassins... Fais que sur mon pays,  
Ce drapeau teint de sang, déploie encor ses plis...  
Adieu.. Je meurs.. Adieu.. Kléber.. Vive la France!"  
Et l'on dit qu'à l'endroit de la grille de fer,  
Où l'enfant en mourant posa sa main sanglante,  
Une tache de sang resta qu'on a lavé en vain,  
Toujours rouge, appelant la revanche trop lente,  
Et disant à Strasbourg: "Il faut croire à demain!"  
Aux pauvres exilés courbés dans la souffrance,  
Elle prêche toujours la vengeance et l'espoir,  
Et jette aux Allemands du matin jusqu'au soir,  
Du pauvre enfant martyr le dernier soupir: France!

VILLEMÉR.

---

## Oraison à Sainte Catherine

---

O sainte Catherine! — Eternelle patronne  
Des demoiselles! — on vous dit  
Si charitable et si bonne,  
Et l'on vous sait au ciel tant de crédit,  
Qu'on recourt à votre tendresse;

Et c'est à vous  
Que chacune de nous,  
Lorsqu'elle désire un époux,  
S'adresse!

Sans votre aide, plus d'une, ici-bas resterait  
Vieille fille. — Et jamais l'on ne se marierait!

Or, se marier est obligatoire.

On nous l'apprend, et nous devons le croire,  
C'est dans le catéchisme — à l'endroit: sacrement!

Et puis, rien n'est moins séduisant

Qu'une demoiselle hors d'âge—

C'est pourquoi nous pensons toutes au mariage  
Et comme je nous sais nombreuses à placer,

J'ai voulu vous adresser

Aussi ma petite prière;

Car je ne voudrais pas, moi, rester la dernière

On a — chacune — sa fierté,

Et vous me comprendrez sans peine, j'imagine,

O grande sainte Catherine,

Dans votre divine bonté!

Ce n'est pas que je sois pressée,

Je peux attendre encor—un peu—pas trop longtemps

Pensez donc, j'ai dix-sept ans.

Et l'on va marier, ce soir, ma soeur ainée.

Or, c'est à mon tour maintenant,—

Ainsi l'a décidé maman.

L'une après l'autre, c'est l'usage;

Cela se fait toujours ainsi.—

Je n'ai donc eu jusqu'ici

Trop rien à dire. — Et, d'ailleurs, il est sage

N'est-ce pas d'un peu réfléchir,

Avant de prononcer ce oui, qui nous engage,

Et sur lequel on ne peut jamais revenir?—

O grande sainte Catherine!

Vous me connaissez, — donc je puis

Vous parlez franchement,—

Je le sais bien — Je suis

D'une nature un peu taquine,

D'un caractère un peu moqueur

Peut-être — mais j'ai si bon coeur!—

L'on prétend que je suis coquette!

Oh! pas beaucoup, — tout juste ce qu'il faut

Pour que ce ne soit pas taxé comme un défaut,

Mais comme un excès de toilette.—

Je ne suis pas trop—trop—trop mal.

Quelques-uns me disent jolie—  
Mais c'est pure galanterie,  
Je n'en crois pas un mot.—D'ailleurs, ça m'est égal,  
Pourvu que je plaise à qui m'aime!  
Et vous le voyez, — je n'ai même,  
— Preuve de mon humilité —  
Cité pas une qualité.—

Cependant tous en ont, au moins une en partage.  
J'apporte donc, en entrant en ménage,  
Tout ce qu'il faut pour rendre heureux  
Le mari que du haut des cieux  
Vous m'aurez désigné, chère et sainte patronne.—  
Je l'aimerais bien mieux, en le tenant de vous!  
Car vous savez, mieux que personne,  
Le mari qui convient à chacune de nous!—

Ainsi, moi, je ne voudrais pas trop d'un poète.  
Ces gens-là portent trop leur tête  
Comme un vrai saint sacrement.  
Puis on les dit toujours dans la lune, rêvant  
Sans cesse,—et si parfois ils daignent descendre  
Du haut de leur grand ciel à jusqu'à nous descendre,  
Ils ont un air si malheureux,  
Si triste, si dédaigneux,

Qu'on les aime encor mieux montés sur leur nuage.  
Or, moi, je veux, en mariage,  
Un mari comme il en est tant.  
—Certes, je n'aime pas les bêtes,

Ni ces beaux qui, la raie au milieu de leurs têtes,  
Mis comme une gravure, ont à coeur seulement  
Le noeud de leur cravate ou le mot à la mode;  
Mais je ne voudrais pas non plus d'un trop savant,  
Où d'un rêveur, à l'humeur incommode,  
Qui, rimant des sonnets au bleu du firmament,  
N'aurait guère le temps que d'adorer la lune.

Un notaire?... a de la fortune,  
Du moins généralement;  
Et papa dit toujours que c'est avec l'argent  
Qu'on fait du bonheur en ménage.—  
Le conseil est peut-être sage:  
Mais je crois que pour le bonheur  
Avec l'argent il faut mettre le coeur.  
Or, je ne vois pas un notaire  
Dans un rôle d'amoureux.  
Un notaire c'est sérieux.

D'ailleurs tous ceux que je connais sont vieux.  
 Reste un militaire?  
 Encore ici le point est hasardeux.  
 C'est moins sérieux qu'un notaire,  
 Mais c'est bien plus aventureux.  
 On les prétend d'humeur quelquefois un peu rude,  
 Ayant plus de folle au cœur que de raison,  
 Et l'esprit quelque peu léger par l'habitude  
 De changer de garnison.  
 Donc, vous voyez, je m'imagine,  
 O grande sainte Catherine!  
 Combien difficile est le choix  
 Ils seraient complets à tous trois:  
 Le poète, le militaire,  
 Et le notaire,  
 Mais n'en épousant qu'un, c'est un qu'il faut choisir  
 Cherchez-moi donc celui qui peut me convenir  
 Et je tâcherais lui plaire  
 Avec votre aide.  
 Ainsi soit-il!  
 Et pour éviter tout péril,  
 Toujours de vos conseils prêtez-nous la lumière!  
 Aux cieux, priez toujours pour nous!  
 Bénissez qui recourt à vous,  
 Et n'oubliez pas ma prière!

FERNAND BEISSIER.

---

## Une demoiselle pas difficile

---

En fait de goûts et de plaisirs,  
 Le sage pense et je l'approuve—  
 Que l'on doit borner ses désirs,  
 Ce qu'on veut, alors, on le  
 trouve...  
 Il ne faut point chercher midi  
 À quatorze heures: casse-tête...  
 Avec une moyenne honnête,  
 On peut se résigner pardi.  
 Moi, je me fais très peu de bile,  
 Car je ne suis pas difficile.

Par exemple, à ce qu'on prétend,  
 Fille D'Eve est assez gourmande.  
 D'un rien j'ai l'estomac content  
 Mon Dieu, qu'est-ce que je  
 demande?  
 Comme chacun, mes trois repas,  
 Plus un souper,—mais quand  
 on veille:  
 L'après-midi, lait ou groseille,  
 Enfin le soir quelques babas:  
 Nul superflu, rien que l'utile.

Oh, je ne suis pas difficile!

La toilette entraîne parfois  
A d'incalculables folies  
Moi, je ne mets à tous les doigts,  
Qu'une bague ou deux... des  
Et les robes donc... Pour le

Je me vois presque nue: à peine  
Une pauvre demi-douzaine,  
A chaque saison et c'est tout.  
Se parer est chose futile,  
Moi, je ne suis pas difficile.  
Combien d'autres, en vérité,  
Qui, du monde sont idolâtres?  
Visites et tasse de thé,  
Des bals, des concerts, des

Moi, j'assiste, une nuit sur deux  
Aux petites fêtes dansantes.  
Et les pièces intéressantes  
Occupent mes soirs ennuyeux.  
Ça me suffit, foi de Cécile,  
Oh, je ne suis pas difficile.

Certaines en chemin de fer,

Vont toujours par monts et  
vallées;  
Moi, je ne suis jamais en l'air  
Sauf les classiques envolées:  
L'automne: chasses et châteaux;  
L'hiver, Naples, les Pyramides;  
Au printemps, Luchon et ses  
guides.  
L'été, la Manche et ses bateaux.  
Puis, je rentre à mon domicile.  
Oh! je ne suis pas difficile.

Souvent pour les futurs maris,  
On est d'une exigence extrême;  
Moi, les yeux fermés, j'aurais  
pris  
Un époux, bon comme une crème,  
Ayant l'or d'un Américain  
La noblesse d'un grand  
d'Espagne.  
Le galbe d'un pâtre en Romagne  
Et l'esprit d'un Parisien.  
J'en puis trouver un... sur  
cent mille.  
Car je ne suis pas difficile.

VICTOR AUZONNE

---

## Mon parapluie

---

### Scène comique

(L'acteur entre en scène portant un immense parapluie ouvert. Il s'avance lentement.) (Au public.)

Qu'est-ce qui vous fait rire?

Mon parapluie? Mon parapluie ouvert? Parce qu'il ne pleut pas? Mais vous ne sentez donc pas le soleil? Car, c'est mon ombrelle, à moi, ce parapluie! Et cette ombrelle? Eh bien? C'est mon parapluie! Ce n'est pas plus malin. (Il se promène un instant d'un bout de le

soène à l'autre) (Au public) Vous disiez donc?... Qu'est-ce que vous disiez, (Un compère dans la coulisse.) Rien! Ah! oui, si vous ne disiez rien! C'est moi qui songeais. J'avais cru entendre quelqu'un dire que mon parapluie était idiot? idiot? Ce parapluie sublime? Ce parapluie que ma bonne grand'mère tenait de sa tante qui l'avait reçu de sa tante à qui une autre tante l'avait légué... idiot??? (A son parapluie.) O bon parapluie! O douce ombrelle! O pépin sacré! Je t'aime! Je te respecte, je te le dis à genoux. (Il s'agenouille. Au public) Mais qu'est-ce que je fais là, devant vous? Excusez-moi de vous avoir oublié. Mais je l'aime tant ce cher parapluie de famille (fièrement.) Et comme il est beau! (montrant l'étoffe.) Regardez-moi cette toile comme on en fait plus! Quelle souplesse et quelle force! (Donnant des chiquenaudes aux baleines.) Et ces baleines! ces belles baleines! ces souples baleines qui viennent des mers profondes, ces baleines évocatrices qui nous parlent d'horizon lointain, de poissons gigantesques, de pêches miraculeuses, ces robustes baleines qu'un ouragan n'émeut point et que les années n'atteindront jamais! Et ce manche? (il l'indique). Ce manche gracieux, ce manche magnifique qui vous tombe dans la main comme un sou dans votre poche. Et ce fermoir dont le ressort fait entendre un petit coup sec! Et cette canne au bout! Ce joli demi rond par le trou duquel on voit mieux que dans une lorgnette. (Il regarde dedans) Quel ensemble harmonieux! (Il fait tourner le parapluie.) Comme tout fonctionne bien! (Il le ferme, l'ouvre et le referme à nouveau.) Avec un instrument pareil on peut se passer de canne (il marche comme avec une canne.) On peut se passer de panier. (Il dépose dedans sa bourse, son mouchoir et divers objets.) Rencontre-t-on un coquin? Pan! dans l'oeil! (Il pointe.) Un voleur, veut-il choisir votre montre? Hop! on l'accroche par le fond de sa culotte. Etes-vous témoin d'un spectacle qui ne vous regarde pas? Allez! (Il ouvre violemment le parapluie, les objets tombent) on se cache derrière ce bon paravent qui devient un isolateur. (Il se cache derrière.) Voulez-vous dormir un instant? Vous posez bien délicatement votre parapluie par terre, délicatement, comme cela. (Il le pose tout ouvert le manche sur le sol.) Si un jour vous êtes dans la nécessité de vendre des cartes postales, des crayons, ou des pastilles de gomme, inutile de monter un luxueux magasin de payer des loyers fastueux! Vous vous installez sur la

place, tranquillement votre parapluie à l'envers (il le place le manche en l'air) Et la marchandise à l'intérieur! (Il le fait tourner) vous faites tourner ainsi votre étalage ce qui lui donne de l'air et séduit l'acheteur. Mais allez donc faire tout cela avec vos parapluies estomacques d'aujourd'hui, large comme une pièce de cinquante centimes! La toile est transparente, le manche est en osier, les baleines sont en tuyaux de pipes! Rien quoi! et rien à faire! Aussi, je le garde, mon parapluie sublime, mon antique parapluie, mon parapluie qui fait rire! les ignorants, pendant que dessous je goûte tous les bienfaits de la protection! Les bienfaits de la protection et de la solidarité, souvent, car, lorsque je rencontre un concitoyen sans abri, où une dame aimable dont la pluie gâte le chapeau, je leur dis comme dans la chanson: "Veuillez accepter mon pépin."

Mon pépin, un petit coin de mon coeur, et un verre d'eau pure! Et croyez qu'ils sont fiers, allez, de faire les bourgeois là-dessous. Mais... (étendant la main pour voir s'il pleut.) Mais... on dirait qu'il tombe des gouttes (étendant l'autre main.) Mais oui, il pleut! (Vivement.) A nous! mon vieux riflard! A nous! mon vieux riflard! A nous! (Il s'installe dessous en serrant le manche à deux mains.) (Au public.) Voulez-vous profiter de l'occasion? Qui est-ce qui vient de mon côté? Qui? (Regardant à gauche.) Personne ne vient de mon côté? Au revoir tous!

(Il s'en va le parapluie enfoncé jusque sur la tête.)

x x x

---

## La rançon des baisers

---

L'amour, le seul ange des cieux  
 Que Dieu laisse errer sur la terre  
 Inventa le baiser joyeux  
 Dans l'île rose de Cythère:  
 Puis, fier de son invention—  
 Fierté d'ailleurs bien naturelle,  
 Demanda la permission  
 D'aller la montrer d'un coup  
 d'aile,

Aux autres Anges ses amis.  
 Et, le bon Dieu l'ayant permis,  
 L'amour s'envola dans la nue,  
 Monta, monta, monta longtemps,  
 Parmi les soleils éclatants  
 Qui souriaient à sa venue;  
 Monta, monta, puis arriva  
 Devant les portes de lumière  
 Du Paradis, où Jéhovah,

Dieu des dieux tenait cour  
plénière

D'anges, d'apôtres et de saints  
Au son des luths et des buccins  
Sous un dais de pourpre dorée  
Le blond amour fit son entrée:

"Joie et salut à tous. Je viens  
De découvrir chez les terriens  
Une caresse tendre, oh, tendre!  
Un geste si délicieux,

Que j'ai voulu sans plus attendre  
En faire profiter les cieus.

D'ailleurs, tenez, voici le chose."  
Et l'amour, de sa bouche rose  
Fleurant l'ambroisie et le miel  
Baisa quelques anges du ciel.

—Oh la bonne et douce caresse!  
Encore, dirent-ils charmés

Et leurs fronts se tendaient  
pâmés

Et leurs ailes tremblaient  
d'ivresse.

—Oh, c'est trop bon, reste  
avec nous

Reste au paradis où nous  
sommes

Ne retourne plus chez les  
hommes

Nous t'en supplions à genoux.

—Non pas, non pas, mes ca-  
marades,

Leur dit l'Amour sans plus  
d'émoi,

Gardez pour d'autres vos tirades,  
Le ciel entre nous, peu

m'importe

La Terre a grand besoin de moi.  
Bonsoir... Veuillez m'ouvrir

la porte.  
—Méchant, tu ne sortiras plus,

Dirent les anges résolus  
En lui faisant une barrière  
D'ailes blanches, de bras rosés,  
Nul autre n'aura tes baisers.

Nous t'enfermons, arrière,  
arrière.

Vainement, l'amour essaya  
De passer à travers les anges  
Il ne put. Il pleura, pria  
Jamais les célestes phalanges  
Ne consentirent à s'ouvrir.

—Mon Dieu, venez me secourir

Dit-il de sa voix éperdue

A cette plainte Jéhovah,

Sur son trône d'or se leva

Il chemina par l'étendue,

Et sous chaque pas qu'il faisait

Une rose blanche écloait.

Il vit pleurer l'amour candide

Alors, il lui dit doucement —

Et chaque mot au firmament

Allumait un soleil splendide:

"Combien donnas-tu de baisers?"

—Cent, répondit l'ange à voix  
basse

—Combien de pleurs as-tu  
versés?

—Cent aussi.—Bien, je te fais  
grâce,

Qu'on le délivre incontinent.

Et l'Amour s'en fut rayonnant

Vers le beau pays de Cythère.

Depuis lors il est sur la terre

Et vient tour-à-tour nous griser

Sans que nul ange s'en alarme.

Mais tôt ou tard chaque baiser

Doit se payer par une larme.

JEAN RAMEAU.

## Guérison radicale

Il fut — j'omets la date — une illustre marquise,  
Astre de son salon et des cercles charmants;  
Son grand air, son esprit, son ton, sa grâce exquise,  
Étincelaient partout plus que ses diamants.  
On recueillait ses mots, on singeait ses toilettes,  
Les lettrés sur son goût modelaient leurs écrits,  
La marquise éclipsait les porteurs d'épaulettes,  
Les porteurs d'habits noirs, le faubourg, tout Paris,  
Pourtant un lourd nuage, — un seul — pesait sur elle.  
Un seul, mais son beau ciel en était bien troublé,  
La nature avait mis dans cette gorge frêle  
Une voix de clairon, et de clairon fêle;  
Rien qu'en ouvrant la bouche, elle ébranle les vitres,  
Disait-on; son sourire éclate comme un cor!...  
Et malgré tant d'esprits, tant d'honneurs, tant de titres,

On l'a nommait tout bas madame de... Stentor.  
Qui me délivrera de ce timbre de fauve?  
Répétait la marquise aux docteurs désolés.  
Gargarisme de miel, lait d'ânesse, eau de mauve,  
Rien n'y fait! Soyez francs docteurs, vous me volez!  
Un beau jour un savant débarque d'Amérique;  
(Il faut venir de loin pour réussir chez nous)  
C'était un homme froid, sans fleurs, ni rhétorique.  
Mais qui vendait très cher un élixir très doux.  
Vingt gazettes l'avaient acclamé par avance,  
Toutes par le menu chantèrent ses succès,  
C'était bien, sans mentir, la source de Jouvence,  
Que l'homme d'outre-mer ouvrait chez les Français.  
La marquise accourut à son tour vers l'oracle!  
L'oracle lui vendit l'espoir et l'élixir...  
Deux jours après chez elle on criait: "Au miracle!"  
Le clairon enroué venait de s'éclaircir.  
Que votre voix, marquise, est douce est pure, est nette!  
De votre gorge il sort des notes de hautbois,  
Elle a des demi-tons de flûte et d'épinette.  
On croit à vous entendre ouïr l'oiseau des bois."  
La marquise est heureuse et joue au virtuose.  
Elle chante, on l'écoute, e'le voit tout en beau,  
"Ah! dit-elle, gaîment, quelle métamorphose,

Me voilà rossignol, moi qui fus un corbeau!"  
Pryons ce gosier neuf qui nous vient d'Amérique,  
Et portons au docteur la voix dont je jouis.  
La marquise s'en va, monte chez l'empirique,  
Et dans ses froides mains, verse un flot de louis.  
Au bas de l'escalier, assis sur une borne,  
Un aveugle chantait quand elle descendit;  
Vers la dame, il leva son oeil éteint et morne,  
Entonna sa romance et sa main se tendit.  
La marquise, au hasard, cherche une pièce blanche,  
D'un mot, elle interrompt le couplet nasillard,  
Vers l'artiste surpris, elle approche, se penche,  
Et presque à demi-voix, dit: "Tenez, bon vieillard,"  
L'aveugle, un vieux soldat, se dresse avec mystère,  
Baise la pièce blanche, et d'un ton solennel,  
Répond en ébauchant un salut militaire:  
Mon colonel, merci! merci, mon colonel.

Père DELAPORTE

---

## Aveu

---

Dans le soir, tous les deux, nous allions nous parlant  
De ces riens qu'on se dit pour dire quelque chose,  
Alors qu'au ciel brillaient les étoiles. Rêvant,  
J'entrevois tout un monde exquisement rose.

Il me semblait marcher au chemin triomphal  
Où l'amour est seul maître, entendre une musique  
Perlant ses notes d'or en un rythme idéal,  
Dont mon âme a conçu le désir nostalgique.

Et je n'écoutais plus ton doux parler charmant:  
La nuit était venue et murmurait sa plainte,  
Alors, je t'avouai mon amour. Lentement,  
L'ombre tombait, tombait sur nous comme une étreinte.

ALBERT DREUX



Mais, de se connaître à s'aimer  
Il n'est pas bien grande distance:  
Le cœur éprouve, à se donner,  
Moins de peine que l'on ne  
pense.

Depuis l'histoire du ruisseau  
—Et pour le payer de sa peine—  
Nous reçûmes Pierre au hameau;  
Il venait sept fois par semaine.  
Il était toujours attendu,  
Bien qu'on ne parût pas

l'attendre;  
Mon pauvre cœur était ému,  
Mais lui ne semblait pas com-  
prendre.

Il faisait, je ne sais pourquoi  
Mille compliments à grand-mère.  
Il ne m'en fit jamais à moi,  
Et voilà comment j'aimai Pierre.

Oui, je l'aimais bien tendrement,  
Quant à lui dire: "Je vous aime"

Je n'aurais pas osé; pourtant  
Il le devina tout de même.  
Or, un beau soir que sous les  
cieux

Nous nous promenions dans  
la plaine

Sans parler, émus tous les deux,  
Il me prit la main dans la sienne;

Moi, je la retirai soudain;  
Nous restâmes l'un près de  
l'autre:

"Ah, dit-il, je vous tends la main,  
Pourquoi me reprendre la vôtre?  
C'est mal ce que vous faites là.

Seriez-vous donc méchante ou  
fière?"

"Oh, non", lui dis-je, "gardez-là"  
Voilà comment j'épousai Pierre.

PAUL BILHAUT

---

## L'ermite et l'enfant

---

J'ai trouvé dans les murs d'un pauvre séminaire  
Un parchemin poudreux et six fois centenaire.  
En gothique azuré le vélin est écrit.  
Voilà ce que j'ai lu dans le vieux manuscrit.  
Dans une grotte sombre où mainte stalagmite  
Enguirlande les murs, vivait un saint ermite  
Comme autrefois Jésus, il allait grave et doux.  
D'un mot, il bénissait les enfants à genoux;  
D'un mot, des pauvres gens, il charmait la souffrance:  
Comme on sème des fleurs, il semait l'espérance.  
Rien qu'à le voir sourire, on était consolé...  
Il parlait et le ciel s'entrouvrait dévoilé;  
Il étendait la main; Tout devenait lumière,  
Il tombait à genoux; tout devenait prière;

Il touchait le malade, et le mal s'enfuyait;  
 Il regardait l'aveugle, et l'aveugle voyait;  
 Et le souffle de Dieu voltigeait dans l'espace,  
 Et le peuple disait: "Voilà le saint qui passe."  
 Vers le temps qu'advenaient ces faits miraculeux,  
 Une femme et son fils, bel enfant aux yeux bleus,  
 Chérubin que le ciel enviait à la terre,  
 Vivaient dans leur chaumière antique et solitaire.  
 Deux fois dans le sillon, les blés avaient muri,  
 Les roses au soleil deux fois avaient fleuri,  
 Et jeté dans la brise un parfum éphémère,  
 Depuis que cet enfant souriait à sa mère.  
 Dans son berceau qui penche, il vient de s'endormir,  
 Au dehors, on entend le vent d'hiver gémir,  
 Et de l'orage, au loin, les sifflements moroses  
 Font partager au coeur la tristesse des choses  
 Un spectre vient d'entrer: ce spectre c'est la mort.  
 Elle marche à la couche où l'enfant songe et dort...  
 Pauvre mère! longtemps elle croit qu'il sommeille.  
 Le front est rose encore et la lèvre vermeille.  
 Le regard maternel caresse tour à tour  
 De la lèvre et du front l'harmonieux contour.  
 Puis, pour mettre un baiser sur la petite bouche,  
 La mère en souriant prend son fils dans la couche.  
 Soudain elle pâlit et jette un cri d'horreur:  
 Pourquoi l'enfant est-il rigide et sans chaleur?  
 Pourquoi le sang dort-il inerte dans l'artère?  
 La pauvre femme alors comprit l'affreux mystère.  
 Elle ne pleura pas, car les grandes douleurs  
 Sont comme les déserts, sans rosée et sans pleurs.  
 Sous un voile elle met l'enfant dans la corbeille  
 Qui servait de berceau; puis, l'oeil fixe, elle veille,  
 Priant Dieu d'emporter sa vie et sa raison...  
 Quel est ce bruit? On frappe au seuil de la maison:  
 "Ouvrez dit une voix, Bonne femme, ouvrez vite."  
 Elle ouvre; un homme entra: c'était le saint ermite.  
 La mère eut dans les yeux comme un rayon d'espoir,  
 Mais garda le silence: Il devait tout savoir;  
 A qui lit dans les cieus, nul besoin de rien dire.  
 Le visage du saint s'éclaira d'un sourire:  
 "C'est demain, lui dit-il, le grand jour de Noël,  
 Jour où Jésus naquit. Pour orner son autel,  
 De roses je voudrais former une guirlande.  
 Ces fleurs, vous les avez, et je vous les demande."  
 La pauvre mère éprouve un éblouissement.

Et regarde l'ermite avec étonnement.  
Des fleurs! dit-elle enfin, des fleurs! Comment pourrais-je  
Les avoir en hiver, lorsque tombe la neige!  
Des fleurs en ce temps-ci! des fleurs. Je crois rêver.  
C'est au paradis seul qu'on en pourrait trouver."  
Mais l'homme du Seigneur répondit impassible:  
"Au coeur vraiment chrétien, il n'est rien d'impossible,  
Quel est ajoute-t-il le berceau que voilà?  
Ne sont-ce pas des fleurs que vous me cachez-là?  
Donnez-les; pour Jésus, montrez-moi votre zèle."  
C'est ainsi que parlait le saint homme; mais elle  
Tremblant à son espoir comme au vent le roseau.  
Palpitante à pas lents, s'approche du berceau.  
Elle lève le voile... ô miracle! ô merveille!  
Elle tombe à genoux, car l'enfant qui s'éveille  
Sourit dans son berceau des roses à la main...  
Voilà ce que j'ai lu dans le vieux parchemin.

A. D.

---

## Bonjour Philippine

---

Je trouvais mon cousin très bien;  
Maman se doutait de la chose.  
"Il faut, me disait-elle en secret, et pour cause,  
Garder ce que l'on pense et ne découvrir rien.  
Vous voilà raisonnable et grande;  
Profitez bien de mes avis;  
A tout ce que l'on vous demande.  
Ne répondez rien de précis  
Surtout avec les jeunes gens,  
Un oui c'est chose dangereuse;  
Soyez très digne, peu parleuse;  
Laissez les causer tout le temps.  
Vous me le promettez? — Oui maman — Bien mignonne!  
De ces conseils que je vous donne  
N'en oubliez aucun — Non, maman, je dirai  
Oui seulement au cas où l'on m'y forcerait."  
Et maman bien tranquilisée,  
Ceci dit me laisse et s'en va;

Et moi, seule, je reste là  
 Cherchant à quoi sert de cacher sa pensée,  
 Lorsqu'en la disant on pouvait  
 Faire plaisir à qui l'on aime.  
 Mon cousin justement à ce moment entraît.  
 Tiens, Blanche, fit-il. Vous! Vous! — Moi-même,  
 Mon cousin que faites-vous?  
 Je rêve. — A quoi donc? — Je l'ignore.  
 — Ah! rêver, fait-il, passe encore,  
 Mais ne savoir à quoi  
 C'est grave et vous auriez bien mieux fait ma cousine,  
 De vous en venir sous le bois  
 Où nous allions tous les deux autrefois  
 Faire des bouquets d'aubépine;  
 Vous en souvenez-vous? — Ah! si je m'en souviens!  
 — Eh bien, moi! cousine, je viens  
 Des gros noisetiers, où gais, après la classe,  
 Nous allions jouer tous les deux.  
 Personne autre que nous n'en connaissait la place.  
 Et qu'alors nous étions heureux!  
 L'on jouait au petit ménage.  
 L'avez vous oublié! — Mais non! — Non! qui le sait?  
 Car avec moi jamais plus vous n'avez refait  
 Ce gentil pèlerinage.  
 Ces souvenirs pourtant cela vous tient au coeur  
 Surtout quand c'est avec bonheur  
 Que là, bien cachés, on les garde!  
 — "Mais cousin, dis-je, je n'ai garde  
 D'en oublier aucun." — Et nous voilà causant  
 Du temps passé, nous rappelant  
 Jusqu'à la moindre chose —  
 Rappelez-vous ceci... Rappelez-vous cela  
 Le gros fermier... La tante rose...  
 Dame! on peut aller loin sur cette route-là...  
 Or, en causant, nous croquions des noisettes,  
 Des noisettes du noisetier  
 Qui nous faisait ainsi repasser tout entier  
 Le chapitre du temps des folles amourettes.  
 Mon cousin en avait apporté plein sa main.  
 — Une double, fit-il soudain!  
 En voulez-vous la moitié, ma cousine?  
 Gageons une philippine,  
 Et nous verrons qui des deux gagnera.  
 Le perdant au gagnant en tout obéira.  
 Est-ce dit? — C'est juré — Voici ma main — La mienne!

— Mais! chut! Tante revient; il faut tout lui cacher,  
Je craindrais trop qu'elle ne vous prévienne,  
Pas un mot, ce serait tricher!"

Le lendemain matin j'entr'ouvrais ma fenêtre—  
Mon cousin était au-dessous,  
Guettant (me l'a-t-il dit depuis lors entre nous),

Le moment où j'allais paraître—  
Avant que je n'ai eu, moi, le temps de le voir,  
Il grimpe sur un banc, agite son mouchoir  
Et me crie en riant: "Bonjour, ma Philippine!

Qui le premier s'est souvenu?  
Il vous faut payer, ma cousine,  
J'ai gagné, vous avez perdu"—  
Et tandis que, toute surprise,  
Rougissant comme une cerise,  
Sous mon petit bonnet de nuit,  
J'allais me retirer vivement: "Oh! de grâce  
Ne craignez rien!—fit-il, en me prenant la main.  
Car le banc était haut, la fenêtre était basse,  
Et bel homme était mon cousin—

"Ce que j'exigerai sera si peu de chose,

Ajouta-t-il tout doucement,  
Un rien — un mot seulement  
Un petit mot de votre bouche rose;

Je vous aime!" — Mais chut! Taisez-vous!... Parlez bas.  
Si l'on vous entendait! D'ailleurs je ne dois pas

Vous écouter. On m'en a fait défense!...

—Aussi plus je ne parlerai,

Dit-il, et ne demanderai

Que ceci: M'aimez-vous? — Mais — C'est chose promise,  
Si c'était moi, je répondrais!...

—Je l'avais juré... J'étais prise!

—"Mais on vient. Partez! Je verrai..."

M'aimez-vous?— Eh bien! Oui!—

Pour moi, ma conscience

Ne me me reprochait rien au fond — J'avais dit oui—

Et je ne croyais guère avoir désobéi

Aux conseils de maman.—

Le soir plein d'assurance,

Mon cousin, de maman s'approche, et dit tout bas:

"Ma tante, j'aime Blanche, et je n'ai pas

D'autre désir que lui donner ma vie!

Accordez-moi sa main! "Oh! ce que je tremblais!

Maman le regardait en silence, ahurie:

"Mais... Quoi? Comment, fit-elle! "Et moi je me faisais  
 Aussi petite que possible.  
 —"Blanche m'aime, ma tante! — Elle! c'est impossible!"  
 —Elle me l'a dit! — Est-ce vrai,  
 Après que vous m'aviez juré?...  
 —C'est justement pour ça. J'ai tenu ma promesse;  
 Je ne l'ai pas laissé me dire un mot d'amour.  
 De cela tu m'avais fait la défense expresse.  
 Mais il m'avait fait jurer à son tour  
 En gageant une philippine  
 (Ce que j'ai déjà fait bien souvent avec lui!  
 Et que tu n'as jamais trouvé mal, j'imagine  
 Il m'a dit: m'aimez-vous? j'ai dû répondre! Oui  
 Puis entre cousin et cousine  
 C'aurait été bien mal de mentir!... Mais vraiment  
 Pour dire à son cousin qu'on l'aime  
 De la philippine elle-même  
 On se passerait bien facilement!...

FERNAND BEISSIER.

---

## Noël

---

La veille de Noël, les bébés anxieux  
 D'avoir le beau cadeau qui leur viendra des cieux,  
 Mettent—talons en ligne et pointe bien tournée,—  
 Leurs bons petits souliers devant la cheminée.  
 Puis, dès le matin clair, en chemise et pieds nus,  
 Prestement, ils vont voir si le divin Jésus  
 Est venu dans la nuit, leur apporter les choses  
 Qui depuis quelques jours hantaient leurs rêves roses.  
 Ah! comme leur cœur bat! et quelle fièvre en eux!  
 De leurs doigts maladroits ils s'attaquent aux noeuds,  
 —Ficelles ou rubans dont leur désir s'irrite,—  
 Et qui s'embrouillent tant dès que l'on va trop vite!

Enfin, hors des papiers froissés, des durs cartons,  
 Voici rouges, bleus, verts, jaunes, de tous les tons,  
 —Tels que des papillons sortant des chrysalides,—  
 Voici les beaux joujoux étincelants, splendides,

Et tout juste,— Oh! qu'il est malin le bon Jésus!—  
Oui, tout juste ceux-là qu'on désirait le plus.  
"Comme c'est curieux! maman a dû lui dire."  
Et la maman leur répond non, dans un sourire.

Ainsi fera demain notre petit Riquet.  
Je vois ses deux souliers rangés sur le parquet,  
Devant ma cheminée où la flamme s'élève,  
Et les pieds aux chenets, silencieux, je rêve...  
Je rêve, et je me dis qu'à l'automne des jours,  
Les hommes déjà vieux, sont des enfants toujours.  
Quand de nouveaux Noël's, au déclin de l'année,  
Rayonnent en douceur sur leur tête fanée,  
Qui sait si le désir naïf ne leur vient pas,  
D'aller, la veille au soir, en cachette, tout bas,  
Comme jadis en leur enfance illuminée,  
Placer leurs gros souliers devant la cheminée!  
Mais une telle idée est bien hors de saison,  
Ils l'écartent très vite, et comme ils ont raison!  
Pour ne pas décevoir leur croyance enfantine,  
Jésus, certainement mettrait dans la bottine,  
Quelque cadeau très cher, pour gens très sérieux,  
Mais il ne saurait point, au magasin des cieux,  
Décrocher "celui-là tout juste qu'on désire,"  
Car les mamans ne sont plus là pour le lui dire.

JACQUES NORMAND

---

## N'en dites rien à personne

---

On dit que je suis bavarde,  
Rien n'est moins vrai que cela...  
J'aime bien par ci par là  
(Si la chose me regarde)  
Dire un mot.—Mais voilà tout.—  
J'ai l'oeil, il est vrai, partout;  
Sans que nul ne me soupçonne  
Même malgré moi, je sais  
Tout ce qu'on me cache; mais,  
Je n'en dis rien à personne.

Ah! si je n'étais discrète,  
Ce que je vous en apprendrais!  
Comme je vous en dirais!  
—Mais un scrupule m'arrête.—  
Bah! nous sommes entre nous.  
Et puis si chacun de vous,  
De n'en pas parler me donne  
Sa parole, je vais tout  
Vous raconter, mais surtout—  
N'en dites rien à personne!

Eh bien — c'est d'un mariage  
Qu'il s'agit— Oh! pas du mien,  
Car hélas! vous voyez bien  
Que je n'ai pas encor l'âge  
Voulu pour ce rôle-là,  
Mais ma soeur Clémence l'a  
Et c'est à elle qu'on donne  
Un mari:—il vient demain  
Pour nous demander sa main.  
N'en dites rien à personne.

La demande officielle  
Bien entendu—Car avant,  
Cérémonieusement,  
Chez madame telle ou telle,  
On s'est vu deux ou trois fois.  
La première c'est, je crois,  
Chez cette chère baronne  
De...vous savez bien le nom  
Mais par grâce, à la maison  
N'en dites rien à personne.

Car certains, par malveillance,  
Sans vous expliquer pourquoi,  
Content qu'à monsieur de Foy  
Son salon fait concurrence.  
Je n'en sais rien.—En tout cas  
On ne s'y amuse pas.  
Je crois même qu'on y donne  
Deux fois les mêmes gâteaux.—  
On touche peu aux plateaux  
N'en dites rien à personne

Mais voilà que je bavarde,  
Et tout ceci — entre nous,  
Peut-être me direz-vous,  
Nullement ne me regarde.  
C'est vrai. Mais mon tour  
viendra.

Un soir on me conduira  
Chez cette chère baronne  
Oui.— Mais moi tout autrement  
Je m'y prendrai.— Seulement  
N'en dites rien à personne.

Je veux, moi, tout à mon aise  
Choisir mon futur époux.  
Vous vous mariez pour vous,  
C'est à vous qu'il faut qu'il plaise  
Sans défauts je le prendrai—  
Quant aux miens, je lui dirai:  
"Voilà tous ceux qu'on me donne.  
Sans en passer un, je vais  
Vous les énumérer.— Mais  
N'en dites rien à personne

"Ainsi, je suis volontaire,  
Et un peu coquette aussi—  
Etant entre nous ici,  
Il vaut mieux être sincère.  
Mais ces défauts, n'est-ce pas,  
Sont bien petits—et tout bas  
Plus d'une me les pardonne,  
En confessant tout autant.  
Mais, Mesdames, cependant,  
N'en dites rien à personne!..."

Franchement, je le préfère,  
Parce qu'on ne sait jamais.  
Ah! si par contre j'avais  
Eu la chance de vous plaire,  
Ce serait bien différent,  
Parlez alors franchement.  
Pourquoi vouloir à la ronde  
Faire mystère de tout?  
Si je suis à votre goût,  
Dites-le à tout le monde...

FERNAND REISSIER.

## Les projets de Georgette

Quand elle apprit que, pour  
défendre

Le territoire menacé,  
Un décret venait de lui prendre  
Brutalement son fiancé,  
Georgette eut de vagues alarmes.  
Elle aimait tant! Et ses beaux

yeux  
Se remplirent de grosses larmes,  
Quand vint le moment des

adieux.  
Pendant au moins une semaine,  
Rien ne put calmer ses

tourments,  
Mais il n'est pas bien longue

peine.  
Dieu merci! quand on a seize

ans.  
Bientôt sa douce rêverie  
Lui fit voir un meilleur destin;  
Si bien qu'en un jour d'é-

tourderie..  
Elle écrivit à son cousin!  
Ah! sans doute, elle fut légère,  
Oui... mais ce n'était qu'une

enfant;  
Et puis, ce n'est pas notre

affaire:  
Chacun agit comme il l'entend.  
Qui sait? A sa place, peut-être,  
Vous eussiez fait ce qu'elle fit.

Quoi qu'il en soit, voici la lettre  
Que la jeune fille écrivit:

"Mon cher cousin, l'on pourra

dire  
De moi tout ce que l'on voudra,  
Est-ce un grand crime de

t'écrire?

Dans un mois on nous mariera.  
D'abord, portes-tu les médailles  
Dont tu te moquais, méchant fou,  
Et qu'avant que tu ne t'en ailles,  
J'ai mises de force à ton cou...  
J'ai, pour savoir de tes

nouvelles,  
Un oracle très complaisant:  
C'est ce rosier, tu te rappelles,  
Que tu me donnas en partant.  
Lorsque ses fleurs s'épa

nouissent  
Je me dis: "Il se porte bien!  
Quand sur leur tige elle flé-

chissent,  
Je n'ai plus de courage à rien.  
Car je souffre de ton absence,  
Tu tardes tant à revenir!...

Pour l'oublier, je fais d'avance,  
Les plus beaux projets d'avenir.  
Avant tout, comme je l'espère,  
Nous n'aurons qu'une volonté,  
Le mot "je veux" du dic-

tionnaire  
Sera pour toujours effacé.  
Puis, il faut que je t'en pré-

vienne,  
Jamais tu ne me quitteras;  
J'ai pour te garder une chaîne  
Bien lourde: ce sont mes deux

bras.  
Notre chambre sera petite,  
Et donnera sur le jardin  
Afin que nous ayons plus vite  
Notre part d'air pur, le matin.  
Et sous les verdoyants ombrages,  
Nous pourrons, à la fin du jour,  
Ensemble aller tourner les pages  
De notre beau livre d'amour.



# Tête de linotte

(Monologue pour jeunes filles.)

(Elle est en toilette, prête à sortir.—Parlant à le cantonade:)

Ce n'est pas la peine de l'attendre plus longtemps, elle ne viendra plus maintenant, c'est sûr! (descendant en scène—à elle-même). Qu'est-ce que j'ai fait de mes gants, moi?... (Elle cherche partout, tout en disant:) Maman m'attrape parce que Madame Lefrançois, sa couturière, ne lui a pas apporté sa fameuse robe...

Elle dit que ce doit être de ma faute. Est-ce que j'y peux quelque chose? C'est comme pour les clefs de son armoire qu'elle ne retrouve pas... et tous nos mouchoirs y sont, dans son armoire... Il est évident qu'une mère ne peut pas décevement aller à la distribution des prix de sa fille sans mouchoirs: il y a toujours l'émotion traditionnelle du moment où la petite est couronnée...

(Subitement au public, en s'arrêtant de marcher:) Non, dites, vous ne me cachez pas, mes gants?... Ce ne serait pas une farce drôle, vous savez! Maman est déjà d'une humeur après moi!... Vrai, elle m'inquiète, maman: perdre sa couturière et attendre encore sa clef à cette heure-ci... Non, je veux dire: attendre sa clef et perdre.. Non!... Enfin vous comprenez. Ce qu'il y a de clair, c'est qu'il y a des moments comme celui-ci, où elle ne sait plus bien ce qu'elle fait... Il est vrai que la cousine Crampon nous est tombée là, juste au mauvais moment, pour l'étourdir, malgré la lettre...

Vous n'avez pas l'air de comprendre? (Riant.) Ah! ah! c'est que je mêle un peu tout pour aller plus vite, Attendez je vais vous expliquer.

C'est tout à l'heure les prix de ma petite soeur Clarisse. Pour la circonstance, maman s'est fait faire une belle robe par Madame Lefrançois. Or, hier matin, maman, qui a horreur d'écrire, me dit:

—Envoie donc tout de suite un mot à la couturière pour qu'elle ne manque pas de venir demain m'apporter ma robe de bonne heure... Pendant que tu tiendras la plume, dis à la cousine Lebouchard, qui ne manque pas, chaque jeudi, de venir m'assommer pendant des heures,

que nous ne serons pas à la maison, et que, par conséquent, elle me fasse le plaisir de ne pas se déranger.

En secrétaire obéissante, j'ai donc tout de suite écrit à Madame Lefrançois d'être bien exacte et à la cousine Lebouchard, dite Crampon, de nous priver de sa sempiternelle visite. Or, c'est juste celle-ci qui nous tombe dessus, comme marée en calèche, et la couturière qui ne vient pas! C'est-y pas de la guigne, cela?

Et comprend-on cette Madame Lebouchard de venir quand même après ce que je lui ai écrit! C'était bien clair, pourtant. (Récitant:) "Maman est désolée; nous sommes invitées à passer demain toute la journée à la campagne..." (Parlé) je ne parlais pas de la distribution des prix... où il va falloir la traîner, maintenant! (Continuant de réciter.) "Elle me charge de vous en faire part, ne voulant pas que vous vous dérangiez inutilement." Et elle est venue quand même! Je suis sûre qu'elle a flairé de loin la distribution de prix?

Avec tout cela, maman est obligée de supporter la cousine qui ne la lâche pas d'un cran, de mettre sa robe noire, de se passer de mouchoir... et moi, je n'ai toujours pas mes gants. (Machinalement elle fouille dans sa poche, et éclate de rire.) Ah! ah! ah! les voilà dans ma poche!... Suis-je étourdie? (Elle les tire vivement et un petit trousseau de clefs tombe à terre) Les clefs de l'armoire!... (Ile les ramasse.) Mais, c'est vrai... Où avais-je donc la tête? C'est moi-même qui suis allée tout à l'heure chercher mes gants et... j'aurai mis par mégarde les clefs dans ma poche. Oh! je ne vais pas avouer à maman que je les avais; je vais avoir l'air de fureter dans la chambre et de les trouver, par hasard... C'est cela!

Quelle bonne invention que les poches! Si on n'en avait pas, ce qu'on perdrait de choses!... Voyons, j'y remets mes gants, et, cette fois, je n'oublierai pas qu'ils y sont. (La main dans la poche, elle s'arrête surprise.) Mais... c'est donc la corne d'abondance que... ma profonde?... Qu'est-ce que c'est encore que ça?... Un papier?... (Elle tire de sa poche une lettre froissée) Une lettre?... (Regardant la suscription) Madame Lebouchard, 96, avenue des Ternes?... La lettre à la cousine!... Je ne l'ai donc pas mise à la poste?... Ah! bien, je m'explique qu'elle soit venue, la cousine Crampon!... Qu'est-ce que maman va dire?... Oh! il ne faut pas qu'elle sache?... (Elle déchire l'enveloppe et déplie la let-

tre) Vous allez voir, je lui disais: "Maman est désolée, nous sommes invitées à passer..." (Jetant alors un regard sur l'écriture, elle pousse un cri.) Mon Dieu, qu'est-ce que je lis là?... (Lisant) "Madame, surtout, soyez exacte: maman compte sur vous à midi au plus tard... pour l'habiller!..." En voilà bien d'une autre!... La lettre que j'écrivais à Madame Lefrançois! Et l'adresse?... Je me suis trompée d'enveloppe... et j'ai envoyé à la couturière la lettre où je disais qu'il ne fallait pas venir! Ah! j'en fais de belles! Quand maman saura ça!... Je peux apprendre mes oreilles: j'en ai pour quinze jours au moins à m'entendre traiter à tout propos de "tête de linotte..."

T'tête de linotte, moi, si c'est mérité? Enfin, on peut bien se tromper... Ça arrive à tout le monde de se tromper! Et puis, comment maman le saurait-elle, si je ne le lui dis pas? C'est ça (Déchirant la lettre) Faisons disparaître le corps du délit... Je dirai que c'est la poste: elle a bon dos dans ce cas là, la poste! Ah! mon Dieu, mais... et la couturière, qui a reçu avis de na pas venir, elle va vendre la mèche!... Non, je vais lui écrire tout de suite, la supplier... Ah! et les clefs?... Bah! je vais les jeter sous l'armoire! (Elle fait un pas pour sortir puis, revenant, et en confidence) Croyez-vous que ça en donne des ennuis d'être... Car, entre nous et pourvu qu'on ne me le dise pas, je le reconnais... Je le suis bien un peu... oh! un tout petit peu... tête de linotte.

G. DE WAILLY.

---

## Adieux d'apôtre

---

Là-bas sous un ciel bleu mais pâle, un ciel d'automne,  
Voici, près des blés noirs qu'on fauchera demain,  
La lande qui jaunit et la mer qui moutonne;  
Voici la croix de pierre au talus du chemin;  
Et par l'étroit sentier, blanc ruban de la plaine,  
Frôlant les grappes d'or de l'ajonc frémissant,  
Voici trois voyageurs, qui pour reprendre haleine,  
Regardent sur les flots le soleil qui descend.

Qui sont-ils?... Deux vieillards en atours du dimanche,  
Qu'une fête sans doute attend au rendez-vous:

Une humble paysanne avec sa coiffe blanche,  
Un paysan courbé sur un bâton de houx;  
Au milieu d'eux, un prêtre, encor jeune, au pas ferme,  
Au front grave qu'éclaire un oeil intelligent;  
A la chute du jour, ils ont quitté la ferme  
Qui cache son toit gris dans les saules d'argent.  
Où vont-ils?... Cette croix qui domine la lande,  
Ce Christ qui tend les bras, ces marches de granit,  
Parterre improvisé parfumé de lavande,  
Rustique sanctuaire où le sentier finit,  
C'est le but; ils font halte; et tous trois, sur la pierre,  
Sous les deux bras cloués du Maître, ils vont s'asseoir;  
Autour d'eux, l'ajonc d'or étoile la bruyère;  
Sur eux, le jour qui meure verse la paix du soir.

—Donc, tu t'en vas, mon fils?

—Oui, mon père, c'est l'heure,  
Mais peut-on mieux choisir le jour, l'instant, le lieu?  
Il fait bon s'appuyer à la croix quand on pleure:  
C'est aux pieds de Jésus qu'il faut se dire adieu.

—Pauvre enfant!..

—Vous m'avez appris à le connaître,  
Ma mère; grâce à vous, mon coeur comprit la croix;  
Cent fois vous m'avez dit: Jésus est le seul maître,  
Croyons en son amour; et, grâce à vous, j'y crois  
Ce que je prêcherai, sa bonté, sa lumière,  
Ce qu'il nous a promis, ce qu'il souffrit pour nous,  
Tout me fut enseigné par vous, dans la chaumière  
Où je dormais, rêvant du ciel, sur vos genoux.

—La Chine, est-ce bien loin par delà ces eaux bleus?

—Oh! bien loin.

—Le voyage?...

—Au moins trente-cinq jours;

Sur trois ou quatre mers, deux ou trois mille lieues,

—On ne te verra plus.

—On s'aimera toujours.

—Et toi, tu souffriras...

—Le martyr peut-être;

Mais pour Dieu quelle gloire, et pour vous quel bonheur.

Mère, vous' dont la foi me fit un coeur de prêtre.

—Toi, mon fils, toi martyr!... J'en mourrais de bonheur.

—Ce mot, je l'attendais de vous; et je l'emporte;

Ce mot, c'est mon trésor, ce sera mon appui;

Par ce mot, pour Jésus mon âme sera forte,

Car mon bonheur à moi, c'est de souffrir pour Lui

Souffrir et lui donner des âmes, le beau rêve!

Beau rêve que j'ai fait, petit pâtre à huit ans,  
Dans ces landes en fleurs, sur la dune et la grève;  
Des voix me le chantaient tout bas, je les entends  
Et je les entendrai loin des échos de France:  
Dieu, partout, dans mon coeur les fera retentir;  
Toute conquête d'âme est un fruit de souffrance:  
On ne devient sauveur qu'en devenant martyr.  
On récolte là-haut ce qu'ici-bas l'on sème.  
Que ce soit notre foi comme c'est mon espoir.  
Adieu! mon coeur vous reste et votre fils vous aime.  
Adieu, jusqu'au grand jour qui n'aura pas de soir."

Les deux vieillards pleuraient sous la croix solitaire...  
—Voyons la croix sur nous, mais le ciel au dessus,  
Dit le prêtre: la croix joint le ciel à la terre:  
Bénissez-moi tous deux, sous la croix de Jésus.

Père DELAPORTE.

---

## Les martyrs d'Alsace

---

Ils s'étaient rencontrés certains soir de printemps,  
A l'heure où le croissant lutine les étoiles,  
A l'heure où la nuit sombre a déployé ses voiles,  
A l'heure où les bébés sous les grands rideaux blancs,  
Mains jointes, yeux baissés, recitent la prière  
Puis font dodo sous l'oeil vigilant de leur mère.  
Dès le premier regard, le front des jeunes gens  
Avait frémi de joie et de plaisir extrême!  
(Un coeur est sitôt pris lorsque l'on a vingt ans)  
Et leurs yeux fascinés n'osaient dire: Je t'aime  
Mais le Maître des cieus, qu'on implore toujours,  
Eut pitié des amants et scella leurs amours...  
Quand par un jour d'avril, pompeusement parée,  
Au bras de son mari, la jeune mariée  
Vint prendre place où le prêtre attendait  
Pour célébrer l'hymen. Quand Roger qui tremblait  
Eut glissé l'anneau d'or au doigt rosé de Jeanne,  
Tous deux eurent alors un frisson de bonheur,  
Et c'est avec candeur que la main diaphane

De Jeanne s'appuya sur le bras protecteur  
De Roger, son époux, l'idéal de son rêve,  
Celui pour qui son coeur allait battre sans trêve...  
En ce jour, les oiseaux fredonnaient leurs chansons,  
Que l'écho répétait aux sapins des vallons.  
Un an s'est écoulé. Maintenant, c'est la guerre,  
C'est l'instant où chacun arme, non sans colère,  
Le fusil meurtrier légué par les aïeux,  
Roger a pris le sien, et sans peur, fou d'audace,  
Il est prêt à mourir pour défendre l'Alsace.  
Vite, on forme les rangs, et tous, jeunes et vieux,  
Le chassepot chargé, l'oeil en feu, fous de rage,  
Attendent les Germains qui cernent le village.  
Tout à coup, l'officier dit aux hommes: "Amis,  
Voulez vous avec moi tenter une sortie,  
Avec un peu d'audace et un peu d'énergie  
Nous pourrons dès ce soir chasser les ennemis  
De leurs positions; vous verrez, camarades,  
C'est l'affaire d'une heure et v'lan, passez muscades!  
Nous rentrons au pays comme des conquérants,  
Aussi fiers que Kléber guidant des régiments...  
Fils d'Alsace! En avant! La mort ou la vengeance!  
Marchons pour l'honneur du drapeau. Vive la France!"  
Forts comme un ouragan qui brise avec fracas  
Les plus forts éléments, les valeureux soldats  
Couraient à travers champs, tantôt courbant l'échine  
Pour vaincre l'opresseur posté sur la colline.  
Soudain, la fusillade éclate. Nos soldats  
Ecrasés par le nombre, hélas! hâtent le pas...  
Le tambour bat la charge, et le troupeau s'élançe  
Baïonnette au canon, avec l'âpre espérance  
De vaincre pour l'honneur. Mais alors le clairon  
Retentit sourdement, est-ce une trahison?  
Oui, cette sonnerie, hélas! c'est la retraite...  
Vaincus, anéantis, brisés par la défaite,  
Les malheureux fuyaient à travers les taillis,  
Poursuivis sans pitié par les vils ennemis.  
C'est la nuit. Tout est calme. Au ciel les milliers d'astres  
Semblent pleurer le deuil de nos cruels désastres  
Dans les bois, les blessés, les morts et les mourants  
Reposent sur le sol... Rampant depuis longtemps,  
Roger, le coeur meurtri, se dresse sur ses paumes,  
Et reconnaît du bourg son gîte au toit de chaume.  
Un doux rayon d'espoir illumine son front,  
Il se traîne, il se porte, il est à sa maison!...

"Jeanne!" A ce cri d'appel qui fait vibrer son âme,  
Sur le seuil apparaît la douce et sainte femme.  
"Roger! ô mon Dieu! toi," dit-elle, avec effroi,  
Et folle de douleur, la compagne éplorée  
Se jette sur le corps de l'époux. "Parle-moi  
Mon Roger bien-aimé, c'est moi, ton adorée..."  
Soudain la pauvre femme eut un tressaillement,  
Sa bouche eut un rictus puis elle devint pâle;  
Jeanne se laissa choir sur le parquet sanglant,  
Etouffant un sanglot le prélude du râle

Ils dorment, les martyrs, de leur dernier sommeil,  
Là-bas, sous les cyprès que la brise caresse;  
Ils dorment tous les deux, sur le coteau vermeil  
En la terre annexée où l'aigle noir se dresse.  
Mais un jour, jour béni! Nos escadrons vainqueurs  
Front sur leurs tombeaux planter nos trois couleurs  
Et c'est avec orgueil que les légions françaises  
Reprendront nos sapins aux sons des Marseillaises.

ERNEST GUSTIN.

---

## Le Missel

---

Dans un missel, datant du roi François Premier,  
Dont la rouille des ans a jauni le papier  
Et dont les doigts dévots ont usé l'armoire  
Livre mignon, vêtu d'argent sur parchemin  
L'un de ces fins travaux d'ancienne orfèvrerie,  
Où se sentent l'audace et la peur de la main,  
J'ai trouvé cette fleur flétrie.

On voit qu'elle est très vieille, au vélin traversé  
Par sa profonde empreinte où la sève a percé.  
Il se pourrait qu'elle eût trois cents ans, mais n'importe  
Elle n'a rien perdu, qu'un peu de vermillon,  
Fard qu'elle eut vu tomber même avant d'être morte,  
Qui ne brille qu'un jour et que le papillon  
En passant, d'un coup d'aile emporte.

Elle n'a pas perdu de son coeur un pistil  
Ni du frêle tissu de sa corolle, un fil,  
La page ondule encore où sécha la rosée  
De son dernier matin mêlée à d'autres pleurs  
La mort en le cueillant l'a seulement baisée  
Et soigneuse n'a fait qu'éteindre ses couleurs  
Mais ne l'a pas décomposée

Une mélancolique et subtile senteur  
Pareille au souvenir qui monte avec lenteur,  
L'arôme du secret dans les cassettes closes  
Révèle l'âge ancien de ce mystique herbier.  
Il semble que les jours se parfument des choses  
Et qu'un passé d'amour ait l'odeur d'un sentier  
Où le vent balaya des roses.

Et peut-être, dans l'air sombre et léger du soir  
Un coeur comme une flamme autour du vieux fermoir  
S'efforce en palpitant de se frayer passage.  
Et chaque soir peut-être il attend l'Angelus  
Dans l'espoir qu'une main viendra tourner la page  
Et qu'il pourra savoir si rien ne reste plus  
De la fleur qui fut son hommage.

Eh bien, rassure-toi, chevalier qui partais  
Pour combattre à Pavie et ne revins jamais,  
Ou page, qui tout bas aimant comme on adore,  
Fis un aveu d'amour d'un Ave Maria.  
Cette fleur qui mourut sous des yeux que j'ignore,  
Depuis les trois cents ans qu'elle repose là,  
Où tu l'as mise elle est encore.

SULL PRUDHOMME.

---

## L'habitude

---

La tranquille habitude aux mains silencieuses  
Panse, de jour en jour, nos plus grandes blessures ;  
Elle met sur nos coeurs ses bandelettes sûres  
Et leur verse sans fin ses huiles oubliées.

Les plus nobles chagrins, qui voudraient se défendre,  
Désireux de durer pour l'amour qu'ils contiennent,

Sentent le besoin cher et dont ils s'entretiennent  
Devenir,, malgré eux, moins forouche et plus tendre;

Et, chaque jour, les mains endormeuses et douces,  
Les insensibles mains de la lente Habitude,  
Resserrent un peu plus l'étrange quiétude  
Où le rêve assoupi se soumet et s'émousse;

Et du même toucher dont elle endort la peine,  
Du même frôlement délicat qui repasse  
Toujours, elle délustre, elle éteint, elle efface,  
Comme un reflet, dans un miroir, sous une haleine.

Les gestes, le sourire et le visage même  
Dont la présence était divine et meurtrière;  
Ils pâlissent couverts d'une fine poussière;  
La source des regrets devient voilée et blême.

A chaque heure apaisant la souffrance abolie,  
Otant de leur éclat aux voluptés perdues,  
Elle rapproche ainsi, de ses mains assidues,  
Le passé du présent et les réconcilie;

La douleur s'amointrit pour de moindres délices;  
La blessure adoucie et calme se referme;  
Et les hauts désespoirs qui se voulaient sans terme  
Se sentent lentement changés en cicatrices;

Et celui qui chérit sa chère inquiétude,  
Qui verserait ses pleurs sur sa douleur dissoute,  
Plus que les tourments et les cris vous redoute,  
Silencieuses mains de la lente Habitude.

AUGUSTE ANGELLIER.

---

## Les deux drapeaux tricolores

---

C'étaient deux tout petits orphelins de la guerre  
Sur qui, seule, à présent, la grand'mère veillait.  
Et tout le jour, malgré ses vieux ans travaillait  
Pour leur donner encor le pain blanc de naguère.  
Or, ce jour-là, c'était sa fête, et les petits

Dès l'aurore, étouffant leur pas, étaient sortis,  
 Pour s'en aller cueillir le bouquet de grand'mère.  
 Ils cheminaient le long de l'ancienne frontière.  
 C'était à Wissembourg, en Alsace, là-bas  
 Où sont les souvenirs de nos premiers combats.  
 C'est là que s'éteignit la première espérance,  
 C'est de là que partit comme un grand oiseau noir  
 Dont l'aile allait bientôt couvrir toute la France,  
 La défaite semant partout le désespoir.  
 Ah! nos zouaves surpris, s'élançant de la tente,  
 Joyeux, le rire aux dents, l'allure impatiente,  
 Un contre cent, luttant encor, luttant toujours!  
 Les Turcos immortels, noirs enfants de l'Afrique,  
 Pareils à des obus dans leur course héroïque,  
 Allant prendre à pleins bras les gros canons trop lourds!  
 Le général enfin, trahi par la victoire  
 Et suivant dans la mort ses soldats et la gloire!  
 Les enfants cheminaient par le champ glorieux.  
 Ce jour, comme autrefois, la terre était fleurie,  
 Des arbres du chemin tombaient des chants joyeux;  
 Et seule, au pied du fort, veillant pour le patrie  
 La sentinelle avait changé.—Les orphelins  
 Avaient déjà cueilli des fleurs à pleines mains:  
 Ici, le long du pré, des marquerites blanches,  
 Là, des coquelicots tout rouges dans les blés.  
 Plus loin enfin, les fleurs aux yeux de pervenches...  
 Maintenant, ils avaient leur bouquet d'exilés,  
 Le bouquet tricolore—et chacun à sa guise  
 Arrangeait pour grand'mère une douce surprise.  
 —Nous nous avancerons doucement, doucement,  
 Sur la pointe des pieds, décidait la fillette,  
 Et, par un gros baiser, réveillant grand'maman,  
 Nous lui dirons: "Vois-tu, comme c'était ta fête  
 Il fallait bien t'offrir un bouquet, le voici!"  
 Fritz, le petit garçon, n'entendait pas ainsi  
 La surprise... Il était l'ainé, presque le maître,  
 Il prétendait, ma foi! qu'on suivit son conseil.  
 Non, non! Il entrerait, ouvrirait la fenêtre  
 —Car on devait aussi inviter le soleil—  
 Et crierait bravement: "Vive! vive grand'mère!  
 Il faut crier cela, vois-tu, petite soeur,  
 Va tu peux m'écouter, je sais ce qu'il faut faire".  
 Et tous deux, savourant d'avance le bonheur  
 De grand'mère, pressaient le pas vers la demeure  
 S'excitant maintenant pour arriver à l'heure.

Tout à coup, un soldat se dressa devant eux  
 Qui, d'un revers de main, jetant les fleurs à terre,  
 A grands coups de talon, les broya sous leurs yeux.  
 — "Oh! pleura la fillette, et c'était pour grand'mère!"  
 — "Oui, grand'mère, dit Fritz. Tu n'en as donc pas, toi,  
 De grand'maman, méchant! C'est aujourd'hui sa fête  
 La fête de grand'mère, il faut qu'on la souhaite!  
 Tu sais bien cela, dis, et tu nous prends nos fleurs!"  
 "Oui, je sais cela, mais... pourquoi ces trois couleurs,  
 Dit le soldat brutal... Que voulez-vous en faire?"  
 — "Mais nous n'en savons rien. Grand'mère les préfère,  
 Répondit alors Fritz. Pourquoi? Je ne sais pas.  
 Elle nous a parlé quelquefois de combats,  
 Et sous ces trois couleurs, notre père, dit-elle,  
 Et notre mère aussi sont morts voilà deux ans.  
 Alors, à ces couleurs il faut être fidèle...  
 Ceux qui les ont tués, ce sont des Allemands..."  
 "Un allemand, c'est donc méchant? dit la fillette,  
 Ou bien que ça n'a pas des enfants comme nous...!"  
 Le soldat attendri sentait courber sa tête,  
 Rougissant malgré lui de son lâche courroux,  
 Il revoyait là-bas, au fond de sa chaumière  
 Ses deux enfants jolis et frais comme ceux-là,  
 Les mains pleines de fleurs pour fêter leur grand'mère...  
 Et soudain, le soudard trembla, se troubla...  
 Il déposa son casque et déposa ses armes...  
 Il ne restait plus rien de l'homme du combat...  
 Le père s'éveillait dans le cœur du soldat,  
 Et tandis qu'en ses yeux montaient de grosses larmes,  
 Lentement, il se mit dans l'herbe à deux genoux,  
 Entre les orphelins qui murmuraient encore:  
 "Oui, grand'mère, sera mécontente de nous..  
 Méchant! qui nous rendra son bouquet tricolore?"  
 Et machinalement, il se prit à cueillir,  
 Dans l'herbe, autour de lui, des marguerites blanches,  
 Puis des coquelicots, puis encore des pervenches  
 En se disant que c'est mal de faire souffrir  
 Ces innocents qui sont tout amour, tout sourire.  
 — "Mais que fais-tu donc là? Dis, veux-tu nous le dire?  
 S'écria la fillette, en montrant le bouquet.  
 Le soldat tressaillit et de sa main robuste  
 Il essuya ses yeux. — "Je ne sais pas au juste,  
 Dit-il en se levant... Mais cela vous manquait...  
 Je vous le rends... Prenez! — Et détournant la tête  
 Prenez! répéta-t-il... Allez! Je ne vois rien...

Grand'mère vous attends, aimez-là toujours bien...  
Vite! vite! Courez lui souhaiter sa fête...  
Et pendant qu'ils fuyaient maintenant tout joyeux,  
S'efforçant d'être sourd, mais relevant les yeux,  
Le père redevint la sentinelle austère...  
Et l'Alsace attend l'heure où les petits enfants,  
Sans craindre le courroux des soudards triomphants  
Cueilleront par les prés des fleurs pour la grand'mère!

VILLEMER.

---

## Les lettres de la fauvette

---

Hier, dans l'écorce béante  
D'un vieux chêne fleuri de houx,  
—Primitive poste restante—  
J'ai découvert ce billet doux.

Monsieur Pinson, propriétaire,  
Professeur de chant, demeurant  
Dans le grand jardin du notaire,  
sur le troisième arbre en entrant

Monsieur, j'ai reçu votre lettre  
Toute palpitante d'amour.  
Je suis imprudente, peut-être  
En y répondant à mon tour,

Car bien des jaloux, à la ronde,  
Nous observent d'un œil furtif.  
Que nous veut donc ce mé-  
chant monde,  
Puisque c'est pour le bon motif?

Puis, si maman savait la chose,  
Tout serait bel et bien fini

Sans examiner notre cause,  
Elle me chasserait du nid.

Et je ne veux pas qu'elle pleure  
Surtout, surtout en ce moment!  
Songez! je ne suis pas majeure:  
Il nous faut son consentement!

Je vous écris donc en cachette  
Sur la feuille d'un romarin;  
La crainte me trouble la tête;  
C'est pourquoi je griffonne  
un brin.

Et tandis que ma plume folle  
Cause gaie ment de l'avenir,  
Auprès de vous mon cœur  
s'envole  
Sur les ailes du souvenir.

Nous nous vîmes à la vendange,  
Tous deux, pour la première  
fois,

A la noce d'une mésange  
Avec un rossignol des bois

Vous escortiez une hirondelle  
Qui n'y voyait plus que d'un oeil ;  
Pour moi, je m'appuyais sur l'aile  
D'un vieux galantin de bouvreuil.

D'un commun accord, nous  
quittâmes  
Nos compagnons laids et  
quinteux,  
Et, côte à côte, nous marchâmes  
Sans plus nous inquiéter d'eux.

Un merle, aussi noir qu'un diable,  
Consacra vite l'union ;  
Un vieux capucin vénérable,  
Donna sa bénédiction ;

Puis ensuite, au bal, sur la  
mousse,  
Vous n'avez dansé qu'avec moi,  
Me parlant d'une voix si douce  
Que je croyais mourir d'émoi.

Mais ce ne fut pas sans  
murmures  
Que nous quittâmes le festin :  
En avons-nous mangé des mûres  
Et picoré du bon raisin !

Pour finir, vous m'avez grisée  
Sans pitié, monsieur l'enjôleur,  
En versant l'exquise rosée  
Dans le calice d'une fleur.

Si bien que je perdais la tête,  
Chancelant comme les roseaux...  
C'est joli pour une fauvette  
Qui sort du couvent des oiseaux !

Comme la nuit, je suis peureuse,  
Tous deux nous primes notre vol,  
Pendant que la mésange,  
heureuse  
Fuyait avec son rossignol.

Et ma foi, puisque j'entends dire  
Que j'atteins l'âge de l'amour,  
Comme eux deux, je voudrais  
construire  
Un beau petit nid, à mon tour.

A nous aimer, tout nous invite,  
Notre avenir sera charmant !  
Allons, monsieur, venez bien vite  
Demander ma patte à mamam.

J'aurais bien des choses à mettre.  
Mais vraiment, c'est assez  
jaser..

Je termine donc cette lettre  
Et cachète avec un baiser !

Et tandis que mon coeur en fête  
De l'espoir chanté la chanson,  
Je signe encor: Mimi Fauvette,  
En attendant: Mimi Pinson !

THEODORE BOTREL.

## Le baiser d'adieu

On mobilise... On part... Sur le quai de la gare,  
Près de ceux qui s'en vont, sans cri et sans bagare,  
Des groupes de parents, d'amis, se sont formés.  
Les futurs combattants, encore pas armés,  
N'emportent avec leurs deux paires de chaussures,

Qu'un peu d'argent logé dans une poche sûre.  
Mais leur meilleur bagage, et le plus réchauffant,  
Celui qui va tremper le coeur de ces enfants,  
C'est le regard d'amour de tous ces yeux de femmes,  
Et le dernier baiser où passeront leurs âmes.  
On a tout ce qu'il faut pour vaincre, ayant cela.  
Mère, soeur, fiancée, épouse, elles sont là,  
Et chacune étreignant fils, amoureux ou frère,  
Fait un héros avec cette étreinte dernière.  
Mots tendres, noms chéris, sont échangés hâtifs.  
A peine un mouchoir blanc sèche des pleurs furtifs,  
"Au revoir, mon petit.--Mon Jean! —Bonsoir soeurrette.  
—Bien des choses chez nous Margot!" La classe est prête  
Un tout petit soldat, seul, presque un gosse encor  
Partait sans que quelqu'un donna le réconfort  
A son être angoissé d'une chaude embrassade.  
Triste, il les regardait les heureux camarades,  
Et songeait, soupirant d'un grand soupir profond,  
"Un bon baiser d'adieu, ce doit être si bon!"  
Alors Margot, vingt ans, teint rose et franche allure,  
Vit le frère soldat à la pauvre figure,  
Et comprenant d'instinct, tout ce qui se passait  
Dans le coeur isolé de ce petit français,  
Marcha vers lui, disant: "Vous n'avez donc personne?  
Eh bien! je vous embrasse et que ça claque et sonne!"  
Sur chaque joue, elle appuya sa lèvre en feu,  
Et le petit soldat eût son baiser d'adieu.  
Il cria: "Vive les Françaises!" Les portières  
Battirent et le train courut à la frontière.

MARGUERITE DUPORTAL.

---

## La promesse

---

Il était écolier, elle était écolière,  
Eile s'appelait Lise. Il s'appelait Firmin  
Elle, panier au bras, lui sac en bandoulière  
Allaient et revenaient en se donnant la main.

Un soir, Firmin marcha beaucoup plus près de Lise.  
Oh, comme les rosiers embaumaient par instants.  
Et Lise dit très bas, comme on parle à l'église;  
"Firmin, je t'aimerai lorsque j'aurai vingt ans."

Mais elle est morte à quinze et Firmin l'a pleurée  
Dans une fosse étroite un jour on la porta;  
Et c'est là qu'elle dort d'un linceul blanc parée  
A l'ombre du rosier que son ami planta

Cinq ans après, un soir Firmin vint à l'église  
En songeant aux amours naïves du vieux temps  
Il se mit à genoux sur la tombe de Lise  
Oh, comme le rosier embaumait par instant.

Et tandis qu'il pensait à la promesse ancienne,  
Le jeune homme sentit et son âme trembla  
La bouche d'une fleur qui lui baisait la sienne...  
La défunte aurait eu vingt ans cette nuit là.

JEAN RAMEAU.

---

## La première nuit d'exposition dans la Nouvelle-France

---

C'était le désert fauve en sa splendeur austère,  
Rien n'animait encor le vierge coin de terre  
Où Montréal devait plus tard dresser ses tours.  
En aval du courant, et suivant les détours  
Qui creusent çà et là les rives ombragées  
Sous les feux du midi, trois pirogues chargées  
Près de l'endroit nommé Pied-du-Courant  
Ensemble remontaient les eaux du Saint-Laurent.  
Qui côtoyait ainsi les courbes du grand fleuve?  
C'était le fondateur, c'était de Maisonneuve  
Avec de Montmagny, le courageux soldat,  
Vimont, l'apôtre saint, fier du double mandat,  
Et, comme pour dorer cette ère qui commence,  
Deux femmes, deux grands coeurs: de la Peltrie et Mance,  
Deux âmes à l'affut de tous les dévouements.

Ils sont accompagnés de laboureurs normands,  
De matelots bretons, fiers enfants de la Gaule,  
Travailleurs qui devront le mousquet sur l'épaule,

Le poing à la charrue ou la hache à la main,  
S'ouvrir au nouveau monde un si large chemin.  
Sur le calme des eaux, une voix nous arrive;  
C'est un cantique saint, qu'aux échos de la rive,  
Dans l'éclat radieux d'un soleil flamboyant,  
La petite flottille envoie en bégayant.  
"Halte!" a crier quelqu'un.

Et bientôt sur la berge.

Avec le dôme bleu du ciel nu pour auberge,  
Nos voyageurs lassés dressent leur campement...  
Puis ensemble, à genoux, dans le recueillement,  
Rappelant au Très-Haut sa divine promesse.  
Naïfs ou fiers chrétiens vont entendre la messe  
Au pied d'un tabernacle à la hâte élevé.

"Vous êtes, dit le prêtre le grain de sénévé  
Que Dieu jette aujourd'hui dans le glèbe féconde;  
La plante qui va naître étonnera le monde,  
Car, ne l'aubliez pas, nous sommes en ce lieu  
Les instruments choisis du grand oeuvre de Dieu."  
Et pendant que l'Hostie en sa châsse sacrée  
Illuminait l'autel de sa blancheur nacrée,  
Un long "Pange lingua" s'élevait dans les airs  
Vers le Dieu des Cités et le Dieu des déserts.  
Auprès du drapeau blanc, la Sainte-Eucharistie  
Reste là tout le jour.

La tête appesantie.

Quand le soleil tomba dans le couchant vermeil,  
Nos pieux voyageurs, accablés de sommeil,  
Songeaient, prière faite, à chercher sous la tente,  
Dans une nuit de paix, douce et reconfortante,  
Le repos bien gagné qui doit les prémunir  
Contre le lourd fardeau des tâches à venir:  
Quand, tout-à-coup, dans l'ombre épaisse des ramées,  
Ils virent mille essaims de mouches enflammées  
Qui croisant à l'envie leur radieux essor,  
Comme un jaillissement de gouttelettes d'or,  
Ou plutôt comme un flot de flammèches vivantes,  
Rayaient l'obscurité de leur clartés mouvantes.  
Alors, chacun se met en chasse; l'on poursuit  
Tous ces points lumineux voltigeant dans la nuit.  
Puis, liant à des fils les blondes lucioles,

On en fait des réseaux, flottantes auréoles,  
Qu'on suspend sur l'autel en festons étoilés.  
Quelques instants plus tard, dans les bivouacs voilés,  
Par les grands pins, versant leurs ombres fraternelles,  
Après avoir placé partout des sentinelles,  
Près du fleuve, roulant son flot silencieux,  
La troupe s'endormit sous les regards des cieux.

Et pendant que ces forts, après à la corvée,  
Voyaient dans leur sommeil grandir l'oeuvre rêvée,  
Astre pieux trônant dans le calme du soir,  
Sur l'autel dans les plis du drapeau, l'Ostensoir,  
Au vol phosphorescent d'étincelles sans nombre,  
Ouvrait son nimbe d'or et flamboyait dans l'ombre.  
O Genèse sublime! ô spectacle idéal!  
Ce fut cette nuit là, que naquit Montréal.

LOUIS FRECHETTE.

## La légende du soulier d'or

Je tiens le fait suivant d'un moine musicien.

—Dans la Souabe, là-bas, en un temps très ancien  
Un riche avait légué, dûment par codicille,  
De quoi bâtir un temple à la Vierge Cécile,  
Jamais les paysans n'avaient rien vu de tel  
Des roses d'or, des lys d'argent ornaient l'autel;  
Des colonnes de bronze encadraient la statue;  
Et la sainte elle-même était toute vêtue  
De dentelle et de soie et de bijoux; enfin,  
Elle portait aux pieds des chaussures d'or fin.  
C'était comme une extase en tout le voisinage,  
Et l'on vint de fort loin en ce pèlerinage.  
J'ai lu plus d'un miracle au fond du chartrier.  
Ecoutez celui-ci d'un hon ménétrier.

Un jour, il arriva de sa lointaine Alsace,  
Brisé n'en pouvant plus et rien dans sa besace.  
Il rentre à la chapelle, il tombe à deux genoux  
Et regarde la vierge avec des yeux très doux,  
Puis il prend son violon, il l'appuie à sa joue,  
Fait frémir son archet et pour la sainte, il joue...  
Oh, comme il joue... On sent passer dans ses accords

Les souffrances du coeur et les affres du corps.  
Sainte, priez pour lui... Pitié, vous êtes femme...  
Ce n'est plus un violon qu'on entend, c'est une âme.

Et voici que la sainte a fait un mouvement.  
Elle essuie une larme en un geste charmant,  
Et l'on voit tout-à-coup, sur ses lèvres de cire,  
Comme une fleur céleste, éclore un blanc sourire.  
Le pauvre la regarde. Elle sourit encore,  
Puis s'incline et... détache un de ses souliers d'or  
Et le jette à l'artiste...

Est-ce qu'il rêve, ô joie!

Il court chez un orfèvre avec sa riche proie.  
Voyez donc ce travail d'un art si délicat.  
Il vaut bien un florin, il vaut bien un ducat.  
Mais, à peine l'orfèvre a-t-il vu la chaussure;  
C'est un voleur dit-il. La chose paraît sûre.  
On l'appréhende au corps. On le mène en prison  
Le vol est sacrilège, il faut la pendaison.

Et la cloche résonne en tintements funèbres.  
Le pauvre musicien pleure dans les ténèbres.  
Il va mourir... Mourir n'est rien, mais, la douleur,  
C'est d'être haut et court, pendu comme un voleur.  
Dieu que ta volonté néanmoins s'accomplisse.  
—Si pourtant il pouvait, en allant au supplice,  
Emporter avec lui, toucher son instrument...  
Oui, s'il pouvait jouer jusqu'au dernier moment...  
On lui fait cette grâce...

Or, près de la chapelle,  
Où la sainte jadis lui souriait si belle:  
Oh, laissez-moi la voir une dernière fois,  
Bon juge, je mourrai moins malheureux, je crois.

Il entre, il se prosterne aux pieds de la statue:  
O vierge, ayez pitié de l'innocent qu'on tue..

Et tout près de l'autel le pauvre s'approchait..  
Et, d'une main fiévreuse, il saisit son archet.  
Sur le violon vibrant longtemps il le promène.  
Les cordes sanglotaient comme la voix humaine...  
Et la sainte regarde, elle sourit encor,  
Et détache bientôt son autre soulier d'or.

Pauvre, ce n'est pas trop pour lui que deux miracles,  
Et la foule, à son tour a rendu des oracles,  
Le bon ménétrier que l'on disait voleur

C'est un saint, il lui faut la couronne de fleur  
Le juge stupéfait porte une autre sentence:  
Conduisons-le dit-il, non pas à la potence.  
Car le ciel prestement, a changé son destin,  
Mais à l'Hotel-de-Ville et faisons-lui festin.

Le bon ménétrier n'oubliait pas la sainte.  
Il souriait comme elle et pas un mot de plainte.  
Le soir, à la chapelle, il tombe à deux genoux  
Et regarde la vierge avec des yeux très doux;  
Puis il prend son violon, il l'appuie à sa joue,  
Fait frémir son archet, et, pour la sainte, il joue...  
Oh, comme il joue... On sent passer dans ses accords  
L'allégresse du coeur et la santé du corps.

Le PERE JEAN VAUDON.  
Missionnaire du Sacré-Coeur.

---

## L'âne retrouvé

---

Lucas à pied menait à son village  
Six ânes qu'à la foire il venait d'acheter.  
Quand il eut bien marché, fatigué du voyage.  
Sur l'un des animaux il crut devoir monter.  
Mais quelle fut sa surprise et sa peine  
De voir devant ses yeux cinq baudets seulement  
Au lieu de la demi-douzaine  
Qu'en partant il avait sous son commandement!  
Trois fois le compte il recommence,  
Et toujours oubliant l'âne qu'il a sous lui,  
Trois fois de son mortel ennui  
Il sent croître la violence,  
En sanglotant, le pauvre villageois  
Retourne sur ses pas, il court à droite à gauche,  
Pendant quatre heures il chevauche  
Par vaux, par monts, et jusqu'au fond des bois.  
Après s'être donné vainement la torture,  
Il regagne enfin sa maison;  
Et sans descendre du grison  
Qui lui sert de digne monture,  
A sa femme il déduit sa piteuse aventure.  
"Calme-toi, pauvre sot, lui dit-elle tout net,  
Tu n'en comptes que cinq, et moi, j'en trouve sept."

H....

## La petite marchande de fleurs

---

Le soleil froid donnait un ton rose au grésil,  
Et le ciel de novembre avait des airs d'avril.  
Nous voulions profiter de la belle gelée.  
Moi, chaudement vêtu, toi, bien emmitouflée  
Sous le manteau, sous la voilette et sous les gants;  
Nous franchissions, parmi les couples élégants,  
La porte de la blanche et joyeuse avenue,  
Quand soudain, jusqu'à nous, une enfant demi-nue,  
Et livide, tenant des fleurettes en mains  
Accourut, se frayant à la hâte un chemin  
Entre les beaux habits et les riches toilettes  
Nous offrir un petit bouquet de violettes.  
Elle avait deviné que nous étions heureux  
Sans doute, et s'était dit: "Ils seront généreux"  
Elle nous propose ses fleurs d'une voix douce  
En souriant, avec ce sourire qui toussé.  
Et c'était monstrueux cette enfant de sept ans  
Qui mourait de l'hiver, en offrant le printemps.  
Nous fîmes notre offrande, amie et nous passâmes  
Mais la gaieté s'était envolée, et nos âmes  
Gardèrent jusqu'au soir un souvenir amer,  
Mignonne, nous ferons l'aumône cet hiver.

FRANÇOIS COPPEE

---

## Pour les pauvres

---

Dans vos fêtes d'hiver, riches, heureux du monde,  
Quand le bal tournoyant de ses feux vous inonde,  
Quand partout à l'entour de vos pas vous voyez  
Briller et rayonner cristaux, miroirs, balustres,  
Candélabres ardents, cercle étoilé des lustres,  
Et la danse, et la joie au front des conviés;  
Tandis qu'un timbre d'or sonnait dans vos demeures  
Vous change en joyeux chant la voix grave des heures.  
Oh! songez-vous parfois, que de faim dévoré,  
Peut-être un indigent dans les carrefours sombres

S'arrête et voix danser vos lumineuses ombres  
Aux vitres du salon doré?

Songez-vous qu'il est là sous le givre et la neige,  
Ce père sans travail que la famine assiège?  
Et qu'il se dit tout bas:— Pour un seul que de biens!  
A son large festin que d'amis se récrient!  
Ce riche est bien heureux, ses enfants lui sourient.  
Rien que dans leurs jouets que de pain pour les miens!—

Et puis à votre fête il compare en son âme  
Son foyer où jamais ne rayonne une flamme,  
Ses enfants affamés et leur mère en lambeau,  
Et sur un peu de paille, étendue et muette,  
L'aïeule, que l'hiver, hélas! a déjà faite  
Assez froide pour le tombeau.

Car Dieu mit ses degrés aux fortunes humaines,  
Les uns vont tout courbés sous le fardeau des peines;  
Au banquet du bonheur bien peu sont conviés  
Tous n'y sont point assis également à l'aise,  
Une loi qui d'en bas semble injuste et mauvaise,  
Dit aux uns: Jouissez! aux autres: Enviez!

Cette pensée est sombre, amère, inexorable,  
Et fermente en silence, au coeur du misérable.  
Riches, heureux du jour qu'endort la volupté,  
Que ce ne soit pas lui qui des mains vous arrache,  
Tous ces biens superflus où son regard s'attache;  
Oh! que ce soit la charité!

L'ardente charité, que le pauvre idolâtre!  
Mère de ceux pour qui la fortune est marâtre,  
Qui relève et soutient ceux qu'on foule en passant,  
Qui lorsqu'il le faudra, se sacrifiant toute,  
Comme le Dieu martyr dont elle suit la route,  
Dira: Buvez, mangez! c'est ma chair et mon sang!

Que ce soit elle, oh! oui, riches, que ce soit-elle  
Qui, bijoux, diamants, rubans, hochets, dentelle,  
Perles, saphirs, joyaux toujours faux, toujours vains,  
Pour nourrir l'indigent et pour sauver vos âmes,  
Des bras de vos enfants et du sein de vos femmes  
Arrache tout à pleines mains!

Donnez, riches! L'aumône est soeur de la prière,  
Hélas! quand un vieillard, sur votre seuil de pierre,  
Tout roidi par l'hiver, en vain tombe à genoux;

Quand les petits enfants les mains de froid rougies,  
Ramassent sous vos pieds les miettes des orgies,  
La face du Seigneur se détourne de vous.

Donnez! afin que Dieu qui dote les familles,  
Donne à vos fils la force, et la grâce à vos filles;  
Afin que votre vigne ait toujours un doux fruit;  
Afin qu'un blé plus mûr fasse plier vos granges;  
Afin d'être meilleurs; afin de voir les anges  
Passer dans vos rêves la nuit,

Donnez, il vient un jour où la terre nous laisse.  
 Vos aumônes là-haut, vous font une richesse  
Donnez, afin qu'on dise; Il a pitié de nous!  
Afin que l'indigent que glacent les tempêtes,  
Que le pauvre qui souffre à côté de vos fêtes,  
Au seuil de vos palais fixe un œil moins jaloux.

Donnez! pour être aimés du Dieu qui se fit homme,  
Pour que le méchant même en s'inclinant vous nomme.  
Pour que votre foyer soit calme et fraternel;  
Donnez! afin qu'un jour, à votre heure dernière  
Contre tous vos péchés vous ayez la prière  
D'un mendiant puissant au ciel.

VICTOR HUGO.

---

## L'auberge pauvre

---

Un jour, un homme voyageant  
A pieds, à travers le Hanovre,  
Afin d'épargner son argent,  
Entra dans une auberge pauvre.

Or donc, dans cette auberge-là,  
Les voyageurs, chose nouvelle,  
Mangeaient tous dans le même

Afin d'épargner la vaisselle. <sup>plat</sup>

En guise de morceaux de choix,

On leur servait quelques bou-  
letttes,

Qu'ils saisissaient avec leurs  
doigts,

Afin d'épargner les fourchettes.

Puis, ils allaient malgré leur  
faim,

Terminant cette maigre orgie,  
Se coucher tout de suite, afin  
D'économiser la bougie.



## Le conservatoire des oiseaux

Des bois je goûtais la fraîcheur,  
Hier, sous un chêne vénérable,  
Et j'y fus l'heureux spectateur  
D'une séance mémorable—

Les oiseaux étaient réunis  
Dans leur joli conservatoire  
Et l'on distribuait des prix  
Au milieu des chants de victoire.

Les jours de représentation,  
A leur théâtre de verdure,  
Dieu donne une subvention  
De graines fraîches, d'eau bien  
pure.

Les arbres forment les décors,  
Le rideau, c'est un blanc nuage  
Et les chœurs sont fournis alors  
Par tous les échos du bocage.

Le pinson aux jeunes bouvreuils,  
Fait un joli cours de solfège,  
Pendant qu'à l'ombre des tilleuls  
Linot répond par un harpège.

Sur le dièse et le bémol,  
Fauvette a des leçons exquises;

Et monseigneur le rossignol  
Est professeur de vocalises.

L'orchestre est des mieux com-  
posés  
Pour sortir vainqueur de la lutte  
Un gros merle aux airs posés,  
Est chargé du solo de flûte.

Dindon, tout fier de ses exploits,  
S'est emparé de la trompette,  
Un vieux corbeau tient le haut-  
bois  
Et le canard la clarinette.

Mais quelle désillusion!  
Je vis bien qu'au temps où  
nous sommes  
Quelque peu de protection  
Sert aux oiseaux comme aux  
hommes.

Parmi tant de chanteurs exquis,  
Hélas! à la fin de la pièce,  
La pintade eut le premier prix...  
Du directeur elle était nièce!

X X X.

## Qu'est-ce qu'un mari

Qu'est-ce donc qu'un mari? — Depuis hier soir  
Telle est la question grave que je me pose,  
Mais sans jamais complètement pouvoir  
Résoudre le problème. — Et comme hélas! je n'ose  
Interroger personne à la maison,

Mon embarras est grand. —

En voici la raison.

Après les démarches d'usage,

Hier, officiellement

Et très solennellement,

La demande en mariage

De ma soeur a en lieu. — Jusque-là tout va bien.

Et je n'ai vraiment rien

A dire. — Elle est l'aînée,

Elle doit être mariée

La première. — Oui, mais après? — j'ai dix-sept ans.

Mon tour va donc arriver tout de suite;

Alors, vous le voyez, à peine ai-je le temps

De régler ma conduite

Pour un pareil évènement.

Je n'ai pas le mari encore,

Ça c'est vrai. — Mais là n'est pas le point important.

Qu'est-ce que cela fait que j'ignore

Quel est celui qui se présentera?

Qu'il soit petit ou grand, blond ou brun. — Il faudra

Que j'épouse toujours quelqu'un. — Or le connaître

M'importe moins à dire vrai

Que de savoir ce qu'un mari peut être,

Puisque je peux toujours le choisir à mon gré. —

Qu'est-ce donc qu'un mari? — C'est d'abord un jeune homme

Je sais, qu'on nomme

Votre fiancé — J'ai bien vu

Comment cela s'est fait pour ma soeur. En soirée

On vous présente, par hasard, un inconnu,

Frisé, ganté, d'allure un peu gênée

Même, et qui paraît ne pas être à ce qu'il dit.

Votre papa pourtant lui trouve de l'esprit

Et pour votre maman, qui parfois lui sourit,

Il est aux petits soins. — Vous dansez. — Il vous cause,

Un peu ému du temps qu'il fait. Il a

Certes l'intention de parler d'autre chose

Mais, généralement, il ne sort pas de là!

Deux ou trois jours après, chez vous il se présente,

De plus en plus correct. — On chuchote en secret,

Et vous, très indifférente,

Vous feignez d'ignorer de quel grave sujet

On parle. — Puis, jouant jusqu'au bout la surprise,

Le jour où, solennellement,

On vous consulte, en rougissant

Vous dites "Oui", tandis que le Monsieur s'épuise

A répondre "merci", sans rien trouver de plus  
—Toujours l'émotion.— Mais enfin là-dessus  
Rien à dire. Tout est clair et précis en somme.  
Tout le monde est content.—Vous aussi.—Le jeune homme  
Est parfait. — Oui, mais, un mari est-ce bien  
Ce monsieur qui n'a plus alors qu'un but, vous plaire,  
    Qui sait ne vous refuser rien,  
    D'une exactitude exemplaire,  
Et qu'un bouquet précède chaque jour,  
    Pendant qu'il fait ce qu'il appelle  
    Sa cour?

Qui cherche, à chaque instant, quelque douceur nouvelle  
    A vous dire, et qui vous promet  
Tout ce qu'on lui demande et plus encore même,  
Et qui jure que pour toujours il s'en remet  
    Entièrement à vous qu'il aime?—  
    Ah! ce serait trop beau vraiment  
Si c'était ça.— Mais tient-il son serment  
    Et parle-t-il même langage  
    Alors que l'on a prononcé  
    Ce "oui" final qui vous engage?  
Voilà pour moi le point qui doit être fixé.—  
    Qu'est-ce qu'un mari? Notre esclave  
    Ou notre maître? Tout est là.—  
    Vous le voyez, la question est grave  
    Et difficile avec cela;  
Et jamais au couvent on ne nous en parla.  
    Il faut résoudre le problème  
    Soi-même,

    Mon Dieu, entre nous, je sais  
    Qu'à la maison, papa ne fait jamais  
Que ce que veut maman, bien que maman prétende  
    Que c'est papa seul qui commande  
Et qu'elle n'a jamais, hélas! qu'à obéir,  
    Et pourtant il me semble,  
Puisqu'on doit parcourir la même route ensemble,  
Qu'on ne saurait avoir qu'un seul et même désir,  
Chacun cherchant à deviner celui de l'autre;  
Faire tout le bonheur de qui vous aime bien  
    Est faire encor plus sûrement le nôtre.  
    Chacun ainsi travaille au sien.  
Et puis — voyons — est-ce si difficile  
De faire dire oui à qui veut dire non?  
    Tout est je crois dans la façon  
De s'y prendre. — Un mari, ça doit être docile

Au fond. — Sa moustache et sa grosse voix  
Doivent céder plus d'une fois  
Devant notre seule faiblesse.

On fait ce que l'on veut en disant "voulez-vous?"

C'est ainsi d'ailleurs, je vous le confesse.

Qu'envers celui qui sera mon époux

J'agirai. — Car à dire vrai telle est peut-être

La réponse à la question, que nous cherchons

Qu'est-ce qu'un mari? Un maître,

Mais un maître qui fait ce que nous voulons.

FERNAND BEISSIER.

## Le petit Alsacien

C'était, fort peu de temps après la guerre horrible.

Qui dévasta la France et qui fut si terrible

"Soixante-dix"

O mot de honte et de douleur,

Funèbre souvenir d'un éclatant malheur!

Alors les Allemands dans leur farouche haine

Voulaient anéantir en Alsace-Lorraine

Le nom de ces Français qu'ils avaient renversés

vaincus, mais cependant qu'ils n'avaient pas brisés!

Or, un digne inspecteur, vieil Allemand de race

En visitant un jour une école d'Alsace,

Vit parmi les enfants devant ses yeux placés

Un gentil garçonnet aux blonds cheveux frisés.

Oeil bleu comme le ciel et candide sourire,

Habile, disait-on, dans l'art de bien écrire.

Le premier de sa classe en un mot. L'inspecteur

Jeta sur cet enfant son regard scrutateur:

Il vit que le petit sous sa gaieté naïve,

Cachait au fond de l'âme une douleur bien vive;

Ses habits étaient noirs souvent son oeil d'azur,

S'emplissait de tristesse, et son sourire pur,

Ce doux miroir du coeur... fuyait son beau visage,

Le sévère inspecteur lui demanda son âge,

— "J'ai douze ans" répondit l'enfant sans se troubler.

— "Ton nom?..." dit l'Allemand qui faisait tout trembler.

—“Je me nomme Jean Schward” — “C'est bon que fait  
 ton père?”  
 —“Il est mort pour la France!”—“Oh! la France!.. et  
 ta mère?”  
 —“Monsieur, ma mère pleure et la mort et l'exil!”  
 —“Ah! tais-toi! Mais passons: tu serais, paraît-il  
 “Assez fort, m'a-t-on dit, en histoire, en lecture,  
 “Et je sais que tu as une belle écriture;  
 “Cela ne suffit pas, je veux bien pardonner  
 “Ton incartade, enfant si tu peux me donner  
 “Le nom, les habitants, le commerce et l'armée  
 “Du pays le plus grand et par sa renommée,  
 “Et par tous ses exploits, Réponds sans t'émouvoir...  
 “Je veux juger un peu de ton petit savoir.  
 “Voyons si l'on t'apprend seulement l'insolence?”  
 —“Le plus beau des pays monsieur, c'est...” —C'est...?  
 —La France!...”

—“Qu'as-tu dit là?” rugit l'inspecteur furieux.  
 Et Jean Schward élevant son regard vers les cieux:  
 —Mon père me l'a dit et je crois sa parole!”  
 —Voilà ce qu'on t'apprend, misérable, à l'école!  
 “La France ne sait plus que subir des revers,  
 “Dit l'Allemand, tandis que dans tout l'univers,  
 “Le nom de mon payx est revêtu de gloire,  
 “Que le monde étonné célèbre sa victoire!”  
 L'enfant avait pâli mais répétait toujours,  
 Le nom de son pays, le nom de ses amours.  
 De ce berceaux des preux, des fils de la vaillance  
 Nom mille fois béni, le doux nom de la France!  
 —“Silence malheureux!” s'écria l'Allemand,  
 Et jetant son regard courroucé sur l'enfant,  
 Il ajouta d'un ton plein de fiel et de haine  
 “La France! elle a perdu l'Alsace et la Lorraine;  
 “C'est à nous maintenant... Tiens une question...  
 “Sais-tu bien seulement où cette nation  
 “Se trouve?. Allons réponds”—“La France, ô ma patrie!...”  
 Murmure l'orphelin: (son âme est attendrie  
 A ce doux souvenir) “Où est-ce? Réponds-moi,  
 “Sans hésiter encore, ou bien malheur à toi!”  
 Alors l'Alsacien, frémissant, se redresse,  
 Tout palpitant de foi, d'orgueil et de tendresse;  
 Et montrant de la main son vaillant coeur qui bat  
 C'est vibrant qu'il s'écrie:

“Ah! la France, elle est là!”

BERNEDE.



Elle avait trois enfants, ce qui n'empêchait pas  
 Qu'elle ne se sentit mère de ceux qui souffrent,  
 Les noirs événements qui dans la nuit s'engouffrent,  
 Les flux et les reflux, les abîmes béants,  
 Les nains, sapant sans bruit l'ouvrage des géants,  
 Et tous nos malfaiteurs inconnus ou célèbres,  
 Ne l'épouvantaient point; derrière ces ténèbres,  
 Elle apercevait Dieu construisant l'avenir.  
 Elle sentait sa foi sans cesse rajeunir;  
 De la liberté sainte elle attisait les flammes,  
 Elle s'inquiétait des enfants et des femmes;  
 Elle disait, tendant la main aux travailleurs:  
 La vie est dure ici, mais sera bonne ailleurs.  
 Avançons! — Elle allait, portant de l'un à l'autre  
 L'espérance: C'était une espèce d'apôtre  
 Que Dieu sur cette terre où nous gémissons tous,  
 Avait fait mère et femme afin qu'il fut plus doux.  
 L'esprit le plus farouche aimait sa voix sincère;  
 Tendre, elle visitait, sous leur toit de misère  
 Tous ceux que la famine ou la douleur abat,  
 Les malades pensifs, gisants sur leur grabat,  
 La mansarde où languit l'indigence morose;  
 Quand, par hasard moins pauvre, elle avait quelque chose,  
 Elle le partageait à tous comme une soeur;  
 Quand elle n'avait rien, elle donnait son coeur.  
 Grande et calme, elle aimait comme le soleil brille.  
 Le genre humain pour elle était une famille,  
 Comme ses trois enfants étaient l'humanité,  
 Elle criait: Progrès, amour, fraternité;  
 Elle ouvrait aux souffrants des horizons sublimes.  
 Quand Pauline Roland eut commis tous ces crimes,  
 Le Sauveur de l'église et de l'ordre la prit  
 Et la mit en prison. Tranquille, elle sourit,  
 Car l'éponge de fiel plaît à ses lèvres pures.  
 Cinq mois elle subit le contact des souillures,  
 L'oubli, le rire affreux du vice, les bourreaux,  
 Et le pain noir qu'on jette à travers les barreaux,  
 Ces cinq mois écoulés, un soldat, un bandit,  
 Dont le nom souillerait ces vers, vint et lui dit:  
 —Soumettez-vous sur l'heure au règne qui commence,  
 Reniez votre foi; sinon, pas de clémence,  
 Lambessa! Choisissez. — Elle dit, Lambessa.  
 Le lendemain la grille en frémissant grinça,  
 Et l'on vit arriver un fourgon cellulaire.  
 —Ah! voici Lambessa, dit-elle sans colère.

Elles était plusieurs qui souffraient pour le droit  
Dans la même prison. Le fourgon trop étroit  
Ne peut les recevoir dans ses cloisons infâmes;  
Et l'on fit traversé tout Paris à ces femmes,  
Bras dessus bras dessous avec les argousins.  
Ainsi que des voleurs et que des assassins...  
Et Pauline Roland disait: Courage, Soeurs!  
L'océan au bruit rauque, aux sombres épaisseurs,  
Les emporta. Durant la rude traversée,  
L'horizon était noir, la bise était glacée,  
Sans l'ami qui soutient, sans la voix qui répond,  
Elles tremblaient. La nuit, il pleuvait sur le pont,  
Pas de lit pour dormir, pas d'abri pour l'orage,  
Et Pauline Roland criait: mes soeurs, courage!..  
Et les durs matelots pleuraient en les voyant.  
On atteignit l'Afrique au rivage effrayant,  
Les sables, les déserts qu'un ciel d'airain calcine,  
Les rocs sans une source et sans une racine;  
L'Afrique, lieu d'horreur pour les plus résolus,  
Terre au rivage étrange où l'on ne se sent plus  
Regardé par les yeux de la douce patrie.  
Et Pauline Roland, souriante et meurtrie,  
Dit aux femmes en pleurs; courage c'est ici.  
Et quand elle était seule, elle pleurait aussi.  
Ses trois enfants! loin d'elle! Oh! quelle angoisse amère!  
Un jour, un des geôliers dit à la pauvre mère,  
Dans la casbah de Bone aux cachots étouffants:  
—Voulez-vous être libre et revoir vos enfants?  
Demandez grâce au prince. Et cette femme forte  
Dit: j'irai les revoir lorsque je serai morte.  
Alors sur la martyre, humble coeur indompté,  
On épuisa la haine et la férocité.  
Bagnes d'Afrique! enfers qu'a sondés Ribeyroles!  
Oh! la pitié sanglote et manque de paroles,  
Une femme, une mère, un esprit! ce fut là  
Que malade, accablée et seule, on l'exila.  
Le lit de camp, le froid et le chaud, la famine,  
Le jour, l'affreux soleil, et la nuit, la vermine,  
Les verrous, le travail sans repos, les affronts,  
Rien ne plia son âme; elle disait:— Souffrons;  
Souffrons comme Jésus, souffrons comme Socrate.  
Captive, on la traîna sur cette terre ingrate;  
Et, lasse, quoiqu'un ciel torride l'écrasât,  
On la faisait marcher à pied comme un forçat.  
La fièvre la rongea; sombre, pâle, amaigrie.

Le soir elle tombait sur la paille pourrie,  
Et de la Fraace aux fers murmurant le doux nom.  
On jeta cette femme au fond d'un cabanon,  
Le mal brisait sa vie et grandissait son âme.  
Grave, elle répétait: Il est bon qu'une femme,  
Dans cette servitude et cette lâcheté,  
Meure pour la justice et pour la liberté.—  
Voyant qu'elle râlait, sachant qu'ils rendront compte,  
Les bourreaux eurent peur, ne pouvant avoir honte;  
Et l'homme de décembre abrégea son exil.  
—Puisque c'est pour mourir, qu'elle rentre! dit-il.  
Elle ne savait plus ce que l'on faisait d'elle.  
L'agonie à Lyon la saisit. Sa prune, elle,  
Comme la nuit se fait quand baisse le flambeau,  
Devint obscure et vague, et l'ombre du tombeau  
Se leva lentement sur son visage blême.  
Son fils pour recueillir à cette heure suprême,  
Du moins son dernier souffle et son dernier regard,  
Accourut. Pauvre mère! il arrive trop tard.  
Elle était morte; morte à force de souffrance,  
Morte sans avoir su qu'elle voyait la France  
Et le doux ciel natal aux rayons réchauffants;  
Morte dans le délire en criant: — Mes enfants!—

VICTOR HUGO

---

## Primavera

### I

Sous le vent des hivers elle s'était courbée,  
Pauvre petite fleur...  
Et pendant de longs jours la neige était tombée  
Sur son front sans couleur.  
Oh! qu'elle avait souffert dans sa tombe de neige:  
Son coeur s'était glacé,  
Quand des mornes frimas le lugubre cortège  
Près d'elle avait passé.  
Sans revoir le ciel bleu, ni sa douce lumière,  
Sans revoir les beaux jours,  
Elle avait cru mourir et dans son blanc suaire

Se faner pour toujours.  
Mais, ô joie! ô bonheur! ô fête sans pareille!  
Le soleil avait lui!  
L'azur s'était paré d'une flamme vermeille  
Et l'hiver avait fui.  
Et la fleur étalait sa corolle d'opale,  
Sa hampe reverdit;  
Et sous ce rayon d'or son front timide et pâle  
De bonheur resplendit.

## II

Sous l'épreuve en ce monde, oh! que d'âmes froissées  
Par le vent du malheur!  
Que de coeurs abîmés dans les neiges glacées,  
Pareils à cette fleur!  
Il ne faudrait pourtant pour chasser leur détresse  
Qu'un rayon de pitié;  
Tu les ranimerais au feu de ta tendresse,  
O sublime Amitié!

Mme Ed. TINEL.

---

# L'enfant volé

---

Accusé, levez-vous, Vos noms, qualité, âge,  
Luc Jenlyn, ciseleur, trente ans. Je vous engage  
A parler sans détour et dans votre intérêt  
A ne nous rien celer du crime.— Je suis prêt.  
Eh bien, oui, j'ai tiré, messieurs. Je le confesse  
Mais vous ne savez pas quelle était ma détresse  
Avant ce jour affreux, vous ignorez combien  
Avait saigné mon coeur que Dieu fit pour le bien.  
Depuis plus de trois ans, ma jeune femme est morte,  
Vous me voyez en noir, c'est son deuil que je porte.  
Je l'aimais ardemment. Et tendrement mon coeur  
En elle avait placé sa joie et son bonheur.  
Mais Dieu l'a retirée du cercle de famille  
Et son dernier soupir m'a dit: Vis pour ta fille."  
Car j'avais une enfant, messieurs; un ange blond  
Avec de grands yeux bleus montrant le ciel au fond.

Un enfant dont les traits dans leur grâce indécise  
 Me rappelait Marie que la mort m'avait prise.  
 Ah, vous ne savez pas, vous ne pouvez savoir  
 De quel amour, j'aimais cette enfant. Chaque soir  
 Dans mes bras je l'endormais doucement bercée  
 Au matin elle était ma première pensée  
 Songez donc... Messieurs, je n'avais qu'elle à chérir,  
 Et puis ces anges-là savent nous attendrir.  
 Ils ont des mots charmants pour les plus simples choses,  
 Des fronts si lumineux et des lèvres si roses.  
 Et des pieds si petits, qu'à peine on peut poser  
 Sur les deux réunis, la moitié d'un baiser.  
 Comme je la voulais heureuse autant que belle  
 Je travaillais le jour, la nuit sans fin pour elle.  
 Elle comptait cinq ans, et j'amassais sa dot.  
 Le labeur, la fatigue à moi c'était mon lot,  
 Mais mon enfant, messieurs, Ah! c'était ma folie!  
 Les passants répétaient tout haut: "Qu'elle est jolie!"  
 Elle aimait les joujoux, les bonbons, les rubans,  
 Je la gâtai; c'est bon de gâter les enfants.  
 Un jour, elle voulut... Ah! la lugubre histoire,  
 Dans la foule et le bruit aller au champ de foire.  
 C'était fête: la place éclatait à la fois.  
 Des figures de cire et des chevaux de bois,  
 Des paillasses criant, les lazzis de parades,  
 Des troupes d'écuyers, des bohêmes nomades,  
 Une ménagerie avec des éléphants,  
 Tout ce qui peut, hélas, attirer les enfants.  
 Je refusai d'abord, pris de sourdes alarmes.  
 Elle insista, pleura, je faiblis à ses larmes.  
 Je l'emmenai, riant, chantant, battant des mains.  
 Il fallut la conduire aux spectacles forains,  
 Lui montrer les géants, les tigres, les sauvages,  
 Et les lions marins arrachés à leur plage.  
 La délirante joie avait pris son essor.  
 Après chaque plaisir elle disait: "Encor!"  
 Soudain, un mouvement s'opère dans la foule  
 Le flot des curieux nous presse, nous refoule  
 Nous heurte, nous sépare en groupes agités.  
 Et lorsque je cherchai l'enfant à mes côtés  
 Elle avait disparu... Plein d'angoisse, affolé  
 Je courus. J'appelai... me l'avait-on volé?  
 Était-elle tombée et les pieds des passants  
 Avaient-ils écrasés ses membres palpitants?  
 J'avertis les voisins, je prévins la police

On ne me rendit pas ma fille. La justice  
 Ne pouvait rien pour moi. Je me fis le serment  
 De la retrouver seul... Je ne sais trop comment  
 J'ai pu vivre depuis cette nuit de tortures.  
 Il reste dans mon coeur des lacunes obscures,  
 Je sais que j'ai marché pendant plus de trois ans,  
 J'ai fouillé le pays, messieurs dans tous les sens,  
 On me voyait rôder dans les fêtes bruyantes,  
 Près des jongleurs ou bien des voitures brillantes  
 Renfermant des enfants, à qui, pauvres amours  
 Sous les coups de bâtons on enseigne les tours.  
 Je n'avais pas d'argent, j'errais à l'aventure  
 Sans pain depuis deux ans, et aussi sans chaussure  
 Lorsque, sur une place où jouaient à la fois  
 La basse d'un tambour et le son d'un haut-bois  
 J'aperçus une enfant à robe pailletée  
 La tête sur son dos violemment rejetée  
 Effleurait une pique et ses deux pieds posaient  
 Sur une corde roide;... Et des hommes riaient  
 En voyant une enfant risquer ainsi sa vie.  
 Mais je la reconnais étiolée et pâlie.  
 C'était ma Lucie, mon coeur, mon sang, ma chair  
 J'allais crier.. Ah! Grand Dieu, Ah! qu'allais-je faire?  
 Elle semblait voler. La corde fléchissante  
 La renvoyait plus haut, fiévreuse, souriante  
 Envoyant des baisers à la foule.. D'en bas  
 Je la suivais des yeux, mais je ne parlais pas  
 Songez que sur le sol, elle se fut brisée.  
 J'étouffais dans mon âme une joie insensée.  
 Quand elle descendit, je la joignis d'un bond  
 Je la pris dans mes bras, baisant ses yeux, son front  
 Lui répétant les mots de sa première enfance  
 J'oubliais de longs mois d'angoisses, de souffrance  
 Attendant un élan, un baiser, un regard  
 Elle fixait sur moi son grand oeil bleu, hagard  
 Mais ne paraissait plus, hélas me reconnaître.  
 La douleur et l'effroi secouaient tout mon être.  
 Je pleurais, l'appelant plein de trouble et d'amour  
 Je lui disais: "Réponds, Lucie, parle à ton tour"  
 C'est ton père qui baisait tes petits pieds roses,  
 Ton père. Dans ce mot il doit vibrer des choses  
 A faire tressaillir un mort dans son cercueil.  
 Vois mes cheveux blanchis, mes pieds sanglants, mon deuil  
 Elle parla.. Grand Dieu vous avez entendu  
 Ce que me répondit mon cher enfant perdu.

Cette langue sans nom, où sur sa lèvre blême  
Se mêlaient à la fois l'argot et le blasphème,  
Et c'était mon enfant qui disait ces mots-là,  
Un père n'a jamais tant souffert que cela  
Ce n'était pas assez de le trouver pâlie  
Oublieuse de tout, elle était avilie.  
On avait tué l'âme en meurtrissant le corps.  
J'aperçus un couteau à large lame, alors  
D'un seul bond j'atteignis l'homme à la cheville  
Qui dans l'ombre jadis m'avait volé ma fille  
Et jusqu'au manche, il eût le couteau dans le coeur.  
Vous le comprenez bien, j'étais fou de douleur  
Je vengeais mon enfant. L'arrêt de la justice  
Ne pourra désormais qu'abréger mon supplice  
Mais ma fille, messieurs, songez à mon enfant.  
L'avocat général se leva lentement  
Je renonce, dit-il, à prendre la parole  
Le défenseur montrant Jenlyn reprit: "Quel rôle  
Serait le mien? Que dirais-je? Aujourd'hui  
Son interrogatoire est sa défense à lui.  
Prononcez donc Messieurs, nous attendons sans crainte  
Un instant le jury quitta la vaste enceinte  
Afin de décider en suprême ressort  
Il revint au milieu d'un silence de mort.  
Et le chef des jurés à Jenlyn dit ensuite  
A l'unanimité le Jury vous acquitte.  
Et tandis que Jenlyn étouffait en sanglots  
La salle tout entière éclatait en bravos.

RAOUL DE NAVERY.

---

## Le soulier de Corneille

---

Par une rue étroite, au coeur du vieux Paris,  
Au milieu des passants, du tumulte et des cris,  
La tête dans le ciel et les pieds dans la fange,  
Chemina à pas lents une figure étrange:  
C'était un grand vieillard sévèrement drapé,  
Noble et sainte figure en son manteau râpé.  
Son oeil d'aigle, son front argenté vers les temps  
Rappelaient les fiertés des plus mâles estampes.

Et l'on eut dit, à voir ce masque souverain,  
Une médaille antique, à frapper en airain.

Le vieillard s'arrêta dans une pauvre échoppe.  
Le Roi-Soleil alors illuminait l'Europe  
Et les peuples baissaient leurs regards éblouis  
Devant cet Apollon qui s'appelait Louis.  
A le chanter Boileau passait ses doctes veilles  
Pour le loger, Mansard entassait ses merveilles.  
Cependant, en un bouge auprès d'un savetier,  
Pied nu, le grand Corneille attendait son soulier.  
Louis, ce vil détail que le bon goût dédaigne,  
Ce soulier recousu me gête tout ton règne,  
A ton siècle en perruque et de luxe amoureux,  
Je ne pardonne pas Corneille malheureux.  
Ton dais fleurdelisé cache mal cette échoppe,  
De la pourpre où ton faste à grands cris s'enveloppe.  
Je voudrais prendre un peu pour Corneille vieilli,  
S'éteignant pauvre et seul dans l'ombre et dans l'oubli.  
Sur le rayonnement de toute ton histoire  
Sur l'or de ton soleil, c'est une tâche noire,  
O roi, d'avoir laissé toi qu'ils ont peint si beau:  
Corneille sans souliers, Molière sans tombeau.

THEOPHILE GAUTHIER.

---

## Les infirmes

Veillons sur nos regards quand un infirme passe.  
Aux tristesses qu'en lui jour à jour il amasse  
N'ajoutons pas; songez qu'il reçoit en plein coeur  
Ces flèches du dédain que lance un oeil moqueur!  
Ces fleches qu'il rentrera plus amer et plus sombre,  
Ayant servi de cible aux sourires sans nombre,  
Et qu'il se trouvera plus difforme et plus laid,  
Lui qui n'a qu'un bonheur: oublier ce qu'il est!  
Songeons, respectueux devant cette infortune,  
Que même la pitié le trouble et l'importune,  
Qu'il en est malgré lui sourdement irrité,  
Et que la raillerie est une lâcheté!  
Savons-nous donc, riant de tout sans rien connaître,

D'où lui vient ce malheur? D'un mérite, peut-être.  
 Peut-être ce boîteux, ce manchot ce bossu,  
 Doit à son dévouement le coup qu'il a reçu;  
 Pour sauver un vieillard, un enfant, une femme,  
 Dans les eaux en fureur ou sous des toits en flamme,  
 Il s'est jeté, sublime et sans se demander  
 Comment nos yeux plus tard le pourront regarder!  
 Celui-ci, qui n'eut pas laissé rire naguère,  
 Marchait plus droit que vous, messieurs, avant le guerre!  
 Celui-là, qui s'en va tout triste et tout courbé,  
 Dans une guerre aussi, mais tout autre, est tombé:  
 C'était un ouvrier à la robuste échine,  
 Mais si rude qu'il fut, plus rude est la machine,  
 Et quand le lourd cylindre ou le dur balancier  
 Touche l'homme en passant... l'homme n'est pas d'acier!  
 Cet autre, tout blanchi par l'angoisse et le doute,  
 Dont les membres tremblants assurent mal la route,  
 Qui frissonne toujours comme la feuille au vent,  
 Ce fut un grand penseur, un artiste, un savant,  
 Un philosophe épris des vérités voilées,  
 Un poète éperdu dans les nuits étoilées,  
 Et son corps aujourd'hui paye au destin vainqueur  
 La dette de l'esprit et la dette du coeur!  
 C'est pourquoi, jeunes gens, beaux fils à frêles tailles,  
 Respectez les blessés de toutes les batailles!  
 Songeons que les hasards ou nos fautes, un jour,  
 Peuvent courber, briser nos membres à leur tour,  
 Et qu'alors nous aurons, imprudents que nous sommes;  
 Le souvenir d'avoir affligé d'autres hommes,  
 Et que tous ces dédains, lorsque ce jour viendra,  
 Avec plus de raison quelqu'un nous les rendra!

H. DE BORNIER.

## Colin-Maillard

Un enfant frêle et blond, dont la mine éveillée  
 Laisse voir des pâleurs, quoiqu'un peu barbouillée,  
 Conduit le pauvre aveugle et marche à petits pas.  
 A l'angle du chemin ils vont s'asseoir là-bas,  
 Muets, l'un contre l'autre, et jamais ne demandent.

Ils ne poursuivent pas notre aumône, ils l'attendent.  
Il faut les plaindre, enfants; ils sont si malheureux!  
Et c'est touchant de voir comme ils s'aiment entre eux,  
Et de voir ce garçon de huit ans dont l'enfance,  
Aurait encor besoin de guide et de défense,  
Si petit! attentif aux pierres du chemin,  
Surveiller un vieil homme et lui donner la main.  
Le sourire à la lèvre où les pleurs sur la joue,  
Fils de pauvre ou de riche, il faut qu'un enfant joue;  
C'est pourquoi l'autre jour, l'enfant pâle à l'oeil bleu  
Avait naïvement imaginé ce jeu  
De courir tout autour de l'aveugle débile  
Qui, sur la terre assis, posant là sa sèbile,  
A droite, à gauche, vite étendant les deux bras,  
Cherchait à le saisir selon le bruit des pas.

L'enfant, que chaque erreur du pauvre aveugle amuse,  
S'éloigne plusieurs fois d'un petit air de ruse,  
Sur la pointe du pied, sans souffler, doucement,  
Et le vieillard écoute, immobile, un moment...  
Puis, troublé tout à coup d'un si profond silence,  
Il appelle; l'enfant rit alors et s'élançe,  
Accourt et vient tomber dans les bras du vieillard;  
Et l'aveugle riait d'être colin-maillard.

Moi, j'admirais l'enfant, dont la candeur suprême  
Peut jouer, sans l'accoître, avec la douleur même,  
Et qui fait naître au coeur d'un malheureux pareil  
La gaité, le bon rire et l'oubli du soleil.

JEAN AICARD.

## L'aveugle et le sourd

Deux vieillards milanais, compagnons d'infortune,  
Même âge, même humeur, et côte à côte assis,  
Goûtaient le frais du soir par un beau clair de lune  
Et s'égayaient par maints récits  
Qu'ils disaient vrais; au fond, ce n'étaient que purs songes  
Las enfin de rêver, l'homme privé du jour:  
"Qui de nous deux dira le plus grand mensonges?"

Parions à diner. — Tope, reprit le sourd,  
 La poule au pot. Mais, puisque tu provoques,  
 A toi de commencer; parle sans équivoques,  
 Je te répondrai sans détour.”  
 L'aveugle alors du doigt montrant l'immense plaine  
 Où tant de fois jadis flotta l'aigle romaine:  
 “Je vois là-bas, là-bas, au bout de l'horizon,  
 A vingt milles d'ici.. devine... —Une maison?  
 —Bernique! — Un clocher? — Point. — Je vois  
 sur un grand chêne  
 Une fourmi qui se promène.  
 --Merveille! dit le sourd, fallait-il tant chercher?  
 Tu vois une fourmi !... moi, je l'entends marcher.

LAYET.

## Le soulier rose

Le ciel est gris, le temps morose,  
 Contons pour nous désennuyer,  
 L'aventure d'un soulier rose  
 Et d'une fille à marier.  
 Suzon a vingt ans, pour les filles,  
 Vingt ans, c'est le moment fatal,  
 Où dans le jardin des familles,  
 Pousse le myrte conjugal.  
 A chaque instant on lui présente  
 De jolis mesieurs au col droit,  
 Qui trouvent sa dot fort plaisante.  
 Et l'épouseraient... par surcroît.  
 Elle touchait à la douzaine,  
 Tous blackboulés à qui  
 mieux mieux,  
 Quand hier, voici qu'on amène  
 Un candidat très sérieux.  
 Sa mère affairée, inquiète,  
 Le lui vantait sur tous les tons:  
 Trente ans, rangé, paisible,  
 honnête,

Doux... comme un troupeau  
 de moutons.  
 Son père avait dit fort sévère:  
 “Si tu refuses, cette fois,  
 C'est une magnifique affaire,  
 Quatre vingt mille francs... en  
 bois!  
 Enfin, on l'avait sermonnée,  
 Chapitrée et chauffée à blanc,  
 Et pendant toute la journée,  
 Elle attend le soir en tremblant  
 Elle a mis sa robe en dentelle  
 Blanche, avec de petits bouquets,  
 Et puis une paire nouvelle  
 De souliers roses très coquets.  
 Un peu trop grands, ces sou-  
 liers roses.  
 C'est que son pied est si petit,  
 Mais je vous raconte des choses.  
 Reprenons vite mon récit.





## TABLE DES MATIERES

---

Préface .....	Edouard Montpetit	
Introduction .....	Idola Saint-Jean	
Les livres .....	Victor Hugo	9
La mère et l'enfant .....	Eugène Manuel	10
La brouette .....	Edmond Rostand	12
Prise de voile .....	François Coppée	14
Forté en arithmétique .....	Paul Bilhaut	16
Le passant divin .....	Marc Dupuy	19
Les papillons .....	Edmond Rostand	22
Vive la France .....	Louis Fréchette	23
La légende de l'hirondelle .....	George Droux	26
Le bleu d'horizon .....	Edmond Rostand	27
Les chaînes .....	Sully Prudhomme	28
L'église de la Madeleine .....	Grenet Dancourt	29
La chemise d'un homme heureux .....	Jules Verne	29
Etre blonde .....	Henriette Besançon	30
La chanteuse .....	Eugène Manuel	32
L'adverbe .....	Charles Fuster	33
Les trois prétendants de Paulette .....	x. x. x.	34
L'aumône de la Vierge .....	Hypolite Durand	35
Autre version .....	Jean Rameau	37
Le chef-d'oeuvre de Dieu .....	Jean Rameau	37
C'est le vent .....	Georges Boyer	39
La misère .....	Henri Second	39
Le chat et le vieux rat .....	Lafontaine	42
Elégie .....	Albert Samain	44
Le singe qui montre la lanterne magique ...	Florian	45
Lucie .....	Alfred de Musset	47
Lueurs d'étoiles .....	Fernand Richard	49
Le petit chat .....	Edmond Rostand	50
Le miracle .....	Père Delaporte	51
Comment m'aimez-vous .....	x. x. x.	53
L'écho .....	Théodore Botrel	54
La Saint-Nicolas .....	x. x. x.	54
Causeries féminines .....	Albert Lozeau	56
Le coeur de Jeanne d'Arc .....	Père Delaporte	56
La brise .....	Naguel Zamacoïs	59
La campagne .....	x. x. x.	61
La cathédrale de Reims .....	Miguel Zamacoïs	62

La fiancée du timbalier .....	Victor Hugo	64
Le vent .....	Edmond Haraucourt	65
Une larme dans l'océan .....	Père Delaporte	67
Béruria ou la femme de Talmud ..	G. de Porto Riche	68
Premier sourire du printemps ..	Théophile Gauthier	70
Les vieilles horloges .....	Louis Mercier	71
La taupe et les lapins .....	Florian	71
Un Evangile .....	François Coppée	73
L'enfant aux perles .....	Barillot	74
La jeune veuve .....	La Fontaine	75
Parce Domine .....	André Theuriet	76
Oh! monsieur! .....	Edmond Condinet	77
La légende des roses .....	Jacques Hébertot	81
La poupée .....	Edouard Pailleron	82
La cathédrale de Reims .....	Jean Aicard	85
Le meilleur moment des amours ..	Sully Prudhomme	86
Première solitude .....	Sully Prudhomme	87
L'enfant Grec .....	Victor Hugo	88
Louis XVII .....	Victor Hugo	89
Les rubans .....	x. x. x.	91
Le cygne .....	Sully Prudhomme	92
Vere Novo .....	Victor Hugo	93
Le perroquet .....	Florian	93
Larmes d'en haut .....	Charles Gill	94
L'écrin .....	Mme Edgard Tinel	95
Le vaisseau d'or .....	Emile Nelligan	96
Les fiancés des catacombes .....	Père Delaporte	97
Le jour de madame .....	Jacques Normand	99
Le doigt de la femme .....	Victor Hugo	101
Moissons d'épées .....	François Coppée	102
La saint Valentin .....	Fernand Beissier	103
Les caresses .....	Auguste Angellier	104
La joie triste .....	Jean Rameau	105
La robe .....	Eugène Manuel	106
Un mot d'enfant .....	Sully Prudhomme	108
Ange perdu .....	Prospère De Lamarre	109
La carpe et les carpillons .....	Florian	110
La veillée .....	François Coppée	111
L'amour frileux .....	Paul Bihaut	117
Le cheveu blanc .....	Fernand Beissier	117
Les belles roses .....	R. de Montesquieu	119
Napoléon II .....	Victor Hugo	120
Adam et Eve .....	Victor Hugo	124
Ma première lettre .....	Rosemonde Gérard	125
Fleurs effeuillées .....	Mme Edgar Tinel	126
Le cordon bleu .....	Lemercier de Neuville	127

Le roi de Rome .....	Père Delaporte	129
Caïn et Abel .....	Eugène Manuel	130
Deux différentes manières d'aimer .....	Victor Hugo	132
L'horloge .....	Jacques Normand	134
La Légende de Mgr Alger .....		135
Si vous connaissiez ma cousine ..	Fernand Beissier	137
Les fleurs .....	Edmond Rostand	138
Vincent de Paule .....	François Coppée	139
Trop timide .....	Henriette Besançon	141
Le retour .....	Pamphile Lemay	143
Le pardon .....	Sully Prudhomme	145
La dernière dent .....	Père Delaporte	145
La première messe au Canada .....	L'abbé Casgrain	147
Hymne à Jeanne D'Arc .....	M. Gerder	149
Le jardin .....	Edouard Pailleron	150
Les découvertes de Bébé .....	Charles Fuster	152
Un gros péché .....	Fernand Beissier	153
Le testament .....	Edmond Haraucourt	154
Départ de Jocelyn .....	Lamartine	156
Bébé qui rit .....	Bourbeau Rainville	157
Le cheveu .....	L'abbé Slyvain	158
Mon futur .....	Gabriel Riquier	160
Larme d'étoile .....	Jean Barancy	161
L'enfant de Strasbourg .....	Villemer	162
Oraison à Sainte-Catherine .....	Fernand Beissier	164
Uné demoiselle pas difficile .....	Victor Auzonne	167
Mon parapluie .....	x. x. x.	168
La rançon des baisers .....	Jean Rameau	170
Guérison radicale .....	Père Delaporte	172
Aveu .....	Albert Dreux	173
Après la bataille .....	Victor Hugo	174
Roman champêtre .....	Paul Bilhaut	174
L'ermite et l'enfant .....	A. D.	175
Bonjour Philippiné .....	Fernand Beissier	177
Ncël .....	Jacques Normand	180
N'en dites rien à personne .....	Fernand Beissier	181
Les projets de Georgette .....	Georges Boyer	183
Nouettes de Farnce .....	Gonzalve Desaulniers	184
Tête de linotte .....	G. De Wailly	185
Adieux d'apôtre .....	Père Delaporte	187
Les martyrs d'Alsace .....	Ernest Gustin	189
Le missel .....	Sully Prudhomme	191
L'habitude .....	Auguste Angellier	192
Les deux drapeaux tricolores .....	Villemer	193
La lettre de fauvette .....	Théodore Botrel	196
Le baiser d'adieu .....	Marguerite Duportal	197

La promesse .....	Jean Rameau	198
La première nuit d'exposition dans la Nouvelle France .....	Louis Fréchette	199
La légende du soulier d'or .....	Père Jean Vaudon	201
L'âne retrouvé .....	H.	203
La petite marchande de fleurs .....	François Coppée	204
Pour les pauvres .....	Victor Hugo	204
L'auberge pauvre .....	x. x. x.	206
La vallée de Josaphat .....	x. x. x.	207
Le conservatoire des oiseaux .....	x. x. x.	208
Qu'est-ce qu'un mari .....	Fernand Beissier	208
Le petit Alsacien .....	Bernède	211
L'horloge de grand'mère .....	Théodore Botrel	213
Pauline Roland .....	Victor Hugo	213
Primavera .....	Mme Ed. Tinel	216
L'enfant volé .....	Raoul de Navery	217
Le soulier de Corneille .....	Théophile Gauthier	220
Les infirmes .....	H. de Bonnier	221
Colin-Maillard .....	Jean Aicard	222
L'aveugle et le sourd .....	Layet	223
Le soulier rose .....	Jacques Normand	224

